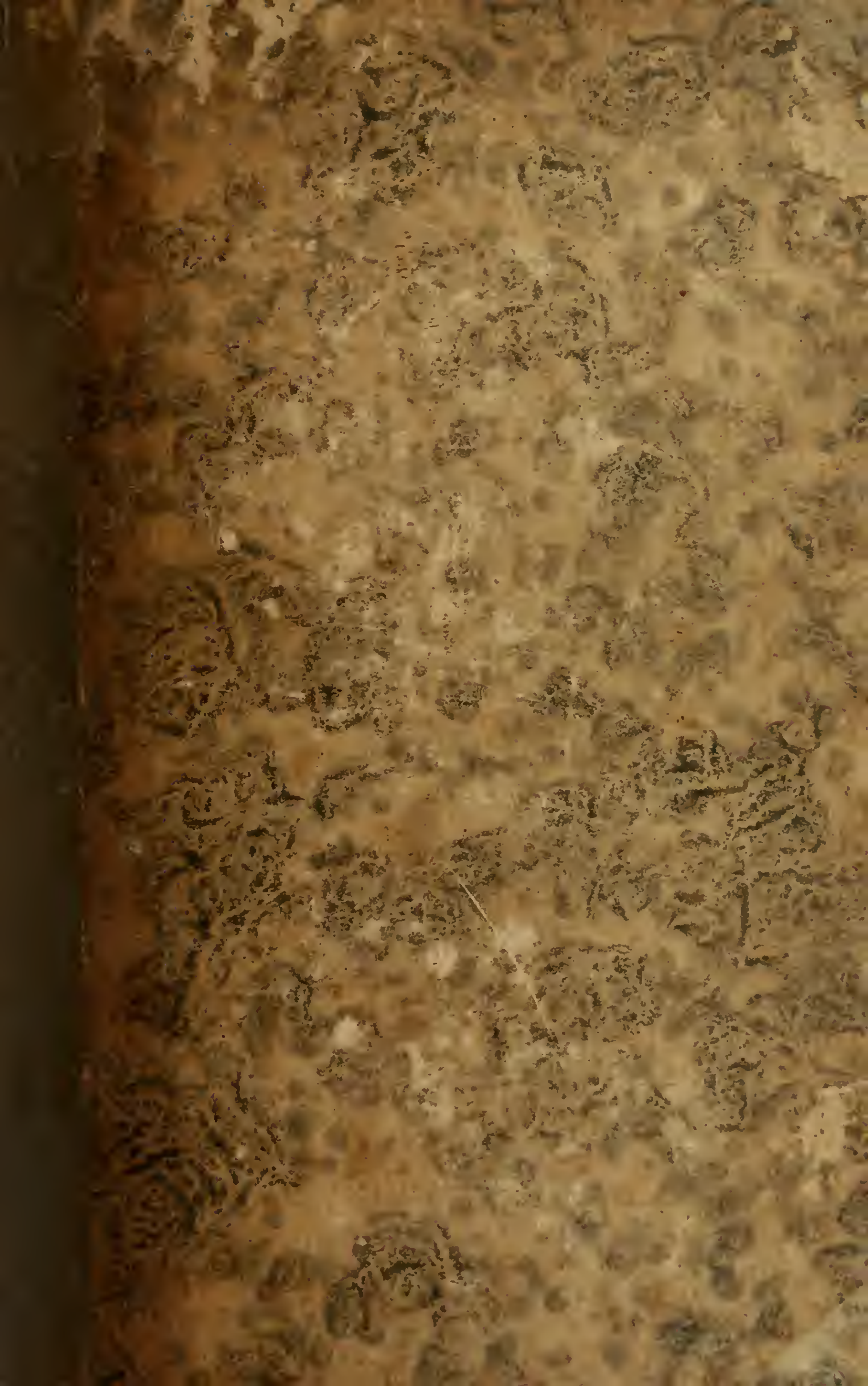
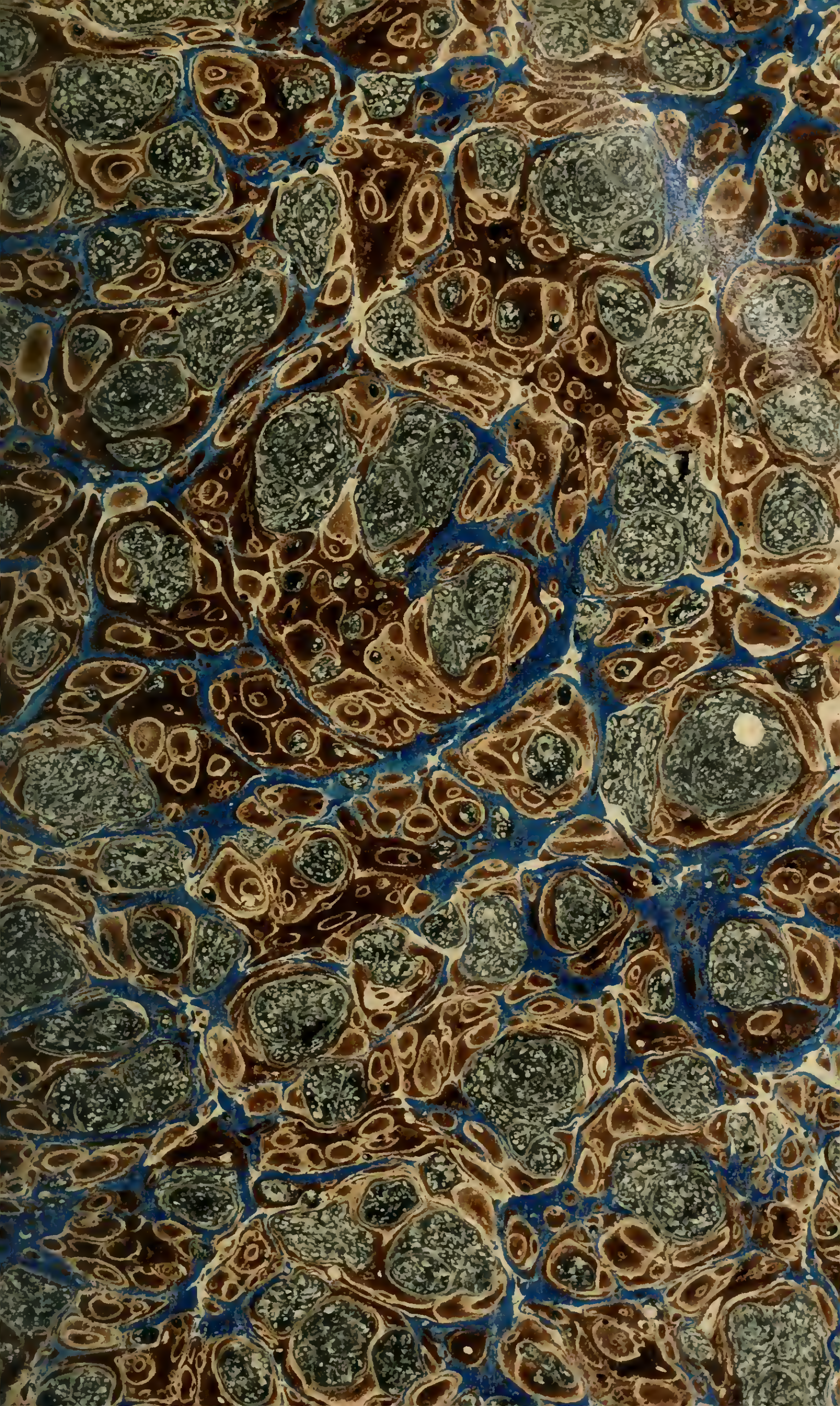




Du même Auteur :

HISTOIRE DES CROISADES, 6 vol. in-8°.

Le quatrième volume vient de paraître.



IMPRIMERIE DE J. TASTU,

RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

LE PRINTEMPS D'UN PROSCRIT

Poëme en Quatre Chants,

SUIVI DE

L'ENLÈVEMENT DE PROSERPINE

ET DE

MÉLANGES EN PROSE.

PAR

M. MICHAUD,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

✲

8e Édition.

✲

PARIS
AMBROISE DUPONT ET Cie, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, N° 16.
✲
1827

AVERTISSEMENT

POUR

CETTE NOUVELLE EDITION.



Il y a bientôt trente ans qu'un écrivain, poursuivi par les fureurs des partis et recueilli par l'amitié dans une agréable retraite, demandait à la poésie des consolations et cherchait l'oubli des hommes dans l'admiration de la nature. De haineuses pensées n'occupaient point son ame. L'asile qui le dérobait aux vengeances des oppresseurs, ne laissait pas non plus arriver jusqu'à lui les ressentimens et les passions. Les beaux sites dont il était entouré, les soins d'une hospitalité aimable et généreuse, les travaux et les amusemens rustiques, la renaissance des plantes et des fleurs, toutes les scènes enchanteresses du prin-

temps et de la vie champêtre lui fournissaient de tendres émotions et de touchantes rêveries. La proscription semblait lui avoir rendu cette paix, si conforme à la douceur de son caractère, et dont son ardente fidélité avait fait le sacrifice. Si parfois ses méditations se reportaient vers les discordes qui grondaient autour de lui, ses accens étaient ceux de la pitié; il n'avait de souvenirs que pour la douleur; il murmurait de pieux regrets pour les victimes, et pardonnait aux bourreaux. Enfin, lorsque des temps moins ennemis le rappelèrent sur ce théâtre des ambitions et des querelles où son dévouement croyait avoir encore des devoirs à remplir, aucune voix ne s'éleva pour démentir cette expression d'une conscience paisible : « J'ai été long-temps persécuté; je déclare que » je n'ai conservé de ressentiment contre personne, » et j'ose croire que personne n'en conserve contre » moi. »

Ainsi parlait M. Michaud lorsqu'il publia en 1802 le *Printemps d'un Proscrit*. Il a raconté lui-même l'origine de cet ouvrage où se révèle sans cesse la double inspiration d'une riante saison et d'une vertueuse

infortune. Lorsque les vainqueurs du 18 fructidor inscrivirent dans leurs décrets les noms des royalistes que la déportation devait rendre à la mort, M. Michaud, rédacteur de cette *Quotidienne* qu'il avait fondée en face des échafauds, et que sa persévérance a maintenue jusqu'aujourd'hui dans les mêmes doctrines et dans la même liberté, fut compris parmi les écrivains dont, suivant l'expression d'un législateur de cette époque [1], *l'existence accusait la nature et compromettait l'espèce humaine*. Mais la vengeance laissa échapper cette proie, et les montagnes du Jura couvrirent de leurs pittoresques ombrages ce fugitif promis aux déserts brûlans de Synamary. « Caché dans une retraite où j'avais trouvé quelques » amis, dit-il, j'entrepris de faire un cours de littéra» ture. Je commençai par les règles de la versifica» tion, et pour montrer à mes nouveaux élèves la » mesure et la forme des vers alexandrins, j'essayai » d'en faire quelques-uns; j'en fis trente ou quarante

[1] Rapport fait au Conseil des Cinq-Cents sur les *Journalistes complices dans la conspiration royale*.

» le premier jour, j'en fis autant dans la séance sui-
» vante; comme j'avais pris pour sujet de mes vers la
» position où je me trouvais, la campagne où j'avais
» reçu l'hospitalité, ce sujet s'empara de mon ima-
» gination. Chaque jour, je faisais une description,
» un tableau; je cherchais à exprimer tout ce que je
» sentais, tout ce que je voyais : au bout de quelques
» mois j'avais fait plus de deux mille vers, mais j'étais
» loin de croire que j'eusse fait un poëme; j'écrivais
» pour me distraire : je cédais au besoin d'exprimer
» les sentimens que j'éprouvais, au plaisir d'arrêter
» mes pensées sur les images du printemps, sans
» songer à montrer mes vers au public et sans espérer
» des lecteurs. »

Ce récit simple et naïf, qui avait pour but la justification modeste de quelque désordre que la critique avait remarqué dans la marche du poëme, fait assez connaître le genre d'intérêt qu'il présente et les prétentions qui lui manquent. En réunissant dans un cadre naturel les agréables consolations de son exil et les réminiscences pacifiques de ses malheurs, l'auteur n'a pu toujours donner à ses tableaux cet enchaîne-

ment habile qui résulte d'un plan combiné à loisir, développé par le travail. Déjà, lorsque M. Michaud, cédant aux instances de ses amis, publia pour la première fois ce journal poétique de ses sentimens et de ses émotions, un grand écrivain, qui éleva souvent la critique littéraire à la hauteur de son génie, avait signalé le caractère de cette production : « Ce n'est » pas, disait M. de Châteaubriand, un poëte qui cher- » che seulement la pompe et la perfection de l'art; » c'est un infortuné qui s'entretient avec lui-même, » et qui touche la lyre pour rendre l'expression de sa » douleur plus harmonieuse. »

Sept éditions de ce poëme, rapidement enlevées, ont pu rassurer M. Michaud sur le jugement des lecteurs, et celui qui écrit ces lignes doit regretter que les sévères convenances et les scrupules de la modestie ne lui permettent pas de rendre au talent du poëte la part qui lui revient dans ce succès. Mais l'auteur ne veut y voir et nous défend d'y trouver autre chose qu'un témoignage de l'approbation pour les sentimens qu'il exprime, et pour l'honorable conduite dont les preuves sont écrites dans toutes les

époques de sa vie par des chagrins et des malheurs.

Ce ne fut pas en effet une seule persécution qui dicta les douces plaintes et les indignations généreuses dont ce poëme est rempli. Depuis le jour où s'était engagée la lutte inégale de l'ordre public contre le crime aidé de la folie, M. Michaud, invariable dans son attachement pour la monarchie, avait mérité la colère de tous ces pouvoirs, improvisés par le triomphe des partis, et que la révolution enfantait pour les détruire. Tantôt prisonnier, tantôt fugitif, tantôt déporté, condamné à mort, exécuté en effigie, ce sont les diverses émotions du passé qui se sont renouvelées dans l'ame du poëte durant ce premier loisir qu'il devait encore à la proscription.

Et pourtant, M. Michaud n'a pas épuisé dans ses vers tous les souvenirs de cette existence employée à combattre et à souffrir. Il est deux circonstances surtout que nous avons recueillies dans ses entretiens, et dont il nous suffira d'indiquer le singulier rapprochement avec un événement voisin. Dans une de ces captivités qui forment les accidens de sa vie, M. Michaud eut pour prison le palais de l'Institut,

où plus tard il devait, au sein de l'Académie française, remplir un nouveau devoir, et se voir atteint par une nouvelle rigueur ; une autre fois, traduit devant le tribunal criminel pour avoir provoqué le retour de la royauté, il fut défendu avec une heureuse énergie par M. Lacretelle le jeune, dont le nom se retrouve, trente ans après, à côté du sien dans l'expiation d'une conduite honorable.

C'est par de semblables titres que M. Michaud aime à voir recommander ses ouvrages, et il a fallu peut-être encore l'encouragement d'une disgrâce pour le décider à rappeler l'attention du public sur cette production de sa jeunesse qui retrace, à trente ans d'intervalle, la même constance et d'autres persécutions. Le triomphe de la cause pour laquelle il avait tant combattu et tant souffert n'a pas été pour M. Michaud la fin de ses épreuves et le repos de sa fidélité. Persuadé que dire la vérité à son Roi est encore un moyen de le servir, il a joint son vote respectueux aux alarmes de la littérature menacée, et le ministère de la monarchie a trouvé des rigueurs pour le proscrit de la Terreur et du Directoire.

Les amis de la royauté ont entendu avec attendrissement le noble et touchant langage de sa résignation, et nous craindrions d'en altérer par nos paroles l'admirable pureté : « Sans m'enorgueillir ni m'accuser de » ce que j'ai fait, a dit M. Michaud, je désire que » la disgrâce qui me frappe ne retentisse que dans » les cœurs qui répondent au mien, et que surtout » elle ne serve point de prétexte aux plaintes des » factions qui agitent notre pays. Que nos ministres » sachent qu'un malheur de plus est bien peu de » chose dans ma vie, et que mes sentimens et mes » opinions n'en seront pas changés. Dévoué à la cause » de la royauté et de la littérature, qui est aussi une » gloire de la monarchie, je resterai toujours le même, » et quoi qu'on puisse faire, on ne m'empêchera pas » d'aimer le Roi que j'ai toujours servi et les lettres » qui m'ont toujours consolé. »

C'est au moment où M. Michaud vient d'acquérir ce nouveau droit à l'estime publique, que ses amis l'ont déterminé à faire paraître une huitième édition du *Printemps d'un Proscrit*. Les lecteurs retrouveront cet ouvrage à peu près tel que l'avaient fait

les inspirations des temps et de la situation où il a été écrit. L'expérience et la maturité du goût indiquaient peut-être à l'auteur quelques corrections, quelques changemens. Nous l'avons vu résister le plus possible à cette tentation, et se montrer rebelle à la sévérité de sa propre censure. Un sentiment, qui domine même l'amour-propre littéraire, semblait lui faire craindre que les embellissemens du poëme ne diminuassent quelque chose de la foi due au monument historique, au témoignage de la conscience.

Le *Printemps d'un Proscrit* est accompagné de quelques autres ouvrages, qui sont entrés successivement dans les précédentes éditions. L'enlèvement de Proserpine est une de ces traditions par lesquelles la mythologie s'est perpétuée dans les arts. La fable en est sans doute usée et presque triviale; mais nous la voyons chaque jour reproduite par les essais du peintre et du statuaire. C'est qu'il s'y trouve une de ces rencontres heureuses que les combinaisons les plus habiles ne parviendraient pas facilement à créer, le contraste le plus parfait qui puisse s'offrir à l'imitation. La force et la beauté, la terreur et l'innocence,

l'enfer et les fleurs, voilà les principales oppositions de ce tableau qui demande l'emploi des couleurs les plus suaves et les plus sévères. On ne peut donc s'étonner de la prédilection que montre le talent pour un sujet si favorable à l'imagination, au sentiment et à la poésie. M. Michaud l'a traité, après Claudien et après Ovide, avec tout le soin que réclame une étude littéraire, où le choix des peintures, le travail du langage et de l'harmonie, doivent remplacer l'intérêt et la nouveauté qui manquent à l'action.

Parmi quelques fragmens de prose qui terminent ce volume, on remarquera sans doute les *Lettres sur la Pitié* adressées à M. Delille. Il appartenait à une victime de nos discordes, de retrouver en quelque sorte dans le cœur humain ce sentiment dont il semblait que la trace s'était long-temps perdue parmi nous, d'y ramener par la raison les hommes qui s'en étaient écartés par le sophisme, et de fournir un commentaire ingénieux et touchant aux pensées qu'un grand poëte venait d'exprimer en beaux vers.

La réputation de l'écrivain qui a donné à notre siècle l'*Histoire des Croisades*, n'avait peut-être pas

besoin d'être appuyée par une publication nouvelle de ces premiers essais, et M. Michaud pourrait se passer du mérite dont ils font preuve. Mais lorsqu'une rigueur imprévue vient de lui enlever la modeste et précieuse récompense de ses longs services, la seule justification qui lui convienne est de montrer ce qu'il est en rappelant ce qu'il fut autrefois. D'ailleurs, nous sommes peut-être dans un temps où les monumens et les témoignages qui retracent nos malheurs peuvent être encore un avertissement. Ces motifs suffiront pour faire accueillir favorablement du public ce souvenir d'une ancienne proscription, rajeuni par une disgrâce récente, et les douces occupations de l'exil consoleront encore M. Michaud d'une injustice, moins violente sans doute, mais que l'on a su rendre plus cruelle.

A. Bazin.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR

LA POÉSIE DESCRIPTIVE.

Quelques littérateurs ont pensé que la poésie descriptive n'est point un genre; cela peut être vrai, si on prend la définition à la rigueur; cependant il a paru dans notre siècle des poëmes descriptifs et qui ne sont que descriptifs : au reste, je n'élèverai pas une dispute de mots; mes idées ne portent point sur une définition plus ou moins rigoureuse.

On a dit encore que la poésie descriptive, si elle est un genre, n'est point un genre nouveau. Je sais très-bien que la poésie a toujours eu pour objet de peindre et de décrire; mais si le genre n'est pas nouveau, il a du moins été traité d'une manière nouvelle; la poésie

descriptive chez les modernes n'est point ce qu'elle était chez les anciens; les modernes reconnaissent sans doute ce précepte d'Horace, *ut pictura poesis*, mais leur école est différente, et c'est d'après cette différence que j'ai cru devoir hasarder quelques observations.

M. de Châteaubriand, dans son bel ouvrage du *Génie du Christianisme,* attribue l'origine de la poésie descriptive, telle qu'elle est cultivée parmi les modernes, à la religion chrétienne qui a renversé les autels du paganisme, et qui, en détruisant le charme attaché aux fables mythologiques, a réduit les poëtes à chercher la source de l'intérêt dans la vérité et l'exactitude de leurs tableaux. Dès qu'on eut cessé de croire aux Nymphes, aux Dryades, à Flore, à Pomone, et à toutes les divinités champêtres, les images vagues de la mythologie durent être moins fréquemment employées dans les poésies bucoliques; les poëtes durent s'appliquer à peindre les objets dans les rapports qu'ils avaient avec la nature, et non point dans les rapports qu'ils pouvaient avoir avec la croyance du peuple. De-là l'origine de la poésie descriptive. La conséquence paraît naturelle, elle est cependant démentie par l'expérience. On n'a pas vu les progrès du genre descriptif suivre de près ou de loin les progrès du christianisme. Les anathèmes lancés contre les dieux de la mytholo-

gie n'ont point fait autorité pour les poëtes chrétiens, même dans les siècles de la plus grande ferveur. Les poëtes ont continué à employer les idées profanes du paganisme; quelques-uns même n'ont pas craint de mêler les images mythologiques aux images sacrées; et plus d'une fois les divinités fabuleuses ont été invoquées dans des poëmes consacrés à chanter les louanges du vrai Dieu. A mesure que le goût s'est perfectionné, la poésie a renoncé à ce mélange bizarre; mais la mythologie n'en a pas été pour cela bannie du langage poétique, principalement dans les compositions qui ont pour objet les tableaux de la nature. Il n'est presque point de vers descriptifs chez les modernes, où la Fable n'ait été employée avec quelque avantage. Il serait difficile de lire cent vers de suite sur la campagne, où il ne soit point question de Flore, de Pomone, des Sylvains ou des Nymphes. Il est vrai que les divinités mythologiques ne réveillent plus pour nous l'idée d'une croyance religieuse; mais leurs noms servent encore à rappeler d'une manière heureuse les objets dont la poésie nous retrace l'image. Je sais que dans notre siècle on a reproché aux poëtes l'usage qu'ils faisaient de la mythologie : ils en ont peut-être abusé; mais le mauvais goût aurait-il donc le droit de flétrir tout ce qu'il touche! Que deviendraient les beaux-arts, que resterait-il à faire au

génie, s'il fallait renoncer à toutes les choses dont on abuse?

Avant d'aller plus loin, je dois m'arrêter ici à quelques considérations générales sur la marche de l'esprit humain, et sur les progrès et la décadence du goût, chez tous les peuples qui ont cultivé les arts. Dans l'enfance des lumières chez les nations, comme dans l'enfance de la vie humaine, les hommes ont toujours un penchant pour le merveilleux. A l'âge de maturité, ce penchant pour le merveilleux se trouve dirigé et rectifié par le goût et par la raison; c'est alors qu'il produit les chefs-d'œuvre. Mais il arrive bientôt une époque où l'esprit humain, refroidi sur les choses qui l'avaient le plus frappé, est plus entraîné par l'envie de connaître que par le besoin d'être ému. L'exactitude des idées est préférée au charme des images; le goût pour le merveilleux fait place au besoin de raisonner et d'analyser. A mesure que les esprits deviennent plus froids, plus méthodiques et plus raisonneurs, le champ de la poésie se trouve plus rétréci. Les sources auxquelles le génie puise ses plus sublimes conceptions se trouvent taries par une suite de l'indifférence publique pour les choses merveilleuses; la poésie devient plus timide; elle perd presque toutes les beautés qui tiennent aux nobles élans de l'imagination. Tout ce qui s'élève au-dessus de la sphère

commune paraît gigantesque, et, par conséquent, de mauvais goût. Tout ce qui est héroïque n'intéresse plus aussi vivement, parce qu'on n'admire plus rien.

Qu'arrive-t-il alors? Comme les poëtes veulent encore intéresser, et qu'ils ne peuvent intéresser qu'en offrant des images inattendues et qui excitent l'émotion de la surprise, ils emploient dans les détails ce même merveilleux que leurs prédécesseurs avaient employé dans l'ordonnance et la conception de leurs ouvrages. Pour sacrifier à l'esprit de leur siècle ils donneront à chaque pensée, en particulier, ce qu'ils n'auront pu donner à l'ensemble et à l'invention. Les machines épiques seront tout-à-fait abandonnées, et cette faculté de l'esprit qui invente et qui organise sera réduite à se cacher dans le minutieux arrangement des phrases, semblable, si j'ose parler ainsi, à ces dieux de la Fable qui furent chassés de l'Olympe où ils présidaient à l'ordre de l'univers, et qui se réfugièrent en Egypte dans les plantes et dans les animaux.

Cette espèce de répugnance à voir les choses dans leur ensemble n'est pas étrangère à nos sciences modernes; la physique générale est presque abandonnée, tandis que la physique expérimentale, qui porte sur des faits isolés, est cultivée avec beaucoup de succès; cet esprit de détail, ce caractère d'iso-

lement a passé jusque dans nos mœurs, ou plutôt c'est parce qu'il était déjà dans nos mœurs qu'il s'est introduit dans la littérature et dans les arts. En morale, comme en politique, nous ne considérons que les surfaces ; étrangers au passé et à l'avènir, nous ne voyons que l'instant où nous sommes, notre attention se promène sans cesse d'objets en objets ; et si elle se fixe sur un seul, elle n'y remarque jamais qu'un point isolé. Voilà pourquoi les hommes ont eu dans notre siècle * des idées si rétrécies sur la Divinité, sur la vertu, sur la patrie ; voilà pourquoi le goût a dégénéré en littérature.

Tout ce qui tend à refroidir les sentimens du cœur humain doit nuire aux arts d'imagination ; l'esprit d'analyse décolore tout à nos yeux ; ces grandes lumières dont notre siècle est si fier, ne conviennent point à la poésie, qui ne vit que d'erreurs et d'illusions, même en disant la vérité.

Tout le monde connaît l'Ève de Milton ; lorsqu'elle se réveille pour la première fois à la vie, elle s'étonne de tout ce qui l'environne ; elle s'étonne d'elle-même ; elle écoute le bruit d'une source ; elle croit voir dans l'onde un être semblable à elle ; elle ne sait rien ; elle n'a rien approfondi ; elle ne connaît des objets que les

* Il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici de la fin du dix-huitième siècle.

impressions qu'elle en reçoit ; partout son regard est ébloui, et son ame est dans l'enchantement. Telle est la poésie. Elle n'approfondit ni les effets ni les causes ; elle est vivement frappée des objets qui l'entourent ; elle ne voit que ce que l'imagination lui fait voir ; le monde est pour elle comme une féerie continuelle ; l'illusion embellit et anime tout à ses yeux ; lorsqu'elle entend les échos d'une forêt, elle croit entendre la forêt elle-même ; lorsqu'elle raconte ses chagrins au désert, le désert a une ame pour s'attendrir avec elle, et une voix pour lui répondre. Son ignorance fait tout son charme, et ses erreurs mêmes sont les plus doux de ses attraits. Aussi n'exerce-t-elle son influence que dans les siècles où l'esprit humain ne cherche point à tout approfondir, elle n'est plus rien dans les siècles où l'on se vante de tout connaître : les esprits sont alors moins capables de l'apprécier, et elle n'a plus ses vives images, parce qu'elle n'a plus ses illusions. Dans le siècle de l'imagination, c'est Ève, vêtue et parée de son innocence ; dans le siècle de l'analyse, c'est encore Ève, mais c'est Ève après sa chute, c'est Ève qui a touché à l'arbre de la science, et qui a perdu sa beauté en perdant son ignorance et sa candeur.

Dans notre siècle les muses ont rougi de leur ignorance aimable et de leur simplicité ingénue, et les images de la poésie ont été jetées au creuset comme

tout le reste. Non-seulement les poëtes ont renoncé au mérite des grandes conceptions, des inventions épiques, mais ils ont cessé d'imaginer, et surtout de sentir, deux choses sans lesquelles il n'y a point de véritable poésie. Les muses ont pris le ton dogmatique du siècle, elles ont préféré des maximes froides aux fictions ingénieuses; elles ont oublié que leur première gloire est de plaire, d'intéresser, d'émouvoir; elles sont montées sur les tréteaux de la philosophie moderne; elles ont voulu aussi enseigner quelque chose aux hommes; la poésie didactique est devenue à la mode : ce genre est celui qui peut se passer le plus aisément des beautés qui naissent de l'invention et de l'ordre; il est aussi celui qui est le plus susceptible de briller par les détails. Sans doute que la poésie didactique a son genre de beauté et d'intérêt : Horace, Virgile, Boileau et Delille s'y sont fait une gloire immortelle; mais on est allé beaucoup trop loin. Les poëtes didactiques se sont emparés de tous les sujets, et nous avons fini par voir un poëme qui avait pour sujet et pour titre, *la Géométrie*.

Cherchant toujours à marcher par des routes nouvelles, et dédaignant les routes suivies par les anciens, les poëtes se sont mis à décrire tout ce que la nature pouvait offrir à nos yeux; la poésie descriptive qui n'est pas un genre nouveau, mais qui n'est cependant

pas ce qu'elle était chez les anciens, s'est trouvée en harmonie avec notre siècle : on négligeait tous les arts, particulièrement ceux qui tiennent à l'esprit ; mais on cultivait encore avec succès ceux qui tiennent aux sens, tels que la musique et la peinture. La poésie descriptive était trop rapprochée de ces deux arts, pour n'être pas accueillie comme eux ; elle tient d'ailleurs éminemment à l'esprit de détail, qui est le caractère de notre siècle, et qui suffisait sans doute pour lui attirer de nombreux encouragemens.

On s'est beaucoup élevé, dans les derniers temps, contre la poésie descriptive ; il me semble qu'il eût été plus sage de réprimer ses abus et d'arrêter ses écarts. Je regrette, plus que personne, que nos grands poëtes ne se soient pas exercés dans l'épopée ; mais pour les encourager à travailler dans ce genre, il faudrait avant tout leur rendre leurs dieux, leur olympe, leur enfer et toutes les machines merveilleuses sans lesquelles la poésie héroïque ne peut vivre. Le génie de la poésie est comme un aigle superbe à qui on a coupé les ailes ; on ne peut plus exiger qu'il prenne son essor vers les cieux ; nous sommes trop savans, trop éclairés, trop sages, trop raisonnables pour croire aux merveilles inventées par les poëtes ; nous ne croyons guère que ce que nous avons vu, ce que nous avons touché ; la poésie n'ose plus hasarder ses mensonges, elle n'ose

plus dire des choses qui ne seraient point d'accord avec les témoignages des sens, et elle a mieux aimé décrire les scènes que nous avons sous les yeux.

Je suis loin de chercher à justifier le mauvais goût de notre siècle ; je déplore sincèrement la décadence de notre littérature ; mais en regrettant les biens que nous avons perdus, je pense qu'il ne faut pas se priver de ceux qui nous restent. L'histoire rapporte que dans un incendie qui détruisit les temples de Corinthe, les statues des dieux furent fondues par les flammes ; on recueillit les divers métaux qui avaient coulé au milieu des ruines embrasées ; on en composa un métal qui fut employé habilement par les sculpteurs ; nous devons imiter les Corinthiens, et chercher parmi les débris ce qui nous reste encore.

Je sais que la poésie descriptive a ses défauts, mais il serait injuste de méconnaître ses avantages ; elle a souvent corrigé la sécheresse de la poésie didactique, en mêlant des descriptions riantes à des préceptes sévères et arides ; elle a souvent jeté des fleurs sur ces sciences exactes qui tendent à dessécher l'esprit humain ; et toutes les fois que le talent de décrire n'a pas été jusqu'à l'excès, il a porté le flambeau du goût, il a conservé le feu sacré de l'imagination jusque dans le sein de cette philosophie qui semblait avoir juré la destruction des beaux-arts.

J'ai dit, en commençant, que la poésie descriptive (en prenant le mot dans son acception générale) n'était point un genre nouveau; l'art de décrire est aussi ancien que l'art des vers. Tous les poëtes grecs et latins nous en ont laissé des modèles; on pourrait même dire que Virgile a inspiré la plupart des poëtes qui, parmi les modernes, se sont distingués dans la poésie descriptive; c'est lui qui a donné à Vanière l'idée du *Prædium rusticum* qui n'est autre chose qu'une longue paraphrase des Géorgiques; le poëte romain regrette dans son quatrième livre de ne pouvoir chanter les domaines de Flore; ces regrets poétiques nous ont valu le poëme des Jardins du père Rapin, qui s'est placé quelquefois à côté de son modèle; Thomson et quelques autres qui sont venus ensuite, n'ont pas été aussi heureux dans leurs imitations de Virgile; mais il est aisé de voir qu'ils ont souvent cherché à le suivre; le poëte que nous devons regarder comme le chef de la nouvelle école, a commencé par traduire les *Géorgiques* et c'est là qu'il a formé le grand talent qu'il a montré dans ses descriptions de la nature; nos poëtes descriptifs sont en quelque sorte comme la famille du cygne de Mantoue. Il faut convenir que cette famille a un peu dégénéré, qu'elle a pris d'autres mœurs, un autre caractère, une physionomie différente, mais il faut dire aussi qu'elle ne dément pas toujours son illustre origine.

On ne doit pas d'ailleurs trop s'étonner que l'art de décrire ait éprouvé quelques modifications chez les modernes. A mesure qu'on a connu davantage la nature, les rapports des êtres mieux observés se sont multipliés sous nos yeux, et nous ont ouvert une source de sensations nouvelles; chaque détail s'est embelli, et a pris pour nous un degré d'importance qu'il n'avait point auparavant. Chaque être en particulier a excité notre attention, et les merveilles qu'on y a découvertes ont pu fournir de nouvelles couleurs à la poésie.

On pourrait ajouter que la nature n'a rien d'absolu dans ses aspects et dans les tableaux qu'elle nous présente; nous envisageons toujours les objets selon nos passions, nos goûts et nos habitudes. Mais nos passions, nos goûts et nos habitudes ne sont pas toujours les mêmes; chaque âge, chaque peuple, chaque siècle peut avoir une manière différente de voir les mêmes choses, et lorsque la manière de voir les objets a changé, la manière de les décrire et de les peindre doit changer aussi sous quelques rapports.

Les anciens étaient beaucoup plus près que nous de la vie pastorale; ils vivaient beaucoup plus à la campagne; ils l'aimaient davantage; ils y étaient attachés par des liens plus forts et plus durables. Accoutumés

aux soins de l'agriculture, et cherchant toujours, dans leurs plaisirs, un but d'utilité, ils n'envisageaient la nature champêtre que sous le rapport des avantages que l'homme peut en tirer. Les modernes, moins occupés de ce qui peut être utile, et surtout les poëtes, qui ne paraissent guère à la campagne que comme des voyageurs ou des spectateurs oisifs, n'envisagent la nature que sous le rapport des agrémens qu'elle procure. Les uns y cherchaient des plaisirs simples, des richesses réelles ; les autres n'y cherchent guère que des vues pittoresques et des images qui puissent éblouir : voulez-vous mieux sentir cette différence dans la manière d'envisager les mêmes objets? lisez les *Géorgiques* de Virgile et celles de M. Delille ; l'*Homme des Champs* chez les Romains et sous le règne d'Auguste, est un agriculteur qui veut être utile aux hommes, et qui emprunte le langage de la poésie pour leur enseigner les préceptes de son art ; l'*Homme des Champs* au dix-huitième siècle est un peintre aimable, qui cherche moins à instruire qu'à amuser ses lecteurs, qui parle plutôt des plaisirs que des travaux de la campagne, qui donne peu de préceptes, et qui fait passer sous nos yeux un grand nombre de tableaux. Je ne comparerai point les deux poëtes, chacun a mis dans sa composition le caractère de son propre génie ; mais dans la manière d'envisager

la nature, ils ont dû céder, l'un et l'autre, au goût dominant du siècle où ils ont vécu.

Il est à remarquer que la civilisation a commencé dans les campagnes; elle a passé ensuite des champs dans les villes, et les citadins ont fini par faire prévaloir leurs goûts et leur manière de voir. A mesure que le luxe a étalé son éclat, les choses utiles ont perdu de leur prix dans l'opinion des hommes. Ils sont devenus ingrats pour l'art qui les nourrit; la plupart des occupations, des travaux champêtres, sont regardés aujourd'hui comme indignes d'inspirer le génie des poëtes. Un grand nombre de mots consacrés à l'agriculture sont bannis du langage poétique; il est vrai que le traducteur des *Géorgiques* en a remis quelques-uns en honneur; mais il ne fallait rien moins que l'ascendant d'un grand talent pour faire accueillir une innovation si contraire à notre superbe délicatesse, et la surprise même que cette innovation a causée prouve que notre manière de voir est bien différente de celle des anciens.

Je ne puis cependant m'empêcher de convenir que les anciens avaient un grand avantage sur les modernes; en considérant la nature sous le rapport des biens réels que l'homme peut en tirer, ils avaient dans leurs descriptions un objet plus fixe et plus déterminé; les tableaux que Virgile fait de la nature sont toujours

motivés ; s'il décrit le printemps, c'est pour annoncer que les travaux champêtres vont commencer ; s'il décrit les campagnes, c'est pour nous rappeler les moissons ; si sa muse nous parle des prairies, elle songe aux troupeaux ; le poëte nous présente quelquefois des vues pittoresques, mais ces vues pittoresques sont toujours amenées par une situation ou par quelque chose qui montre l'homme au milieu de ses descriptions ; peint-il une grotte et le frais ombrage des bois ? deux bergers sont assis sur le gazon, et se disputent le prix du chant ; peint-il le pampre touffu et les vastes forêts ? ces objets sont gravés sur une coupe, chef-d'œuvre d'Alcimédon.

Les poëtes modernes qui ne cherchent qu'à nous éblouir, ont quelque chose de plus vague dans leurs descriptions. Leur muse erre sans cesse dans l'univers ; elle est tantôt sous le brûlant équateur, tantôt sous le pôle glacé, elle vole vers le ciel, elle traverse l'Océan, elle parcourt toutes les merveilles de la nature, et elle cherche dans tous les êtres le côté qui peut frapper nos regards. Jamais aucun objet d'utilité ne la dirige dans son brillant essor.

La muse des anciens, pour me servir d'une comparaison tirée des images champêtres, ressemble à l'abeille qui ne vole que sur les fleurs dont elle peut extraire son miel ; la muse des modernes ressemble au

papillon, qui éblouit par ses couleurs, qui vole des bois à la prairie, qui n'a point de but dans ses courses, et qui va partout où l'entraîne son volage caprice. Il serait difficile de ne pas reconnaître ici tous les avantages que les anciens ont sur nous; mais sans blesser les goûts de notre siècle, sans trop s'éloigner de nos mœurs et de notre manière de voir et d'envisager la nature, il nous semble qu'on peut donner un but plus déterminé à notre poésie descriptive.

Les poëtes didactiques ont pour objet, comme on sait, d'enseigner quelque chose aux hommes ; mais il ne faut pas que cette prétention les rende trop vains. Dans le siècle où nous sommes, quelles idées peuvent-ils nous donner qui n'aient été mieux développées par d'autres ? Le plus petit traité d'agriculture en apprendra toujours plus que la lecture des *Géorgiques ;* si les poëtes doivent avoir dans leurs compositions un but d'utilité, c'est bien moins pour l'intérêt de l'art qu'ils enseignent, que pour l'intérêt de celui qu'ils cultivent. Les préceptes qu'ils donnent, sont comme un fil régulateur qui dirige leur marche, et qui fait rapporter toutes leurs idées à une idée principale ; ces préceptes sont un moyen pour eux d'établir l'ordre dans leurs tableaux, et de mettre dans leurs ouvrages cette unité que la nature a mise dans les siens ; ainsi, nous ne demandons pas aux poëtes de nous apprendre des

choses que nous savons déjà, mais nous exigeons d'eux qu'ils mettent de la régularité et de la méthode dans leurs poëmes : or, ne leur est-il pas possible de suppléer au défaut des préceptes, par des situations heureuses, et si les muses doivent avoir pour but de faire aimer plutôt que d'apprendre ce qu'elles décrivent, si elles doivent renoncer à éclairer les hommes, ne peuvent-elles pas chercher à les intéresser et à les émouvoir? Nous affectons un dédain superbe pour les détails de l'agriculture; mais ne pourra-t-on point nous plaire encore, en nous rappelant nos goûts, nos mœurs, nos passions, nos sentimens, et en nous montrant, si on peut parler ainsi, la nature à travers le cœur humain? Les leçons de la morale qui naissent de toutes les scènes de la création, ne seront-elles pas un but suffisant, et nos poëtes s'écarteront-ils des règles du goût, lorsque, sans rien enseigner, ils nous offriront toujours dans leurs tableaux l'homme, qui est le roi de l'univers, et lorsqu'à l'exemple du psalmiste, ils feront chanter aux bois et aux collines les louanges du Créateur?

La meilleure manière de plaire aux hommes, c'est de leur parler d'eux; les anciens les intéressaient en leur montrant ce qui leur était utile; on peut nous plaire encore en nous montrant ce que nous aimons, et en réveillant nos sentimens les plus chers. Les

poëtes descriptifs ne doivent jamais perdre de vue cette idée ; elle est presque toute la poétique de l'art de décrire, tel qu'il est adopté chez les modernes. Ainsi, le poëte, en décrivant la nature, doit l'envisager par rapport au lecteur, ou plutôt au spectateur : ce n'est point assez de m'offrir un beau paysage, il faut encore qu'il soit en harmonie avec moi, que son aspect réveille un sentiment noble et délicat, et que mon cœur puisse s'y intéresser. Ronsard et Dubartas, dans le seizième siècle, Saint-Amant, dans le dix-septième ont cultivé la poésie descriptive; ils nous en ont laissé des modèles tout différens de ceux des anciens, et qui se rapprochent un peu du genre qui a été adopté parmi nous ; mais leurs tableaux manquent leur effet, parce qu'ils rappellent sans cesse la nature à des idées basses et triviales ; ils placent l'homme dans leurs descriptions, mais ils n'établissent que des rapports humilians, en quelque sorte, pour l'humanité et pour la nature elle-même, en puisant les termes de leurs comparaisons dans les choses les plus communes et les plus grossières.

Dubartas, dans son poëme de *la Semaine,* où il chante la création du monde, appelle les vents *les postillons d'Éole,* et les poissons *les bourgeois de l'empire liquide.* Ronsard a été beaucoup plus loin encore que Dubartas. Il a fait un hymne sur chaque saison de

l'année. Il prête sans cesse aux objets qu'il décrit les mœurs domestiques et les idées les plus familières de l'homme. Les saisons, personnifiées dans ses tableaux, parlent et agissent comme le feraient les femmes de la dernière classe du peuple. Dans la description de l'été, qui est surtout remarquable par la bizarrerie des conceptions, la nature est représentée, par Ronsard, comme une femme débauchée, et le soleil comme un homme à bonnes fortunes.

L'amoureuse Nature était un jour fâchée
De se voir sans rien faire auprès du Temps couchée.
. . . .
« Au lieu de me répondre (dit-elle), il ronfle, et je ne puis
» En tirer seulement un baiser en trois nuits.
. . . .
» Bref, j'ai délibéré de me donner plaisir;
» Auprès de mon mari je ne veux plus gésir;
. . . .
» Quant à moi, je suis franche; et déesse, j'estime
» Autant un fils bâtard comme un fils légitime.

A la naissance de l'hiver, Ronsard fait arriver tous les vents du nord; les *parrains de l'enfant* arrivent de leurs côtés, et le ciel *enfarine les champs de neige et de grêle*. On est toujours tenté de croire que Ronsard a eu l'intention de faire une parodie; il parle très-sérieusement. Mais laissons là Ronsard et Dubartas,

et venons aux modernes, venons surtout à M. Delille, qui a su nous donner à la fois des préceptes et des modèles dans plusieurs genres. Le quatrième chant des *Géorgiques françaises* est une poétique complète du genre descriptif. Je vais citer ici quelques-uns des vers dans lesquels il conseille aux poëtes d'intéresser l'homme à leurs tableaux :

Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres muets,
La poésie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une ame imaginaire?
Tout semble concourir à cette illusion.
Voyez l'eau caressante embrasser le gazon;
Ces arbres s'élancer, ces vignes tortueuses
Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses;
Et, refusant les sucs d'un terrain ennemi,
Ces racines courir vers un sol plus ami.
Ce mouvement des eaux, et cet instinct des plantes
Suffit pour enhardir vos fictions brillantes;
Donnez-leur donc l'essor. Que le jeune bouton
Espère le zéphyre et craigne l'aquilon.
A ce lis altéré versez l'eau qu'il implore;
Formez dans ses beaux ans l'arbre docile encore;
Que ce tronc, enrichi de rameaux adoptés,
Admire son ombrage et ses fruits empruntés;
Et, si le jeune cep prodigue son feuillage,
Demandez grâce au fer en faveur de son âge.
Alors, dans ces objets croyant voir mes égaux,
La douce sympathie, à leurs biens, à leurs maux,
Trouve mon cœur sensible; et votre heureuse adresse
Me surprend pour un arbre un moment de tendresse.

Ici, l'imagination est réglée par le goût et la raison : les rapports que le poëte établit entre la nature et l'homme, sont tous puisés dans les sentimens les plus nobles et les plus délicats; le spectateur aime à se voir dans ce tableau, et le sujet du tableau n'a rien à perdre dans la comparaison.

Il ne faudrait pas cependant prendre trop à la lettre les préceptes du poëte, et sous prétexte d'intéresser l'homme, donner sans distinction les passions humaines à toutes les plantes et à tous les animaux : en cherchant à mettre de l'intérêt dans ses tableaux, on ne ferait qu'y répandre de la confusion. Darvin, poëte anglais, dans un poëme intitulé *les Amours des plantes,* a tout animé, tout personnifié; ses images ne font aucun effet, à force d'être répétées; et les rapports qu'il établit entre l'homme et la nature, sont si forcés, que la plupart de ses tableaux sont aussi ridicules que ceux de Dubartas et de Ronsard. La première règle est d'être intelligible, et en confondant ainsi toutes les idées, on finit par n'être plus entendu. Le poëte Darvin nous représente d'abord la belle *Canna* (le balisier d'Inde); *on la reconnaît à sa taille majestueuse, à sa chevelure bouclée; elle élève les yeux au ciel, et prononce le vœu solennel qui l'unit à l'objet de sa tendresse.* Viennent ensuite l'aimable CALLITNICHÉ, qui *partage son amour entre deux vierges;* la belle

Colina, *aimée de deux frères bergers, portant le joli nom de Colin;* le Genista (le genêt) *se promenant tranquillement à l'ombre des bosquets de myrte, et entouré de dix frères qui se disputent la gloire de le rendre sensible ;* la froide et réservée Carcuma (le safran des Indes), *qui se refuse aux soins tendres et constans de son époux.* Je ne finirais pas si je voulais citer tout ce qu'il y a de ridicule dans ce poëme, où toutes les plantes sont personnifiées. Ces sortes d'images ne sont que des travestissemens burlesques ; et l'auteur ressemble plus à un charlatan qui montre la nature dans une lanterne magique, qu'à un poëte qui veut nous intéresser à ce qu'il décrit.

Il est un autre excès dans lequel sont tombés la plupart des poëtes qui se sont livrés au genre descriptif. Sous le prétexte d'être exacts, ils ont voulu tout décrire ; leur Apollon ne peut rien voir qu'avec un microscope, et les nuances les plus imperceptibles ne leur ont point échappé; ils n'ont pas vu que la multiplicité des détails doit nuire à l'effet qu'ils veulent produire, et que l'intérêt ne saurait naître d'une foule de petits objets rassemblés, qui ne font que fatiguer la vue et l'attention. Les poëtes allemands sont presque tous tombés dans ce défaut; Thomson n'en est point exempt. La plupart de leurs tableaux champêtres sont moins des poëmes que des herbiers, ou

des nomenclatures d'hitoire naturelle; ils semblent ne travailler que pour des botanistes, et le moindre de leurs torts est de ne pas parler la langue du plus grand nombre, la langue dans laquelle, comme l'a dit un homme de goût, tout ce qui a un caractère de beauté doit être exprimé :

N'imitez pas pourtant ces auteurs trop soigneux,
Qui, des beautés des champs amans minutieux,
Préférant dans leurs vers Linnéus à Virgile,
Prodiguent des objets un détail inutile,
Sur le plus vil insecte épuisent leurs pinceaux,
Et, la loupe à la main, composent leurs tableaux.
C'est un peintre sans goût, dont le soin ridicule,
En peignant une femme, imite avec scrupule
Ses ongles, ses cheveux, les taches de son sein.

On ne saurait trop répéter ce précepte : le naturaliste peut tout décrire, mais le poëte doit choisir les objets de ses tableaux. Les sciences qui ont pour but d'éclairer les hommes, peuvent tout embrasser ; mais la poésie, dont le but principal est d'émouvoir, doit se restreindre aux objets qui peuvent frapper l'imagination.

Les poëmes descriptifs sont, en poésie, ce que le paysage est dans la peinture ; et comme l'art du paysage, celui de décrire, tient moins au talent qui invente et qui dispose les grandes parties d'un tableau,

qu'au talent qui observe et qui compare les nuances des objets et les divers accidens de la nature ; il en résulte qu'on ne peut réussir dans ce genre qu'après avoir beaucoup observé. La plupart des poëtes descriptifs peignent la nature qu'ils ont vue dans les livres, et leurs descriptions manquent trop souvent de vérité. Le moyen le plus sûr d'être vrai dans ses images, c'est de voir ce qu'on veut peindre; on peint toujours plus fidèlement ce qu'on a sous les yeux. Mais ce n'est pas assez d'être exacts dans vos peintures ; il faut que la nature soit vivante sous vos pinceaux et revêtue des formes morales qui nous la font aimer ; je ne vous demande pas la description fidèle, la statistique scrupuleusement rimée des montagnes, des fleuves, des forêts ; je les connais comme vous ; mais je veux savoir ce que ces tableaux vous ont inspiré, ce qu'ils ont dit à votre cœur et à votre imagination ; et pour me répondre, il faut que vous les ayez vus ; vos observations ne manqueront pas d'animer vos descriptions et de vous fournir des couleurs nouvelles ; chacun a sa manière de voir et de considérer un objet ; celui qui rendra compte des impressions qu'il a ressenties à la vue de la nature, ne peut manquer d'avoir un coloris original.

Mais il me semble que j'ai déjà beaucoup trop parlé de la poésie descriptive ; on m'accusera de faire une

poétique tout exprès pour mon ouvrage, et je sens qu'il n'en vaut pas la peine. Je l'avais d'abord composé pour mes amis; je n'avais point été entraîné par l'envie de décrire, mais par le besoin d'exprimer des sentimens qui m'étaient chers; je rendais une situation dans laquelle je me trouvais; la nature m'avait consolé dans mon exil, je lui adressais mes chants; je célébrais les bienfaits de l'amitié qui partageait mes chagrins. Je serais désolé qu'on ne trouvât pas dans mon poëme autre chose que des descriptions.

La reconnaissance a guidé ma plume, et j'ai voulu faire connaître des vertus dont la renommée ne parle point. Un des plus grands malheurs qu'ait causés la révolution, c'est d'avoir forcé la vertu à se dérober à tous les regards; il existait encore des cœurs généreux et des ames sensibles, mais les pleurs de l'humanité coulaient dans le silence; les hommes ont caché leurs actes de générosité, comme ils ont caché leurs trésors; ainsi l'exemple a été perdu, l'exemple qui est une morale vivante, et qui produit toujours plus d'impression sur le peuple, que la morale qu'on trouve dans les livres; le crime seul a osé se montrer; la bienfaisance désintéressée, la bonté courageuse sont restées inconnues et oubliées. J'ai cherché, pour ce qui me regarde, à réparer cet oubli, en rappelant les procédés délicats et généreux dont j'ai été l'objet; et c'est sous

ce rapport, bien plus que sous le rapport du goût en littérature, que je voudrais être pris pour modèle.

Un critique m'a accusé de parler trop de moi; mais je crois qu'on peut parler de ses malheurs sans amour-propre et sans que l'envie y prenne garde. Il est d'ailleurs beaucoup d'hommes qui se sont trouvés dans la même situation que moi, et l'histoire de mes proscriptions est malheureusement celle de tout le monde. On me reprochera peut-être d'avoir rappelé le souvenir de la révolution dans les tableaux de la campagne; mais dites-moi dans quel lieu de la terre, dans quelle situation de la vie, on peut jamais échapper aux souvenirs de la révolution?

Virgile, dans la plus touchante de ses Eglogues, a peint les horreurs de la guerre civile, et quoique M. de Marmontel l'en ait blâmé, il me semble que l'exemple du poëte latin est une assez grande autorité pour me servir d'excuse. Un critique ingénieux a dit qu'il manquait un loup aux bergeries de M. de Florian; grâce à la révolution, je me flatte qu'il ne manquera rien à mon poëme champêtre. Je dois néanmoins faire remarquer que la révolution n'est point présente aux scènes que je décris. J'ai bien soin de ne la montrer que dans le lointain; si la terreur et son affreux cortége m'avaient suivi au milieu des champs, mes tableaux n'auraient inspiré qu'un sentiment pé-

nible, et le printemps décrit dans mes vers aurait trop ressemblé à cette forêt enchantée décrite par le Tasse, où les arbres poussaient de lugubres soupirs et se couvraient du sang qui sortait de leurs profondes blessures.

Ce petit ouvrage, auquel on donnera le titre de poëme ou d'élégie, a été composé dans mon exil; je n'y fais allusion à personne; je rappelle des époques désastreuses, comme l'histoire sans doute les rappellera. Je retrace des souvenirs; mais il n'est point dans mon intention, encore moins dans ma puissance, de réveiller des passions éteintes. Je suis bien pénétré de cette triste vérité, que notre malheureuse révolution est l'ouvrage de ceux qui l'ont défendue, et de ceux qui n'ont pas su la combattre. Il ne serait peut-être que trop vrai de dire que nous nous sommes tous trompés; il est temps enfin de juger les hommes sur leurs actions et non point sur leurs idées politiques; de les juger d'après leur caractère, qui ne change point, et non sur leurs opinions, qui changent sans cesse. Celui qui a commis un crime sous les bannières d'un parti, est sans doute inexcusable; mais celui qui n'a eu d'autre tort que de ne pas voir la vérité dans un moment où tout le monde se trompait, doit trouver grâce pour son erreur, lorsqu'il pardonnera aux autres le tort qu'il a eu lui-même. J'ai été long-temps persé-

cuté, je déclare ici que je n'ai conservé de ressentiment contre personne, et j'ose croire que personne n'en conserve contre moi.

P. S. J'ai laissé cette dissertation telle que je l'avais faite en 1802 et telle qu'elle a paru dans les éditions qui ont précédé celle-ci. Je parlerai seulement ici des fautes qu'on m'a reprochées; la première est le défaut de plan; je reconnais toute la justice d'une pareille censure, et je me contenterai de rappeler, pour mon excuse, qu'aucun esprit d'ordre n'a présidé à mon premier travail, et que j'ai fait *un poëme sans le savoir*. On m'a reproché encore de n'avoir pas été tout-à-fait fidèle à mon titre, et d'avoir mêlé à la description du printemps des scènes et des tableaux de l'été ou de l'automne. Je n'ai eu en vue que de décrire la belle saison, et de montrer les plaisirs, les scènes paisibles de la campagne dans les beaux jours. Une censure plus grave et plus méritée est celle qui me reproche d'avoir rimé faiblement. Je n'ai rien à répondre à cette juste critique, mais si je ne craignais pas d'être accusé de créer des règles tout exprès pour justifier le peu que j'ai fait, j'oserais m'élever contre le respect exagéré qu'on a aujourd'hui pour la rime. Tout le monde sait que la rime s'est introduite dans les langues modernes, parce que ces langues manquaient de mélo-

die. Je suis loin de nier l'avantage que les poëtes ont pu en tirer; mais en se montrant trop rigoureux sur les consonnances des vers, ne doit-on pas craindre la monotonie? A force de rechercher l'*opulence* des rimes, n'a-t-on pas appauvri la langue poétique, et ne se prive-t-on pas de l'avantage de varier ses expressions? Voilà pour les uns, ma justification; pour les autres, mon excuse : je suis loin de me présenter comme modèle ou comme autorité; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la poésie a perdu dans ces derniers temps quelque chose de sa popularité, et je crains que les entraves qu'elle se donne n'y aient eu quelque part. Pour les gens du métier, la difficulté vaincue est souvent un grand mérite; mais les gens du monde qui ne connaissent pas la difficulté, n'apprécient guère les efforts qu'on fait pour la vaincre. Je n'insisterai pas davantage, et je finirai cet avant-propos, en remerciant ceux de mes amis qui m'ont censuré, et qui m'ont aidé à corriger mes fautes.



LE PRINTEMPS

D'UN PROSCRIT.



Poëme en Quatre Chants.



CHANT PREMIER.

3



ARGUMENT.

Invocation au Printemps. — Vue générale des premiers jours du Printemps. — Le calme des champs opposé aux troubles de la révolution dans les villes, et surtout dans la capitale. — Portrait du sage qui habite la campagne. — Sa courageuse bienfaisance envers les malheureux et les proscrits. — Les inspirations de la religion dans les solitudes champêtres. — Portrait d'un curé de village. — Cérémonies religieuses célébrées dans des lieux déserts. — Le Proscrit oublie Paris et ses spectacles pour ne s'occuper que des tableaux de la nature. — Vue du matin. — Hymen et fécondation des fleurs. — Horloge de Flore à l'usage des hameaux. — Amours d'Estelle et de Némorin : leur mort.



CHANT PREMIER.



Qu'un autre des héros célèbre les exploits,
Qu'il chante la puissance et les bienfaits des rois ;
Ami de leur pouvoir bien plus que de leur gloire ,
Qu'il encense à la fois Plutus et la Victoire :
Pour moi, je crains la pompe et l'éclat des grandeurs.
Élevé dans l'exil et nourri dans les pleurs,
Tandis que la discorde ensanglante la terre,
Je redis mes chagrins à l'écho solitaire.

Enfin je te revois, aimable et doux Printemps !
Je chante tes bienfaits, inspire mes accens ;
Pare-moi de tes fleurs nouvellement écloses ;
Prête à mes doux pensers la fraîcheur de tes roses,
Et qu'à ta voix la paix, l'espoir consolateur,
Ainsi que dans les champs renaissent dans mon cœur.

Déjà les nuits d'hiver, moins tristes et moins sombres,
Par degrés de la terre ont éloigné leurs ombres ;
Et l'astre des saisons, marchant d'un pas égal,
Rend au jour moins tardif son éclat matinal ;
Avril a réveillé l'aurore paresseuse ;
Et les enfans du Nord, dans leur fuite orageuse,
Sur la cime des monts ont porté les frimas.
L'astre heureux des beaux jours levé sur nos climats,
Des chaînes de l'hiver affranchit ces rivages,
Rajeunit les côteaux, les monts et les bocages,
Fait verdir le gazon qui rit au bord des eaux,
Et prépare les champs à ses bienfaits nouveaux ;
L'hirondelle revient, et dans son vol agile

Retourne avec ses fils à son champêtre asile ;
Le doux gazouillement de l'oiseau voyageur
Anime et réjouit le toit du laboureur ;
Et les bosquets joyeux, dès qu'il l'ont vu paraître,
En chœur ont salué le printemps qui va naître.
Je ne reconnais plus l'aspect de ce vallon,
Où roulaient les torrens, où grondait l'aquilon ;
Ni ces chênes en deuil, qui voyaient sur leur tête
S'amasser les frimas, éclater la tempête.
La sève emprisonnée en ses étroits canaux,
S'élève, se déploie et s'allonge en rameaux ;
La colline a repris sa robe de verdure ;
J'y cherche le ruisseau dont j'entends le murmure ;
Dans ces buissons épais, sous ces arbres touffus,
J'écoute les oiseaux, mais je ne les vois plus.
Tandis que chaque jour une pluie odorante
Tombe d'un ciel d'azur sur la plaine riante,
L'humide perce-neige émaille les gazons,
Et les arbres en fleurs blanchissent les vallons ;
L'or brillant du genêt couvre l'humble bruyère ;

Le lis, roi des jardins, lève sa tête altière.
L'épi, cher à Cérès, sur sa tige élancé,
Cache l'or des moissons dans son sein hérissé;
Et l'aimable Espérance, à la terre rendue,
Sur un trône de fleurs du ciel est descendue.

Dans un humble tissu long-temps emprisonné,
Insecte parvenu, de lui-même étonné,
L'agile papillon, de son aile brillante,
Courtise chaque fleur, caresse chaque plante;
De jardin en jardin, de verger en verger,
L'abeille en bourdonnant poursuit son vol léger;
Le zéphyr qui s'éveille au bord des flots limpides
Effleure la prairie et les gazons humides,
Et ranimant les fleurs, il dépose en leur sein
La fraîcheur de la nuit, les parfums du matin.
De l'aube radieuse aimable messagère,
Loin de l'humble sillon, l'alouette légère
Va saluer le jour, et dans l'azur des cieux
Fait éclater la nue en sons mélodieux:

Des épaisses forêts cherchant l'asile sombre,
Le merle au bec doré vole et siffle dans l'ombre;
Le corbeau sur les monts, dans leurs bois renaissans,
Semble adoucir sa voix et ses rauques accens :
Des passereaux ardens l'innombrable famille
Fait résonner au loin la bruyante charmille.
La colombe attendrit les échos des forêts;
Amour, ame du monde, à tes charmes secrets
Tout cède; chaque jour dès l'aurore naissante
Des bois harmonieux la voix retentissante
Du printemps qui t'est cher célèbre le retour;
Et de chaque buisson sort un hymne d'amour.
O prodiges nouveaux! sous ces rians ombrages
Les arts fils des cités sont connus des bocages;
L'amour industrieux s'applaudit, et sa voix
Presse les doux travaux des artistes des bois.
La forêt voit partout, sous ses voûtes touffues,
Les couches d'hyménée aux rameaux suspendues,
Et l'hymen dans les champs, sur les monts, près des eaux,
Veille dans les taillis, veille autour des ormeaux.

Loin du jour, loin du bruit, la timide fauvette
Sous la blanche aubépine a choisi sa retraite ;
Et du chêne des bois l'ombrage hospitalier
Protège les amours du sauvage ramier.
Le bouvreuil est caché sous la verte fougère ;
Le linot au genêt, à la branche légère
A confié son nid, et le faible arbrisseau
S'incline mollement sous l'amoureux berceau.
Le brillant églantier, sur sa tige nouvelle,
Voit naître avec ses fleurs les fils de Philomèle,
Chantres encor sans voix, qui doivent à leur tour
Chanter dans les bosquets le printemps et l'amour.

Heureux qui, retiré sous un abri champêtre,
Loin du choc des partis qu'il ne veut point connaître,
Errant dans ces bosquets, caché sous leurs rameaux,
Chaque année au printemps voit ces rians tableaux !
Il ne s'informe point quels bruits la renommée
Va semer chaque jour dans l'Europe alarmée,
Et se borne à savoir la marche des saisons,

Quel est le mois des fleurs et celui des moissons.
Étranger aux fléaux qui ravagent le monde,
Bienfaiteur des humains dans les champs qu'il féconde,
Il nourrit les cités sans en être connu.
Fidèle à ses foyers, fidèle à sa vertu,
Il n'entendit jamais ces profanes maximes,
Ces préceptes nouveaux, pères de nouveaux crimes ;
Il n'a point vu Paris et ses honteux travers.

O coupable Cité ! toi qui forgeas nos fers,
Des rois, des nations, du ciel même chérie,
Hélas ! tu fus long-temps l'orgueil de la patrie !
Tu reçus dans ton sein un monarque adoré ;
Réponds-moi : qu'as-tu fait de ce dépôt sacré ?
Ton fleuve voit partout sur ses rives tremblantes
Du trône et des autels les ruines sanglantes.

L'homme n'a plus sa foi, ni le peuple ses mœurs ;
L'amour sacré des lois s'éteint dans tous les cœurs ;
Rien ne peut apaiser la révolte homicide,

Ni détourner les coups de sa faulx parricide.
La jeunesse succombe au sortir du berceau ;
Vainement la vieillesse, aux portes du tombeau,
Montre ses cheveux blancs ; et l'échafaud impie
Dévore le printemps et l'hiver de la vie.

Que dis-je ! la terreur, évoquant les enfers,
De ses fléaux sanglans menace l'univers.
Sur les trônes des rois l'orage éclate et gronde,
Le monde retentit de leur chute profonde,
La terre échappe au joug des monarques puissans.

Le sage, plus heureux, sous ses bois renaissans,
Loin des cités en deuil, contemple du rivage
Tant d'immenses débris dispersés par l'orage ;
Et, toujours calme, au sein des peuples agités,
Jouit en paix des biens que Virgile a chantés.
Pour lui le doux printemps revient toujours le même,
Il est toujours aimé de ses voisins qu'il aime ;
Tous ses plaisirs d'hier seront ceux d'aujour'hui :

L'univers est changé, rien n'est changé pour lui.

Au signal des partis vainement la tempête,
Éclate à ses côtés, ou gronde sur sa tête;
Sa vertu ne craint rien : du peuple révéré,
Le chaume qui le couvre est un temple sacré;
En contemplant le seuil de son toit solitaire,
La pauvreté sourit et l'infortune espère;
Les bois qu'il a plantés, sous leurs rameaux discrets
Des douleurs qu'il console ont voilé les secrets;
Le pâle fugitif y cache ses alarmes,
Et loin des factions, loin du fracas des armes,
Pleure en paix sur les maux de l'État ébranlé.

D'un monde corrompu Dieu lui-même exilé,
Sans temples, sans autels, près des mortels qu'il aime
A caché dans les champs sa majesté suprême;
Lorsqu'aux cités l'enfer a son culte odieux,
Les hymnes du désert montent seuls vers les cieux.

Quelquefois le hameau, que rassemble un saint zèle,
Au Dieu dont il chérit la bonté paternelle
Vient, au milieu des nuits, offrir au lieu d'encens
Les vœux de l'innocence et les fleurs du printemps :
L'écho redit aux bois leur timide prière.

Hélas! qu'est devenu l'antique presbytère,
Cette croix, ce clocher élancé vers les cieux,
Et du temple sacré l'airain religieux,
Et le saint du hameau, dont le vitreau gothique
Montrait l'éclat pieux et l'image rustique?
Ces murs où de Dieu même on proclamait les lois,
D'un pasteur révéré n'entendent plus la voix.
Des paroles du ciel vénérable interprète,
Le pasteur a quitté sa modeste retraite,
Et, du sein des forêts, veille sur son troupeau.
Chaque jour rappelé par les vœux du hameau,
Le Fénélon rustique, aux fêtes solennelles,
Vient visiter encor ces campagnes fidèles ;
Dans ces champs attristés, dans ce vallon désert,

Il arrive, et le ciel à sa voix s'est ouvert.
Sans se montrer armé du terrible anathème,
Le ministre d'un Dieu paraît un Dieu lui-même.
Ses divines leçons, son exemple touchant
Rendent l'espoir au juste et la crainte au méchant:
Sous un toit écarté, mystérieux asile,
Sur le tronc d'un vieux chêne, orné de l'Évangile,
Il reçoit les sermens des époux du hameau;
Au vieillard expirant il ouvre un ciel nouveau.
Le vieillard, qui sourit à cette image auguste,
Présente aux coups du sort le front calme du juste;
Et voit, sans être ému, le trépas s'avancer,
Comme la fin d'un jour qui va recommencer.

Mais déjà l'homme saint, entraîné par son zèle,
Obéit à la voix de son Dieu qui l'appelle;
Il part, il cherche ailleurs des cœurs à soulager,
Des dangers à courir, des maux à partager.
Il erre au sein des bois : ô nuit silencieuse!
Prête ton ombre amie à sa course pieuse!

S'il doit souffrir encore, ô Dieu! sois son appui;
C'est la voix du hameau qui t'implore pour lui.
De ses bourreaux qu'aveugle une rage inhumaine
Que sa vertu du moins désarme enfin la haine;
Aux cachots échappé, vingt fois chargé de fers,
Il prêche le pardon des maux qu'il a soufferts;
Et chez l'infortuné qui se plaît à l'entendre,
Il va sécher les pleurs que d'autres font répandre:
En fuyant à travers ces fertiles vallons,
Pauvre et sans espérance il bénit les sillons,
Seul au courroux céleste il s'offre pour victime,
Et dans ce siècle impie où règne en paix le crime,
Lorsqu'un destin cruel nous condamne à souffrir,
Il nous apprend à vivre, et nous aide à mourir.

J'ai connu les hameaux, et ma voix ignorée
N'y prêcha point d'un Dieu la parole sacrée;
Sans consoler les champs, sans leur porter la paix,
De l'hospitalité j'y connus les bienfaits.
Sous ce toit ignoré qu'a respecté la guerre,

En butte aux coups du sort, sans appui sur la terre,
Quand sur moi la fortune épuisait ses rigueurs,
J'ai trouvé des amis, un asile et des pleurs.

Loin d'un monde pervers, sous cet abri tranquille
La vertu m'a reçu dans son modeste asile.
Là son règne est plus doux, là son charme puissant
Peut consoler encor le malheur innocent;
Là son culte sacré ne cause point d'alarmes.
O vous dont la bonté vient d'essuyer mes larmes,
Puissé-je, ô mes amis! heureux hôtes des champs,
Partager vos travaux, adopter vos penchans;
Et, fixé pour jamais sur ces rives lointaines,
Goûter tous vos plaisirs, sentir toutes vos peines!
Tel un arbre apporté des climats étrangers,
S'élève auprès de l'arbre, enfant de nos vergers,
Et, de son nouvel hôte embrassant le feuillage,
Porte avec lui des fleurs, brave avec lui l'orage.

Non, Paris désormais ne sera rien pour moi.

O reine des cités ! exilé loin de toi,
Je bannis de mon cœur ton image effacée,
Et ta vieille splendeur mourra dans ma pensée :
Que m'importent tes arts et tes cirques pompeux ?
Les tragiques récits d'un malheur fabuleux,
D'Achille ou de Priam les douleurs mensongères ?
N'avons-nous pas assez de nos propres misères !
De nos mille tyrans déplorant les fureurs,
Pour les maux qu'ils ont faits je veux garder mes pleurs.

Chaque jour ces vallons et ces plaines riantes
M'offriront du printemps les images changeantes ;
Sur les monts rajeunis, aux bords fleuris des eaux,
Je suivrai des saisons les mobiles tableaux.
A l'heure où l'horizon lentement se colore,
Des rayons du soleil qu'on ne voit point encore,
Chaque jour éveillé par le coq des hameaux,
Je verrai devant moi s'étendre les côteaux,
S'allonger vers les cieux les montagnes lointaines,
Et blanchir dans les bois la cime des vieux chênes.

Le printemps te salue, ô Dieu qui chaque jour
Ordonnes au soleil de hâter son retour !
L'univers est rempli de ta flamme invisible,
La terre est animée, et la plante est sensible.
L'hymen, par ses liens, par ses charmes secrets,
Unit les fleurs des champs, les chênes des forêts.
Tout fermente, tout vit : ces arbres, que la Fable
Environna long-temps de son prestige aimable,
Se souviennent encor qu'aux siècles fabuleux
Ils furent des époux, des amans malheureux ;
Thisbé dans les bosquets cherche toujours Pyrame,
Adonis pour Vénus a conservé sa flamme ;
Clytie au dieu du jour adresse encor des vœux ;
Et tandis que l'Auster dans son cours orageux,
Porte à l'arbre croissant sur les rives prochaines,
Les germes qu'il reçut des arbres de nos plaines,
Le volage Zéphir, doux messager des fleurs,
Emporte de l'Amour les gages créateurs,
Et sème dans les champs leur poussière odorante,
Des filles du printemps postérité brillante.

La pervenche fleurie, aux légers papillons
Abandonne l'espoir de ses doux rejetons;
Le narcisse, éveillé par l'aube matinale,
Livre au courant des eaux sa race virginale;
La légère vapeur qui borde le ruisseau,
Dans ses humides flancs porte un printemps nouveau;
Et les plantes, les fleurs, sur la terre arrosée
Semblent pleuvoir du ciel dans des flots de rosée.

Sur l'aiguille mobile, interprète du temps,
Les hôtes des cités mesurent leurs instans;
L'airain qui retentit dans leurs sombres demeures,
Vient seul les avertir de la fuite des heures;
Sur les monts, dans les bois, à la voûte des cieux,
Le temps trace aux hameaux son cours silencieux,
Tous ses pas sont marqués sur le sol des prairies;
Et les filles de mai dans les plaines fleuries,
Aux rayons du matin, à la chaleur du jour
Fermant leur sein humide et l'ouvrant tour à tour,
Ont mesuré la marche et l'emploi des journées,

Et compté du printemps les heures fortunées.

Mais un jour, au moment où s'éveillaient les fleurs,
Combien ces champs émus ont vu couler de pleurs !
Long-temps, long-temps encor, d'une touchante histoire,
Long-temps, l'écho des bois gardera la mémoire.

L'exemple du hameau, l'amour de ses parens,
Estelle seize fois avait vu le printemps,
Et, sous les yeux charmés d'une mère chérie,
Croissait parmi les fleurs qui couvraient la prairie.
Le jeune Némorin touchait à l'âge heureux
Où l'amour dans nos cœurs verse ses premiers feux.
A peine il voyait fuir les beaux jours de l'enfance :
Les ormeaux fraternels plantés à sa naissance,
De leur jeune feuillage ombrageant les côteaux,
Avaient vu dix-neuf fois reverdir leurs rameaux.

Nourris au même toit, une flamme inconnue
Tout-à-coup s'alluma dans leur ame ingénue ;

C'était aux jours d'avril, lorsque dans nos vallons
Reverdissent les prés, fleurissent les gazons.
Le doux aspect des champs redoublait leur ivresse ;
La forêt du hameau qui les voyait sans cesse,
Sous ses ombrages verts écoutait leurs accens,
Et savait les secrets de leurs cœurs innocens.
Leurs noms étaient tracés sur les tiges nouvelles,
Et leurs jeunes amours devaient croître avec elles ;
Sur la sincérité de leurs tendres penchans,
Souvent ils consultaient les simples fleurs des champs,
Et de leurs sentimens, aimable et doux emblême,
Chaque fleur à son tour répondait : *Je vous aime.*
Ainsi Flore rendait des oracles d'amour.

Les mortels vertueux dont ils tenaient le jour
Voyaient dans leurs enfans revivre leur jeunesse,
Et, secondant leurs vœux, partageant leur ivresse,
Souriaient à l'hymen qui devait les unir :
Hélas ! ils ignoraient le cruel avenir !

Chaque matin, à l'heure où sur l'humble chaumière,
Le jour versait en paix sa douteuse lumière,
Et dorait de ses feux les bois et les vallons,
Quand les fleurs s'éveillaient à ses premiers rayons,
Dans le riant bocage, à leurs amours fidèle,
On voyait Némorin suivre les pas d'Estelle ;
Il la suivait encore au moment où les fleurs,
Voilant le doux éclat de leurs fraîches couleurs,
Annonçaient aux pasteurs la fin de la journée,
Et s'endormaient le soir sur leur tige inclinée.

Un jour, ô jour fatal ! assis au bord des eaux,
Tous deux, les yeux fixés vers le ciel des hameaux,
De leurs vœux ingénus ils devançaient la fête
Où les roses d'hymen devaient orner leur tête.
Cédant aux doux transports d'un vertueux penchant,
Némorin souriait à ce tableau touchant.
Les beaux jours du printemps succédant aux orages,
Apportent moins de joie aux hôtes des bocages,
Que l'espoir d'un hymen si long-temps désiré

N'apportait de bonheur à son cœur enivré.
En détournant les yeux, la bergère pensive
Soupirait : la pudeur de son ame naïve
Trahissait les secrets d'un innocent amour,
Et brillait sur son front comme un rayon du jour.

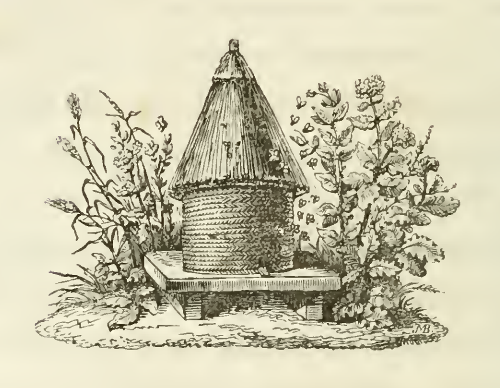
Tout était calme aux champs. Sous un ciel sans nuage
Les zéphirs murmuraient à travers le feuillage;
L'abeille bourdonnait sous les aulnes fleuris,
La colombe fidèle, aux échos attendris,
Racontait son malheur, épouse désolée,
Que les beaux jours de mai n'avaient point consolée!
Soudain l'air s'obscurcit : sur les monts, dans les bois,
Le terrible ouragan fait entendre sa voix;
Le jour fuit; escorté des vents et du tonnerre,
Un nuage brûlant vole et couvre la terre!
Estelle et Némorin, éperdus et tremblans,
Veulent fuir : mais qui peut devancer les autans?
Sous des cieux irrités qui peut fuir la tempête?
La nue en feu s'approche et gronde sur leur tête;

Et tous deux vers le Dieu, seul appui des humains,
Élèvent en pleurant leurs innocentes mains.
Du vieux chêne des bois qui brave au loin l'orage,
Ils implorent en vain le tutélaire ombrage....
La foudre brille, éclate.... ô malheureux amans,
Dieu seul a vu l'effroi de vos derniers momens!...

Trop fragile destin! Ainsi dans la prairie
Sous la faulx des pasteurs la fleur tombe flétrie.
Pourquoi nos jours heureux, hélas! déjà trop courts,
Sont-ils si près du deuil qui doit durer toujours?

Dans le même cercueil tous deux doivent descendre;
C'est le même gazon qui couvrira leur cendre;
Et d'un hymen funèbre allumant le flambeau,
Le deuil de leurs parens les unit au tombeau.
Ils ne reverront plus ni la claire fontaine,
Ni les ombrages verts de la forêt prochaine;
Ils ne reverront plus les fleurs dont le réveil
Marquait les pas du temps et le cours du soleil;

Dans les vallons du ciel, immortelles demeures,
Les filles du printemps ne comptent plus leurs heures,
Et de l'éternité le céleste avenir
N'est pour eux qu'un beau jour qui ne doit point finir.



CHANT DEUXIÈME.



ARGUMENT.

Invocation aux mœurs et aux beaux jours de l'âge d'or. — Tableau des malheurs qui affligent les laboureurs et les habitans des campagnes. — La gelée d'avril, la sécheresse de l'été, l'orage et la grêle. — Plaintes de Philomèle pour son nid détruit. — Les maladies des troupeaux. — Les ravages de la guerre dans les champs. — Les maux de la guerre réparés par le Printemps. — Pensées sur l'ordre toujours renaissant dans la nature. — Le cimetière de campagne. — Malheurs de Rousseau pendant sa vie et après sa mort. — Les tombeaux de Saint-Denis. — Les mânes de Louis XVI errans sans sépulture. — L'arrêt de mort du Proscrit. — Sa fuite dans le Jura. — Son invocation au soleil. — Invocation à l'amitié. — Prédictions sur la chute de la tyrannie. — Le retour de l'émigré dans le pays qui l'a vu naître. — Son arrivée au milieu de la nuit sur les ruines de son château.



CHANT DEUXIÈME.



O jours du siècle d'or ! ô mœurs des premiers âges !
Pourquoi n'êtes-vous plus que de vaines images?
Pour nous tout est changé. Dans cet âge d'airain,
Le ciel même au printemps n'est pas toujours serein ;
Le plaisir a son deuil, la paix a ses alarmes :
Oui, le sage a dit vrai, l'homme est né pour les larmes ;
Au milieu des chagrins dont il est accablé,
Hélas ! tout son bonheur est d'être consolé.

Oh! si dans ces vallons la fortune ennemie
Par de nouveaux malheurs poursuit encor ma vie,
Je ne veux point du ciel accuser les rigueurs :
S'il me reste un ami pour essuyer mes pleurs,
Tous mes vœux sont comblés. O fortune trompeuse!
Je ne regrette point ta faveur dangereuse;
Hors les biens toujours vrais que donne l'amitié,
Le sort m'a tout ravi; mais j'ai tout oublié.

Hélas! sur cette terre au crime abandonnée,
Quel mortel oserait plaindre sa destinée,
Quand les pleurs ont coulé sous le chaume innocent!

Que de fois les rigueurs d'un hiver renaissant
Et des beaux jours d'avril les perfides gelées
Ont plongé dans le deuil ces précoces vallées!
Ces bords avaient revu Philomèle, et sa voix
Appelait le printemps dans les champs, dans les bois;
Les cieux étaient sereins, et, de fleurs couronnée,
La terre souriait au berceau de l'année.

Soudain la nuit descend, et des lointains climats
Les autans orageux, escortés des frimas,
Reviennent en grondant et ravagent la plaine
Que Zéphir ranimait de sa féconde haleine.
Méditant leurs complots loin des regards du jour,
Aux champs du Simoïs, tels les Grecs, de retour,
Portèrent la terreur dans les remparts de Troie,
Où renaissaient la paix, l'espérance et la joie.

Le givre couvre au loin les arbres du vallon;
Où brillait une fleur pend un âpre glaçon;
La neige éblouissante a blanchi la prairie;
De Cérès, de Bacchus la couronne est flétrie;
Parmi d'épais brouillards s'avançant dans les airs,
Le soleil du printemps luit au sein des hivers.
Le villageois s'éveille, et sa vue affligée
A méconnu la plaine autour de lui changée;
Il cherche l'arbre en fleurs, ornement des côteaux,
Et les épis naissans, promis à ses travaux.

Souvent quand le printemps reprenait sa parure,
Tous les feux du cancer menaçaient la nature ;
Aux champs tout languissait ; au bord même des eaux,
Expiraient lentement les fleurs, les arbrisseaux ;
L'ombre fuyait les bois, et la terre embrasée
Implorait vainement la pluie et la rosée.
Les marais, les étangs, dans leurs lits desséchés,
Voyaient leurs joncs fangeux dans la poudre couchés ;
Les fleuves retenaient le tribut de leurs ondes,
Et le flambeau du jour, sur leurs rives fécondes,
Détruisant ses bienfaits, dévorait les moissons
Et les germes éclos au feu de ses rayons.

Tout-à-coup, au foyer de la nue éclatante
S'enflamme le bithume et la vapeur brûlante ;
Des nuages de feu, de livides éclairs
Sillonnent l'horizon, se croisent dans les airs,
Et la grêle orageuse et la rapide ondée
Descendent à grand bruit sur la plaine inondée ;
Le torrent s'enfle, gronde, et dans ses flots pressés

Roule au loin du printemps les débris dispersés.

Quand l'orage a cessé, quel deuil dans le bocage!
Qu'est devenu l'oiseau qui, sous l'épais feuillage,
Ne quittait point son nid aux rameaux suspendu!
L'oiseau, depuis ce jour, inquiet, éperdu,
Caché sous l'aulne en fleur, ou sous l'humble charmille,
Pleure son doux asile et sa jeune famille;
Rempli d'un noir chagrin qui partout le poursuit,
Il le raconte au jour, le répète à la nuit;
Aux feux purs du matin quand la forêt s'éveille,
Il n'est point consolé ni par l'aube vermeille,
Ni par l'aspect des cieux où sourit le printemps.
Jeune oiseau, comme toi, j'ai connu les autans,
Et comme toi j'ai vu la foudre et la tempête
Disperser ma famille, éclater sur ma tête;
Dans les cités en deuil j'eus les mêmes destins,
Et je veux le redire à ces vallons lointains;
Oui, dans ces bois touffus où gémit Philomèle,
Dès l'aube chaque jour je gémirai comme elle,

Et les échos des monts, par mes chants attristés,
Apprendront aux forêts les malheurs des cités.

Souvent dans ces hameaux, dans ces vertes prairies,
Un mal contagieux, fléau des bergeries,
Aux beaux jours du printemps fit languir les troupeaux.
Ni l'ombrage des bois, ni le cristal des eaux,
Ni les prés arrosés par les pleurs de l'Aurore,
Rien ne peut adoucir le mal qui les dévore ;
La génisse plaintive, errant dans les vallons,
Effleure avec dégoût la pointe des gazons ;
La chèvre a du cytise oublié le feuillage ;
Le fier taureau languit dans son gras pâturage ;
Et poussant dans les airs un long mugissement,
L'œil baissé, vers l'étable il revient lentement.
Naguère devançant les autans dans la plaine,
Le rapide coursier expire sur l'arène ;
Le bœuf, que presse en vain l'impuissant aiguillon,
Cède à son mal, succombe, et meurt sur son sillon ;
Le soir le laboureur gagne seul sa chaumière,

Et sous son toit désert déplorant sa misère,
Pleure les compagnons de ses nombreux travaux.

Un jour, le bronze en feu gronda sur ces côteaux,
Et des lacs d'alentour la nymphe épouvantée
Cacha dans ses roseaux son urne ensanglantée ;
Séjour des doux plaisirs, de l'innocente paix,
Ces champs, ces bois ont vu la guerre et ses forfaits ;
L'hirondelle revint, et sur ce mont stérile
Elle chercha la tour qui lui servait d'asile ;
Ses hôtes n'étaient plus ; et le fidèle oiseau
Voltigeait sous ces ifs autour de leur tombeau.
Dès-lors en cette enceinte, au milieu des ténèbres,
Apparurent, dit-on, des fantômes funèbres ;
Des bergers les ont vus, et dans l'ombre des bois
L'écho répète encor leurs lamentables voix.
A travers ces buissons, sous leur touffe épineuse
La couleuvre a caché sa famille hideuse,
La mousse des déserts couvre ces vieux débris ;
Et le sage, pensif, sur la colline assis,

De la guerre et des ans déplore les outrages.

Mais le temps, qui partout promène ses ravages,
Dans son cours éternel ramenant les saisons,
Fait renaître les fleurs et l'espoir des moissons.
Bientôt la paix sourit autour de la chaumière;
Le soleil, dans les flots de sa vive lumière,
Sur les monts, dans les champs par lui fertilisés,
Verse l'oubli des maux que la guerre a causés.
En vain Mars a long-temps fait gronder son tonnerre:
Deux printemps ont suffi pour consoler la terre.
De l'éternel chaos chaque jour renaissant,
L'ordre de l'univers, d'un Dieu juste et puissant
Ainsi montre partout la sagesse suprême;
Ordre toujours changeant, quoique toujours le même,
Il renouvelle, efface ou détruit dans son cours
Les êtres et les temps qui renaissent toujours.
La mort, de noirs chagrins et d'un long deuil suivie,
Va répandre en tous lieux les germes de la vie;
Sous les chênes vieillis, le tendre rejeton,

Honneur futur des bois, perce l'humble gazon ;
Du débris des saisons naît la rose vermeille ;
Le jeune enfant, semblable à l'aube qui s'éveille,
Espoir d'un nouveau siècle et d'un monde nouveau,
Sur la tombe des morts sourit dans son berceau.

Sous ces débris couverts d'une mousse légère,
Sous cet antique ormeau, dont l'abri solitaire
Répand sur l'horizon un deuil religieux,
Reposent du hameau les rustiques aïeux :
Bravant les vains mépris de la foule insensée,
Jamais l'ambition ne troubla leur pensée.
Peut-être en ce cercueil, d'humbles fleurs entouré,
Dort un fils d'Apollon, d'Apollon ignoré,
Un héros dont le bras eût fixé la victoire,
Qui n'a point su combattre et qui mourut sans gloire ;
Un Cromwell, un Sylla, du hameau dédaigné,
Qui respecta les lois, et qui n'a point régné.
Ainsi, vain ornement d'une rive inconnue,
La rose du désert rougit sans être vue ;

Et l'or, roi des métaux, cache en des souterrains
Son éclat trop funeste au repos des humains.

La terre, si long-temps à leurs efforts docile,
Les reçut dans son sein qu'ils ont rendu fertile.
Ces ormes, ces cyprès que leurs mains ont plantés,
Protégent leurs tombeaux des méchans respectés;
Le printemps qu'ils aimaient, sur leur urne sacrée
Verse ses dons rians, sa fraîcheur éthérée,
L'air exhale autour d'eux le doux parfum des fleurs.

Heureux qui dédaigna la gloire et les grandeurs!
Ainsi que la vertu la gloire a ses victimes;
Le temple des honneurs est entouré d'abîmes;
Et la postérité, qu'appellent tous nos vœux,
Ne retient que les noms d'illustres malheureux.

Qui n'a pas plaint l'auteur d'Émile et de Julie!
Ce Rousseau, malheureux par son propre génie!
Suivant d'un faux esprit l'instinct capricieux,

Triste ennemi des arts, et célèbre par eux,
Fuyant, cherchant l'éclat qu'il redoute et qu'il aime,
Vain jouet des humains, du sort et de lui-même,
De la publique envie objet infortuné,
Il n'a pas un asile, et meurt abandonné!
A peine chez les morts il commence à descendre,
Qu'à son île chérie on arrache sa cendre;
Son froid cercueil, souillé d'un odieux encens,
Reçoit du Panthéon les honneurs flétrissans;
Et sur l'échafaud même, invoquant sa mémoire,
Les bourreaux l'ont forcé de rougir de sa gloire.
Infortuné! la gloire éternise ses maux,
Et la tombe immobile est pour lui sans repos.

Aux murs de Saint-Denis, dans cette église antique
Qui montre au loin ses tours et son clocher gothique,
Vingt rois dormaient en paix dans le même cercueil;
La gloire, en ce séjour de splendeur et de deuil,
Souriait sur le marbre à leurs ombres royales,
Et des règnes passés retraçait les annales :

Où sont ces monumens si chers à nos aïeux,
Ces restes des vieux temps, promis à nos neveux!
Turenne, Duguesclin, vos ombres désolées
Désertent en pleurant ces pompeux mausolées;
Et vos rois, exhumés par la main des bourreaux,
Sont descendus deux fois dans la nuit des tombeaux.

Nous avons tous connu dans l'éclat de sa gloire
Ce roi dont nos enfans béniront la mémoire;
Son ombre erre plaintive autour de ces palais,
Témoins de sa splendeur, témoins de ses bienfaits;
Et, quand le crime heureux obtient l'apothéose,
Je cherche en vain la tombe où la vertu repose!
Sa poussière ignorée est le jouet des vents;
Un peuple aveugle insulte à ses mânes errans;
Et quand Janvier, ouvrant les portes de l'année,
Ramène de sa mort la fatale journée,
Ses bourreaux vont offrir à leurs dieux inhumains
Ce sang pur et sacré qui souille encor leurs mains.

Le supplice a son culte et le meurtre a sa fête !
Détourne, ô Dieu, les maux que ce jour nous apprête !
Rien ne peut des tyrans désarmer le courroux ;
Tout a subi leur loi, tout tombe sous leurs coups.
Le meurtre accroît encor leurs fureurs meurtrières ;
Les palais dans leur chute entraînent les chaumières,
Et la foudre a frappé jusqu'au frêle roseau.

Hélas ! j'ouvris les yeux sous ce règne nouveau ;
A peine citoyen j'ai perdu ma patrie,
Et j'ai connu la mort sans connaître la vie.
Du meilleur de nos rois j'avais plaint les malheurs ;
Et devant mes bourreaux, accusé par mes pleurs,
En vain d'un Dieu puissant j'implorai la justice ;
Je voyais devant moi s'apprêter mon supplice ;
Faible et chargé de fers, de moment en moment
Je voyais le trépas s'avancer lentement.
Tous ceux qui m'étaient chers, tous ceux dont la sagesse
Éclaira ma raison et guida ma jeunesse,
A mon ame attristée étaient toujours présens,

Et j'étais entouré de mes amis absens.
Du fond de ma prison [1], à mon heure dernière,
O Soleil ! dans les cieux je cherchais ta lumière.
A tout ce que j'aimai j'adressais mes adieux ;
Bords fortunés de l'Ain ! vallons délicieux !
O bois dont mon enfance aima le doux ombrage !
Vous mêliez à mon deuil votre riante image ;
Et mes tristes pensers, en ces affreux instans,
Se détournaient vers vous et cherchaient le printemps.

Mais, ô bonté du ciel ! l'amitié magnanime
Au glaive inexorable arrache sa victime.
Je fuis, et du Jura les antres ignorés
M'offrent contre la mort leurs asiles sacrés.
Sur des rochers déserts, noir séjour des orages,
Je retrouvai la paix dans leurs grottes sauvages,
La paix que ma patrie, hélas ! ne connaît plus.

[1] J'étais alors en prison dans le lieu même où l'Académie française tient ses séances.

Là, le proscrit caché parmi ces pins touffus,
Foulant ces rocs altiers et leur cime hardie,
Comme son horizon sent son ame agrandie.
A l'ange du pardon qui veille dans les cieux,
Là, j'offrais tous mes maux, j'adressais tous mes vœux,
Et, portant mes pensers aux lieux où le carnage
Irritait les partis et redoublait leur rage,
Des vainqueurs, des vaincus je plaignais les fureurs;
Et ce n'est pas sur moi que je versais des pleurs!
Quelquefois aux rayons de l'aube matinale,
Quand du char du soleil la pompe triomphale
Dorait d'un feu naissant les rochers d'alentour,
Je disais: « O Soleil! astre éclatant du jour,
» Roi des mondes semés dans ta vaste carrière,
» Aux combats inhumains tu prêtes ta lumière,
» Hélas! et la vertu que le crime poursuit
» Demande son salut aux ombres de la nuit.
» De tes feux les plus purs la montagne étincelle;
» Les cieux brillent en paix de ta splendeur nouvelle:
» Les bois harmonieux t'annoncent aux vallons,

» Et le désert sourit à tes premiers rayons.
» Pourquoi donc, ô Soleil ! ta clarté renaissante
» Porte-t-elle aux cités le trouble et l'épouvante?
» La nuit sombre avait mis une trêve à leurs maux ;
» Mais l'aurore déjà rappelle les bourreaux ;
» Et ramenant encor les terreurs de la veille,
» Le jour a réveillé le crime qui sommeille ;
» J'entends, j'entends le bruit des tambours menaçans...
» Je vois se relever les échafauds sanglans...
» O douleur ! tout périt sous la hache homicide !
» Et la mère, et les fils, et la vierge timide
» Que les pleurs de l'amour redemandent en vain,
» De ce jour qui nous luit ne verront pas la fin. »

Tous les maux des humains, présens à ma pensée,
Semblaient peser alors sur mon ame oppressée,
Et l'aride rocher se mouillait de mes pleurs.
Mais le soleil, des monts franchissant les hauteurs
Et chassant devant lui jusqu'au moindre nuage,
D'un Dieu libérateur bientôt m'offrait l'image.

Mon cœur d'un noir chagrin languissait accablé ;
Je regardais le ciel, et j'étais consolé.

Aujourd'hui [1], retiré sur des bords moins sauvages,
A l'abri des tyrans, à l'abri des orages,
J'ai vu les mœurs des champs, et mon cœur peut encor
Dans ce siècle de fer rêver au siècle d'or.
Chaque jour l'Amitié vient essuyer mes larmes ;
L'Amitié, que ce nom dans l'exil a de charmes !
Il est si doux d'aimer ! Mais on aime bien mieux
Alors qu'on est proscrit et qu'on est malheureux !
Oui, l'amitié s'épure au sein des pleurs nourrie,
Et croît comme la fleur dans l'humide prairie.
Plus je suis malheureux, plus j'aime tendrement ;
Chacun de mes malheurs me donne un sentiment.
O céleste Amitié ! toi qu'un Dieu nous envoie
Pour souffrir en commun nos chagrins, notre joie,
Puissant lien des cœurs ! oui, les lois de la paix

[1] Je m'étais retiré alors dans le Dauphiné.

Chez les peuples unis naîtront de tes bienfaits.

De nos vils oppresseurs la révolte impunie,
D'un Dieu juste a lassé la clémence infinie;
Et leur pouvoir, aux yeux de l'univers trompé,
En vain étale encor son éclat usurpé;
Il tombera, semblable à la vile poussière,
A la feuille flétrie, à la fange grossière,
Qui, lorsque la tempête ébranlait l'univers,
Un moment ont paru sur le trône des airs;
Leur assemblage impur s'élève dans les nues,
Parcourt les régions que l'aigle a parcourues;
Devance l'Aquilon dans son vol orageux,
Gronde avec la tempête et tonne avec les cieux;
Mais quand les vents calmés rendent la paix au monde,
La poussière retombe avec la fange immonde :
Ainsi disparaîtra la splendeur des méchans;
Et moi, loin des cités, dans le repos des champs,
Le front voilé, du ciel j'attendrai la justice,
Comme une jeune fleur, dont l'humide calice,

Du soleil qui s'éloigne espérant le retour,
Se referme, et languit dans l'attente du jour.

Mais, que vois-je au penchant de ces vertes collines?
Je foule sous mes pas de récentes ruines;
Ces créneaux orgueilleux dans la poudre couchés,
Au sol qu'ils ombrageaient ces ormeaux arrachés,
La splendeur des hameaux en débris dispersée,
Viennent d'un nouveau deuil affliger ma pensée;
O discorde fatale, ô fléaux destructeurs,
En quel lieu n'auront point éclaté vos fureurs!
Un mortel dont Bellone admira le courage
Coulait en paix ses jours sur cet heureux rivage.
Habitant le château qu'habitaient ses aïeux,
Comme eux fuyant les rois, et les servant comme eux,
Descendu sans orgueil du char de la victoire,
Dans le calme des champs il oubliait sa gloire.
Fidèle à ses foyers, père de ses vassaux,
Son exemple souvent anima leurs travaux;
Il veillait sur leurs mœurs et partageait leurs peines

Lorsqu'un fléau cruel vint désoler ces plaines,
Quand l'hiver tout-à-coup, revenu sur ses pas,
Couvrit les blés en fleurs de ses mortels frimas;
Sous un ciel embrasé, quand la grêle orageuse
Détruisit du printemps l'espérance trompeuse,
Alors contre un fermier en proie à son malheur,
Il n'exerça jamais une avare rigueur.
Sous le chaume ignoré, que de fois l'indigence
A reçu ses bienfaits, a béni sa présence!
Que de fois sa bonté répara par ses dons
L'injustice du sort et les torts des saisons!

Mais soudain, ô douleur! la discorde en furie
Vient de son deuil sanglant menacer la patrie.
Dans ces jours malheureux, sa bonté, sa vertu,
Des complots des méchans ne l'ont point défendu.
Au milieu des fureurs d'un peuple parricide,
Il a vu la révolte et la guerre homicide,
Invoquant des tourmens et des crimes nouveaux,
Secouer sur ces bords leurs horribles flambeaux.

Le fer des assassins a menacé sa vie ;
Et dans l'embrasement d'un coupable incendie
Il a vu s'écrouler ces tours, ces chapiteaux,
Et ces toits si connus du pauvre des hameaux !
Entouré de brigands, il échappe à leur rage ;
Loin du toit paternel qu'a souillé le carnage,
Il fuit, et du sénat les décrets inhumains
Le poursuivent encor chez les peuples lointains,
Et l'aveugle terreur, de meurtre dégoûtante,
L'inscrit au rang des morts sur sa liste sanglante.
Telle est de ses travaux, de ses soins généreux
L'ingrate récompense et le fruit malheureux !

Infortuné proscrit, aux rives étrangères,
Dix ans, de cour en cour il montra ses misères ;
Dans son exil, les rois qu'a servis sa valeur,
Les rois n'ont pas osé recueillir son malheur :
Il reporte ses vœux aux lieux qui l'ont vu naître.
Peut-être qu'égaré dans ce séjour champêtre,
Fidèle à son pays, Français malgré le sort,

Dans ses propres foyers il vient braver la mort.
Vers ce lieu solitaire où le temple rustique
Montrait l'orgueil pieux de son clocher gothique,
Hélas ! il cherche en vain le vénérable ormeau
Qui tant de fois a vu le sénat du hameau,
D'une voix solennelle annonçant la journée
Où s'ouvraient les moissons, âge d'or de l'année,
Et l'agreste Thémis, la balance à la main,
Du pauvre villageois réglant l'humble destin.
Les bois qu'il a plantés n'ornent plus ce rivage;
Cette antique forêt, qui de son vaste ombrage
Protégea si long-temps le toit de ses aïeux,
Ces chênes qui touchaient à la voûte des cieux,
Comme lui sont tombés. Là, sur un sol stérile
L'arbre de la terreur lève un front immobile;
Et, banni des forêts, étend sur des débris
Ses feuilles sans verdure et ses rameaux flétris.

Dans ces prés où le fleuve en paix roule ses ondes,
Errent, sous d'autres lois, ses génisses fécondes ;

Là, son riant enclos, son fertile verger,
Étalent leurs trésors pour un maître étranger;
Malheureux! il revoit ce chaume solitaire
Qui bénissait son nom sous un règne prospère!
Il revoit cette tour et ce toit démoli
Où, par lui, l'indigent fut toujours accueilli.
Que les temps sont changés! Lorsqu'après un voyage
Il revenait, les cœurs volaient sur son passage,
Et ses enfans joyeux célébraient son retour.
Hélas! il n'entend plus leurs doux concerts d'amour.
Sur ces débris muets vainement il appelle
Ses serviteurs chéris, son épouse fidèle;
Il appelle ses fils, aucun d'eux ne l'entend;
Sur ces bords attristés personne ne l'attend.
Plus heureux ce héros dont le divin Homère
A chanté les exploits et la longue misère!
Il revint étranger dans son propre palais,
Et lorsqu'un peuple ingrat oubliait ses bienfaits,
Du moins son chien fidèle, en le voyant paraître,
Fit éclater sa joie et reconnut son maître.

Infortuné proscrit, le seul écho des bois
S'attendrit sur tes maux et répond à ta voix.
Ah ! ne perds point l'espoir; l'excès de ta misère
De notre ciel d'airain fléchira la colère.
D'autres jours renaîtront sous des astres amis.
En attendant ces jours par les destins promis,
Aux mortels dont la main vient d'essuyer mes larmes
Va confier ton deuil, va montrer tes alarmes;
Et pour être accueilli de ces cœurs généreux,
Parle au nom du malheur toujours sacré pour eux.



CHANT TROISIÈME.



ARGUMENT.

Description de la modeste retraite du Proscrit. — Le jardin potager. — Les vœux du Proscrit. — Ses loisirs studieux dans les champs. — Invocation aux grands écrivains et aux savans distingués de cette époque. — L'intérieur d'une grotte merveilleuse. — La tempête éclatant sur la cime des monts. — Tableau d'une fourmilière. — Vue des fleurs dans les bois. — Leurs mœurs et leurs destinées. — Invocation à la nature. — Dangers du faux-savoir par rapport au spectacle inspirant de la création. — Épisode de l'ermite retiré dans les montagnes; ses bienfaits et sa mort.



CHANT TROISIÈME.



Dieu ! tu le sais, malgré la fortune cruelle,
Au parti malheureux mon cœur resta fidèle.
Du pouvoir, des grandeurs, l'espoir ambitieux
N'a jamais profané mon courage et mes vœux,
Et je n'aspire point au temple de mémoire :
Oui, je veux ignorer les honneurs et la gloire,
Et cultiver en paix les arts et l'amitié,
D'un monde que j'oublie heureux d'être oublié !

O toi qui m'as reçu, simple et douce retraite,
Tu n'obtiendras jamais l'encens d'un grand poëte!
Ton modeste jardin où se bornent mes vœux,
Soutiendrait mal l'éclat d'un vers riche et pompeux.
De son étroite enceinte, à Morel inconnue,
Le froid compas n'a point dessiné l'avenue;
Londres, qui par ses goûts follement adoptés,
Asservit nos jardins, ainsi que nos cités,
N'a point fait en ce lieu triompher son génie,
L'art ne s'y montre point, la mode en est bannie.
On n'y voit point ces rocs à grands frais élevés,
Ni ces vieux monumens récemment achevés,
Ni ces ponts traversant un fleuve, où l'œil à peine
Découvre un filet d'eau qui se perd dans la plaine.
Là ne se montrent point ces fastueux ormeaux,
A la file rangés et courbés en berceaux;
Ni ces plants étrangers, ces arbres sans patrie,
Ravis à l'Amérique, exilés de l'Asie.
Pomone chaque année y voit l'abricotier
De ses fruits jaunissans couvrir l'humble espalier;

La framboise pourprée et la rouge groseille,
La pêche au frais duvet, à la robe vermeille,
La prune diaprée, y brillent tour à tour
Des couleurs de l'aurore et de l'azur du jour.
A l'ombre du cacis, chargé d'un fruit d'ébène,
La fraise laisse voir sa rougeur incertaine.
Plus loin, le cerisier montre aux yeux éblouis
Ses fruits mûrs suspendus en groupes de rubis,
Tandis que près de-là, parmi l'herbe touffue,
Le fertile arbre-nain se dérobe à la vue :
Semblable à ce mortel bienfaisant et discret,
Qui ne se laisse voir que par le bien qu'il fait,
Modeste favori de Pomone et de Flore,
On voit déjà ses fruits, quand on le cherche encore.
Ici, l'api vermeil et ses nombreuses sœurs
Étalent du printemps les plus vives couleurs.
Plus loin, l'arbre où mûrit la poire succulente,
S'inclinant sous le poids de sa branche pendante,
Vient inviter la main et fixer les regards.

Tout autour j'aperçois, sur vingt couches épars,
La pâle chicorée et la verte laitue;
La citrouille au flanc large, à la feuille étendue;
L'artichaut qui dans l'air lève un front couronné,
Et le choux plus modeste, au Pinde dédaigné;
Le melon qui mûrit sous un abri de verre,
Et la patate, espoir du peuple en sa misère;
L'oseille au vert foncé, le cardon épineux,
Et l'oignon que le Nil mit au rang de ses dieux.
Objet toujours nouveau d'une utile culture,
Ce sol, sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Là croît l'œillet, si fier de ses mille couleurs;
Là naissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de mai la brillante famille;
Le riche bouton d'or, et l'odorant jasmin;
Le lis tout éclatant des feux purs du matin;
Le tournesol, géant de l'empire de Flore,
Et le tendre souci qu'un or pâle colore.
Souci simple et modeste, à la cour de Cypris

En vain sur toi la rose obtient toujours le prix;
Ta fleur moins célébrée a pour moi plus de charmes.
L'aurore te forma de ses plus douces larmes;
Cher à l'humble pasteur, ton luxe villageois
Est à peine aperçu dans le jardin des rois;
Aux champs ton doux éclat plaît à la pâle automne;
La bergère pênsive effeuille ta couronne ;
Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

Dans les bois d'alentour, sous leurs vastes ombrages,
Je n'ai point vu des dieux les pompeuses images;
L'ingénieux ciseau, sur le marbre ou l'airain,
N'y grava point les traits d'un Faune ou d'un Sylvain;
Dieux des champs, dieux des bois, et toi, jeune Zéphire,
Vous êtes sans autels au sein de votre empire!
Mais l'hôte fortuné de ces paisibles lieux
A des trésors plus vrais, des dieux moins fabuleux.
Là j'ai trouvé d'Éden la candeur ingénue,
La vertu des vieux temps, dans le nôtre inconnue,

Les plaisirs innocens, l'heureux oubli des maux,
Et l'aimable santé, fille des doux travaux.
Oui, sous cet humble abri, près de cette onde pure,
Satisfait des seuls biens que donne la nature,
Pour jamais j'oublîrai le luxe des cités,
Et ces palais pompeux par le deuil habités,
Et ces vaines grandeurs qu'assiégent les alarmes,
Objet de tant de vœux, source de tant de larmes.
Le chaume du pasteur, l'amitié, les beaux jours,
Je ne veux rien de plus pour être heureux toujours.
L'aigle altier dans les cieux vole et brave l'orage,
Il plane sur la foudre; et l'abeille, plus sage,
Sur l'émail d'une fleur, sur l'aile des zéphirs,
Trouve à la fois son miel, sa gloire et ses plaisirs.

Les Muses cependant sous un chaume tranquille,
Dans les champs, comme moi, trouveront un asile
Et viendront abréger, en charmant mes ennuis,
Et le vide des jours et la longueur des nuits.

Là mes livres chéris, amis toujours fidèles,
M'offriront des tableaux tout près de leurs modèles ;
Un Virgile à la main, parmi ces verts taillis,
Sous ces aulnes connus d'une autre Amaryllis,
Des essaims bourdonnant dans cet enclos rustique
Souvent je relirai l'histoire poétique.
Loin du champ paternel cultivé par ses mains,
De Mélibée errant je suivrai les destins.
Son fidèle troupeau, son humble toit de chaume,
Son jardin, ses vergers, son champêtre royaume,
Ont payé d'un soldat les barbares exploits.
Berger trop imprudent ! hélas ! combien de fois,
Le tonnerre grondant dans la forêt prochaine,
Le noir corbeau caché dans le creux d'un vieux chêne,
Prophétisa le sort qui l'accable aujourd'hui !
Pour moi, dans mon exil, moins à plaindre que lui,
Je n'irai point, fuyant le ciel de ma patrie,
Traîner des jours obscurs dans la froide Scythie,
Ou chercher en tremblant un asile ignoré
Chez l'orgueilleux Breton, du monde séparé.

Oh ! que ne puis-je voir dans mon humble retraite,
Du poëte romain l'élégant interprète !
C'est lui qui m'inspira le goût si pur des champs ;
Aux spectacles que j'aime il consacra ses chants ;
Mariant son génie à celui de Virgile,
Il s'éleva, semblable à la vigne fertile
Qui s'unit à l'ormeau, devenu son appui,
Suit les mêmes penchans et s'élève avec lui.
Il a fui loin de nous, et sa muse exilée
Erre sur d'autres bords, plaintive et désolée.
A l'Europe effrayée elle dit nos malheurs,
Et les crimes du peuple et ses longues erreurs.
Le jaloux étranger qui l'écoute et l'admire,
Applaudit à ses chants, les répète et soupire.

O vous, dont ma jeunesse écouta les leçons !
Saint-Lambert ! qui chantas la gloire des saisons ;
Laharpe ! qui du goût proclamas les oracles ;
Sicard ! dont les travaux sont presque des miracles ;
Suard ! qui réunis, émule d'Adisson,

Le savoir à l'esprit, la grâce à la raison ;
Et vous, sages fameux, qui dans vos doctes veilles
Contemplez la nature, expliquez ses merveilles,
Qui lisez sur le front des astres radieux
L'ordre de l'univers et l'histoire des cieux !
Je ne vous verrai plus. Sur ces lointains rivages,
Des simples fleurs des champs j'ornerai vos images.
Quand des oiseaux joyeux les concerts éclatans
Apprendront aux forêts le retour du printemps,
Ma Muse au milieu d'eux, par leurs chants animée,
Répétera vos noms chers à la renommée ;
Et, dans ses doux transports, elle unira sa voix
A l'hymne harmonieux de ses frères des bois.

Ces antiques forêts, du vulgaire ignorées,
Ces bois mystérieux et leurs ombres sacrées
Rediront à mon cœur vos sublimes leçons.

Parmi les noirs sapins qui couronnent ces monts,
Je verrai dans les airs la cascade orageuse

Tombant avec fracas sur la roche écumeuse,
Et ses flots, divisés et poussés par les vents,
Remontant en vapeur aux sources des torrens.
A travers ces rochers et sous leurs voûtes sombres,
Des antres souterrains bravant les froides ombres,
Loin des feux du soleil, aux lueurs d'un flambeau,
J'irai, je descendrai dans un monde nouveau.

Là, montent dans les airs, sur des piliers magiques,
Des palais de granit et leurs vastes portiques ;
Là , partout s'offriront à mes regards charmés,
Les chefs-d'œuvre des arts que l'art n'a point formés.
Ouvrière féconde, et du ciseau rivale,
Ici la goutte d'eau tombant par intervalle,
Achève un monument par le temps commencé ;
Plus loin, nés de la pierre et du limon glacé,
Du sein des rocs obscurs sortent sous mille formes,
Des animaux sans vie, ou des géans énormes,
Ou du culte sacré les attributs pieux,
Ou des enfans de Mars les chars victorieux.

C'est parmi cet amas de bizarres trophées,
Que chaque jour, dit-on, se rassemblent les fées :
Tous ces êtres divers sont soumis à leurs lois ;
Tout naît, tout s'embellit, tout s'anime à leur voix.
Sous ce dôme éclatant d'une splendeur nouvelle,
Autour d'elles, partout le cristal étincelle ;
Il rayonne dans l'ombre, et présente à leurs yeux
Les astres de la nuit levés sous d'autres cieux.
A leur voix, sur les bords du ruisseau qui murmure,
Le granit a des bois imité la parure ;
Et le roc, s'allongeant en ormeaux, en cyprès,
De ses rameaux durcis couvre ces antres frais,
Ou montre à l'œil des fleurs en festons suspendues,
Guirlandes du printemps, au printemps inconnues.
Salut, antres secrets, mystérieux séjour !
Loin des cruels humains, loin des regards du jour,
Souvent je reviendrai dans vos sombres retraites ;
Là, vos lambris cachés et vos grottes discrètes
Souvent répéteront mes timides concerts ;
Hélas ! plus d'un proscrit loin d'un monde pervers,

Au désert comme moi confiant ses alarmes,
Sous vos dômes sacrés viendra cacher ses larmes.

Quelquefois, égaré sur ces monts sourcilleux,
J'entendrai sous mes pas, dans leur lit ténébreux,
Les grands fleuves roulant le trésor de leurs ondes,
S'échapper à grand bruit de leurs sources profondes;
Ou, sous ces pins assis, je verrai sans effroi
La foudre et la tempête éclater près de moi.
Soudain l'air s'obscurcit, et dans l'espace immense
Un bruit sourd des forêts interrompt le silence;
Il s'approche, il redouble, et sur les monts errant,
Monte, descend, s'élève et roule en murmurant.
Le troupeau consterné, qui prévoit la tempête,
Annonce en mugissant l'orage qui s'apprête;
L'oiseau triste et muet fuit la cime des monts,
Et cherche un sûr abri dans le creux des vallons.
L'immobile sapin sur son rocher sauvage,
Au bruit lointain des vents sent frémir son feuillage,
Et d'un dernier rayon son front étincelant,

S'incline sous le poids d'un ciel noir et brûlant.
Bientôt le jour a fui, l'éclair pâle et livide
Dans les airs embrasés trace un sillon rapide ;
Et sous les bois touffus prolongeant sa clarté,
Fait briller de la nuit l'affreuse obscurité.
Les tourbillons errans se heurtent, se confondent,
Les cieux grondent ; les bois, les vallons leur répondent ;
La foudre en longs sillons tombe à coups redoublés
Sur les rocs menaçans, sur les monts ébranlés ;
Les frimas éternels qui couronnaient leurs cimes
S'écroulent à grand bruit au fond des noirs abîmes ;
Et les pins, les rochers, dispersés en éclats,
Dans le lit des torrens roulent avec fracas.

L'orage au loin s'étend, et, du haut des montagnes,
Comme une vaste mer va couvrir les campagnes ;
La foudre, menaçant les vallons, les côteaux,
Tombe sur les cités, gronde sur les hameaux,
Et des jeunes pasteurs la troupe consternée
Croit voir de l'univers la dernière journée.

Mortels, rassurez-vous : dans la voûte des cieux
Brille en signe de paix un cercle radieux ;
Dieu puissant ! ta présence a dissipé la nue,
Et ta foudre se tait dans l'immense étendue !
Tu parles ; le soleil sur le trône des airs,
De ses feux entouré, se montre à l'univers,
Tel qu'il parut aux cieux quand sa clarté féconde
De l'horrible chaos perça la nuit profonde,
Et que son disque d'or, échappé de ta main,
Ouvrit au jour naissant les portes du matin.

C'est ainsi qu'à ses lois la nature fidèle,
Sans fin poursuit son cours et sa marche éternelle ;
Du fougueux ouragan le fléau passager
Peut troubler les saisons sans jamais les changer.
Grand Dieu, lorsqu'aux cités l'ignorance barbare,
Le hideux despotisme et la licence avare,
Ont des âges fameux dévoré la splendeur,
Bravant les aquilons et leur vaine fureur,
Ces monts disent encor ta puissance et ta gloire,

Et des siècles éteints conservent la mémoire !
Ces rochers, où des vents vient mourir le courroux ;
Ces vastes monumens, vainqueurs du temps jaloux ;
Ces forêts qui jadis ont vu sous leur ombrage
Les faisceaux des Romains, les armes de Carthage ;
Ces monts où l'Océan a marqué son chemin,
Et semé les débris qu'il roulait dans son sein,
A travers la tempête et la foudre qui gronde
Déroulent à mes yeux les annales du monde.

Parfois, fuyant les bords où grondent les torrens,
Je suivrai les ruisseaux dans la prairie errans ;
Et loin des monts altiers, qu'ont noircis les orages,
J'irai chercher en paix de plus douces images.

Quelquefois, arrêté dans le creux d'un vallon,
Abaissant mes regards jusqu'à l'humble buisson,
Des insectes divers les peuplades nombreuses
M'offriront le tableau des cités orageuses :
Là, sur un vil gazon l'insecte a sa fierté,

7*



Ce peuple a son orgueil, ces rois leur majesté;
Là les jours écoulés ont aussi leur histoire;
Il est là des héros qui rêvent à la gloire;
Il est là des tyrans, jaloux de leur pouvoir,
Qui règnent tout un jour, qu'on détrône le soir.
Tandis que des partis l'ambition superbe
Usurpe un grain de sable, et dispute un brin d'herbe,
Le voyageur distrait renverse sous ses pas
Vingt empires fameux qu'il ne soupçonnait pas.

Quelquefois m'égarant sous un riant ombrage,
Tandis que les oiseaux, cachés dans le feuillage,
Charmeront les échos ranimés à leur voix,
J'observerai les fleurs, peuple muet des bois.
Charmes de l'amitié, délices du poëte,
De nos plus doux penchans la fleur est l'interprète!
La fleur donne le miel, annonce le printemps;
Comme l'homme elle passe et meurt en peu d'instans!
Et plus heureuse au sein du vallon solitaire,
Elle rend doucement ses feuilles à la terre;

Mais son frêle destin n'est pas sans avenir ;
Son parfum lui survit comme un doux souvenir ;
Elle couronne encor, selon l'antique usage,
La coupe du banquet, les cheveux blancs du sage,
Et souvent accompagne à son dernier séjour,
La vierge qui sommeille et n'a brillé qu'un jour !

O spectacles des champs, si chers à ma pensée !
Dans les cœurs vertueux votre image est tracée ;
Mais chez un peuple en proie aux fureurs des méchans
Tous les cœurs sont fermés à vos tableaux touchans.
Ainsi l'azur des cieux et les fleurs du rivage
Au cristal d'une eau pure impriment leur image ;
Mais l'émail du printemps, le tendre azur des cieux,
Ne sont point réfléchis sur les flots orageux.

Nature ! ame du monde, en tous lieux répandue,
Providence des champs, aux cités méconnue,
Veille sur mon asile, accepte mon encens,
Et préside à mes goûts ainsi qu'à mes accens !

Montre-moi ta splendeur, et découvre à ma vue
Tes mystères cachés et ta grâce inconnue :
Mais si mon cœur renonce à chérir tes bienfaits,
Rends-moi mon ignorance, et garde tes secrets.

Des systèmes menteurs invoquant l'imposture,
Hélas ! j'ai cru long-temps connaître la nature :
Mais l'orgueil insensé qu'aveugle un vain savoir,
Cherche à l'approfondir et ne sait point la voir.
Le sage dans les champs vit toujours avec elle ;
Et, fidèle à ses lois, à son culte fidèle,
Voit toutes ses beautés, et sent tous ses bienfaits.
La nature modeste et simple en ses attraits,
Ressemble à la bergère, à la vierge craintive
Montrant son chaste cœur et sa grâce naïve
Au berger qui la suit dans les bois, dans les champs,
Qui sut long-temps lui plaire et sut l'aimer long-temps.

Que je plains le savant qui ne voit dans la rose
Que les sucs végétaux dont la fleur se compose !

Pour lui Flore a perdu ses parfums, ses couleurs,
Et l'Aurore jamais n'a répandu de pleurs.
Dans l'immense horizon que son regard embrasse,
Un compas à la main, il ne voit que l'espace;
Dans ce ciel étoilé, dans ces globes de feu,
Son cœur froid et distrait n'aperçoit point un Dieu;
Vain savant, il n'a lu dans son erreur profonde
Qu'un feuillet détaché du grand livre du monde!
L'homme n'a que des sens; l'ame n'existe pas,
S'il ne peut l'asservir à son triste compas.
Les talens, les beaux-arts, qui charment notre vie,
L'aimable illusion, la tendre rêverie,
Les doux rapports des cœurs sont pour lui sans attraits,
Il ne les a point vus au fond de ses creusets;
Rien n'est vrai, rien n'est faux; le bonheur n'est qu'un songe,
La vertu qu'un vain nom, l'amitié qu'un mensonge;
Oui, pour lui tout est mort. En sa cruelle erreur,
Le néant qu'il invoque est déjà dans son cœur.
Au retour du printemps, quand tout se renouvelle,
Quand tout prend une vie, une forme nouvelle,

Dans son sommeil stupide il demeure engourdi.
Il dit dans son orgueil : *J'ai tout approfondi.*
Ainsi l'oiseau des nuits, de ses regards funèbres,
S'applaudit de percer les voiles des ténèbres ;
Mais lorsqu'aux jours d'été, les bois mélodieux
Célèbrent du matin le lever radieux,
Lui, caché tristement dans sa retraite obscure,
Ne voit point le soleil, et maudit la nature.

Le sage a moins d'orgueil : d'un œil religieux
Il revoit les saisons, il contemple les cieux ;
Et dans son cœur soumis, au nom d'un vain système,
Il n'interroge point la sagesse suprême ;
Il chérit les humains, déplore leurs travers :
Témoin de leurs fureurs, dans cet âge pervers,
Sous l'aile de son Dieu, c'est pour eux qu'il l'implore,
Et souvent il les fuit pour les aimer encore.
Tel, dit-on, se montra cet ermite pieux
Qui, sur ce mont stérile où se bornaient ses vœux,
Aux sauvages forêts fit bénir sa présence,

Vivant loin des humains, soulagea l'indigence ;
Et sous un simple abri, des autans respecté,
Du sein des bois déserts servit l'humanité.
Hélas ! il avait vu les mœurs d'un siècle impie ;
Le sophisme menteur que l'erreur déifie ;
L'altier raisonnement armé contre les cieux ;
L'oubli des vieilles lois, le mépris des aïeux ;
Le cynisme effronté, la révolte impunie,
Et la religion de tous les cœurs bannie.
Ce spectacle odieux alarma sa vertu ;
Loin d'un monde insensé qu'il avait trop connu,
Et sous ces noirs sapins fondant son ermitage,
Il n'eut plus d'autre abri qu'une grotte sauvage.
Là des rocs menaçans élevaient jusqu'aux cieux
Leur cime inaccessible et leur front sourcilleux ;
Au-dessous un torrent, né du sein de l'orage,
Précipitait son cours : triste et fidèle image
De ce monde bruyant qu'Alvar avait quitté.
De ce sommet désert, par lui seul habité,
Tranquille, il contemplait les passions des hommes,

Et les vaines grandeurs de la terre où nous sommes.

Là ses jours s'écoulaient en d'utiles travaux;
Alentour de sa grotte élevant leurs rameaux,
De jeunes ceps, produit d'une heureuse culture,
Étalèrent bientôt leurs fruits et leur verdure;
Un sol ingrat connut les trésors des saisons;
Le stérile rocher vit jaunir les moissons;
Et parmi les frimas, loin des jardins de Flore,
Le désert s'étonna de voir des fleurs éclore.
Un roc, couvert de mousse, avait formé l'autel
Où le pieux Alvar invoquait l'Éternel:
Là, chaque jour, à l'heure où l'aube radieuse
Réveillait du désert la voix harmonieuse,
Il mêlait sa prière aux hymnes des vallons;
Le soir, quand le soleil se penchait vers les monts,
Il chantait l'Éternel; et les forêts antiques
Sous leurs dômes sacrés répétaient ses cantiques.

Une foule pieuse accourut pour le voir,

Admira sa sagesse, implora son savoir,
Et de sa vie austère, humble et laborieuse,
Vint redire aux hameaux l'histoire merveilleuse.
Le mortel vertueux qui l'avait entendu
En sentait mieux encor le prix de la vertu;
Et celui qui, rebelle aux lois de la sagesse,
Des folles passions avait connu l'ivresse,
Allait lui confier le trouble de son cœur,
Écoutait ses discours, et revenait meilleur.
Souvent des malheureux il aida la misère,
Et le pauvre, en quittant sa grotte hospitalière,
Nourri par ses bienfaits, souvent dut s'étonner
Qu'il ne possédât rien et pût encor donner.

Une cloche sonore, en son humble ermitage
Appelait l'étranger qu'avait surpris l'orage.
Près de l'âtre enfumé, dans son paisible abri,
Le soir il redisait à son hôte attendri,
Des lois de l'univers la sagesse éternelle,
Le Dieu juste et puissant dont la main paternelle

Pourvoit à nos besoins, nous soulage en nos maux,
Et donne la pâture aux petits des oiseaux;
Il redisait le monde et sa gloire orageuse,
Des aveugles humains la science trompeuse,
Et l'orgueil insensé, source de leurs erreurs :
L'étranger l'écoutait, les yeux mouillés de pleurs;
Aux cantiques d'Alvar il mêlait sa prière,
Et disait dans son cœur ouvert à la lumière :
« Dieu seul est bon, Dieu seul connaît la vérité;
» Sans lui tout est mensonge et tout est vanité. »

De retour dans les cieux, un jour l'aube naissante
Éclaira des rochers la cime blanchissante;
Alvar ne parut point; le triste écho des bois
Dans les vallons muets n'entendit point sa voix;
Le voyageur, errant dans les forêts sauvages,
Près des abîmes sourds, au signal des orages,
N'entendit plus l'airain retentir dans les airs :
L'ermite bienfaisant, ange de ces déserts,
Rappelé par le ciel avait quitté la terre.

Depuis ce jour fatal, sur ce mont solitaire,
Hélas! on ne voit plus au retour des saisons
Ni le pampre verdir, ni jaunir les moissons;
La grotte où l'étranger trouvait un sûr asile,
Ne voit depuis ce jour sur son rocher stérile
Que l'orfraie et l'autour dans les Alpes errans;
Ces bois n'entendent plus que la voix des torrens,
Que le vent qui gémit sous le sombre feuillage;
Et l'humble croix, plantée au pied d'un roc sauvage,
Annonce au voyageur qu'un ermite pieux
Du sein de ces déserts est monté dans les cieux.



CHANT QUATRIÈME.



ARGUMENT.

Invocation au soleil du printemps. — Le printemps commençant plus tard dans les hautes montagnes. — Les premiers jours de l'été. — La grange recevant l'herbe des prés. — L'horizon embrasée et la terre desséchée par les feux du jour. — Les travaux de la fourmi. — La couleuvre. — Les fruits changeant de couleur. — Bonheur de celui qui assiste à toutes les saisons de l'année. — Vœux formés par le Proscrit pour vivre au milieu des bergers et des laboureurs. — Rappel du Proscrit, et ses adieux à la paix des champs. — Description du soir. — Nouveaux adieux à ceux qui l'ont accueilli daus son exil. — La mort de Cicéron. — Description de la terreur. — Dernière espérance du Proscrit.



CHANT QUATRIÈME.



Quel talent, quel génie a dans ses nobles veilles
Des simples fleurs des champs égalé les merveilles !
Quel art imitera les concerts des oiseaux,
Le murmure des vents et le doux bruit des eaux?
Quel pinceau montrera, sur la toile fleurie,
L'Aurore au front vermeil éveillant la prairie,
Et, du haut de son char peint de riches couleurs,
Dans le sein du Zéphir laissant tomber ses pleurs?

Soleil ! toi dont l'éclat verse partout la vie,
Sous le nom d'Apollon tu créas l'harmonie ;
Par tes chants, par tes feux tu charmas l'univers,
Et le dieu des saisons devint le dieu des vers.
Pour chanter tes bienfaits, ta splendeur printanière,
Prête-moi tes accords, verse-moi ta lumière !
Que ton feu créateur s'allume dans mon sein ;
Que mes vers, à l'aspect de ton flambeau divin,
Doux comme les Zéphirs, brillans comme l'Aurore,
Naissent avec les fleurs qu'un ciel pur fait éclore !

Au milieu du printemps, le fougueux aquilon
Sur les monts sourcilleux qui bordent l'horizon
Retenait les hivers et menaçait la plaine.
Mais les vents du midi, de leur puissante haleine,
Dans les antres glacés ont vaincu les frimas,
Et l'hiver en grondant fuit vers d'autres climats.
Des chênes du Pila la verdure naissante
A déjà remplacé la neige éblouissante ;
L'écho long-temps muet de ces rochers déserts,

Du printemps à son tour répète les concerts;
Et tandis que les monts sur leur cime éternelle
Étalent les couleurs d'une Flore nouvelle,
Le soleil en vainqueur règne seul dans les cieux;
Il ne laisse à la nuit qu'un empire douteux;
Et son char, escorté par les Heures brûlantes,
A franchi du Lion les voûtes éclatantes.

L'épi sur les sillons mollement agité,
Jaunit, et prend l'éclat des beaux jours de l'été;
La faulx retentissante enlève à la prairie
L'herbe que le soleil de ses feux a mûrie;
L'essaim vif et joyeux des enfans des hameaux
Sur les pas des faucheurs traîne de longs râteaux;
Et la grange reçoit sous sa voûte pressée
Des vallons odorans la dépouille entassée.

Le soleil fait pâlir la cime des ormeaux;
Les nymphes des étangs brûlent dans leurs roseaux;
La bergère languit; le feu qui la dévore

Lorsque son jus divin, doux charme de la vie,
Portera dans les cœurs, à la ronde versé,
L'espoir de l'avenir et l'oubli du passé.

Heureux qui, du printemps admirant la parure,
Aux jours de l'espérance a connu la nature,
Et la revoit encor dans sa fécondité!
Tout concourt à sa joie, à sa félicité:
C'est pour lui dans les champs que la fraîche rosée
Descend en flots d'azur sur la terre embrasée,
Que l'astre des beaux jours luit sous un ciel riant,
Et que l'aube sourit aux portes d'Orient;
C'est pour lui que les bois reprennent leur verdure,
Que Philomèle chante et que Zéphir murmure,
Et qu'au penchant des monts les limpides ruisseaux
Roulent parmi les fleurs le cristal de leurs eaux.
Oui, la terre est à lui; dans son humble chaumière,
Il triomphe, il est roi de la nature entière;
Chacune des saisons, prévenant ses désirs,
Veille à tous ses besoins comme à tous ses plaisirs;

Pour lui chacun des vents dont la féconde haleine
Anime les bosquets ou rajeunit la plaine,
Renouvelant des champs le mobile tableau,
Vient chargé d'un trésor et d'un tribut nouveau.
Son jardin est paré des premiers dons de Flore;
Sous ses yeux la moisson d'un or pur se colore;
Il cueille en paix les fruits dont il a vu les fleurs;
Quand l'orageux hiver déchaîne ses fureurs,
Son cœur jouit encor, sous son toit solitaire,
Des beaux jours qu'il regrette et de ceux qu'il espère.

Oh! que ne puis-je, hélas! jouir d'un sort si doux!
Bergers de ces hameaux, que ne suis-je un de vous!
De vos toits enfumés la retraite profonde
Remplirait tous mes vœux, serait pour moi le monde.
Là, j'irais chaque jour sous cet antre écarté,
Goûter en paix des bois la fraîche obscurité;
Là, chaque jour, à l'heure où la naissante aurore
Éveille la prairie et la ruche sonore,
J'entendrais sur ces rocs, de noirs sapins couverts,

Lorsque son jus divin, doux charme de la vie,
Portera dans les cœurs, à la ronde versé,
L'espoir de l'avenir et l'oubli du passé.

Heureux qui, du printemps admirant la parure,
Aux jours de l'espérance a connu la nature,
Et la revoit encor dans sa fécondité!
Tout concourt à sa joie, à sa félicité:
C'est pour lui dans les champs que la fraîche rosée
Descend en flots d'azur sur la terre embrasée,
Que l'astre des beaux jours luit sous un ciel riant,
Et que l'aube sourit aux portes d'Orient;
C'est pour lui que les bois reprennent leur verdure,
Que Philomèle chante et que Zéphir murmure,
Et qu'au penchant des monts les limpides ruisseaux
Roulent parmi les fleurs le cristal de leurs eaux.
Oui, la terre est à lui; dans son humble chaumière,
Il triomphe, il est roi de la nature entière;
Chacune des saisons, prévenant ses désirs,
Veille à tous ses besoins comme à tous ses plaisirs;

Pour lui chacun des vents dont la féconde haleine
Anime les bosquets ou rajeunit la plaine,
Renouvelant des champs le mobile tableau,
Vient chargé d'un trésor et d'un tribut nouveau.
Son jardin est paré des premiers dons de Flore;
Sous ses yeux la moisson d'un or pur se colore;
Il cueille en paix les fruits dont il a vu les fleurs;
Quand l'orageux hiver déchaîne ses fureurs,
Son cœur jouit encor, sous son toit solitaire,
Des beaux jours qu'il regrette et de ceux qu'il espère.

Oh! que ne puis-je, hélas! jouir d'un sort si doux!
Bergers de ces hameaux, que ne suis-je un de vous!
De vos toits enfumés la retraite profonde
Remplirait tous mes vœux, serait pour moi le monde.
Là, j'irais chaque jour sous cet antre écarté,
Goûter en paix des bois la fraîche obscurité;
Là, chaque jour, à l'heure où la naissante aurore
Éveille la prairie et la ruche sonore,
J'entendrais sur ces rocs, de noirs sapins couverts,

La voix du bûcheron qui se perd dans les airs ;
Tandis qu'autour de moi la colombe amoureuse
Redirait aux échos sa plainte langoureuse.
Caché dans ces hameaux parmi les fils des champs,
Mon cœur eût adopté leurs rustiques penchans ;
Là souvent, aux beaux jours, dans ces vertes campagnes,
Au rivage des eaux, au penchant des montagnes,
J'aurais du sein des bois veillé sur les troupeaux ;
Là, sous ces pampres verts, sous ces jeunes ormeaux,
Dont les Zéphirs légers, de leurs douces haleines,
Font mouvoir à leur gré les ombres incertaines,
Tandis qu'un chien fidèle eût des bourgeons naissans
Écarté mes brebis, mes chevreaux bondissans,
Ma Muse aurait chanté, d'humbles fleurs couronnée,
Les bienfaits des saisons, la gloire de l'année.
De l'heureux laboureur partageant les travaux,
J'aurais soumis au joug ses robustes taureaux,
Et, suivant du fermier la joyeuse famille,
J'aurais pris tour à tour la bêche ou la faucille ;
J'aurais fendu la glèbe et tracé des sillons,

Ou dépouillé les champs du trésor des moissons.
Au bord des flots connus, près des claires fontaines,
Parmi les doux travaux qui fécondent ces plaines,
Sans crainte, sans désirs, exempt de noirs chagrins,
J'aurais vu s'écouler mes jours purs et sereins,
Et sous un chaume obscur, ignoré de l'envie,
La faulx seule du temps aurait tranché ma vie.

Hélas! tel est le sort qu'appelaient tous mes vœux.
Mais ces champs fortunés, ces champs aimés des cieux,
Ne me reverront plus, quand la fertile automne
Viendra les enrichir des trésors de Pomone;
Quand Bacchus, de ses dons mûris sur les côteaux,
Du vigneron joyeux paîra les longs travaux,
Il ne me verra point, entonnant ses louanges,
Accompagner le char des bruyantes vendanges.
Le temps qui sur ses pas sème les noirs cyprès,
Et change tous nos vœux en de mortels regrets,
Emportant dans son cours nos plaisirs, nos années,
Fuit, et presse le vol des heures fortunées.

Les beaux mois du printemps ont passé comme un jour;
Adieu, bosquets fleuris, adieu, riant séjour,
Adieu, soleil de mai; la fortune cruelle,
Loin de vous pour jamais aux cités me rappelle.
Ce sénat, qui long-temps régna par ses forfaits,
Vient me persécuter jusque par ses bienfaits.
Oui, barbares, je hais jusqu'à votre justice :
Votre loi qui m'absout commence mon supplice.
Dans les champs, loin de vous, je vivais consolé;
Mais, en me rappelant, vous m'avez exilé.

Ce n'est plus pour mes yeux que les fleurs vont éclore;
Je n'assisterai plus au lever de l'aurore;
Et l'astre des beaux jours, à la ville étranger,
Ne jettera sur moi qu'un regard passager.
De ce riant séjour l'image retracée
Demeurera long-temps dans ma triste pensée;
Et mon cœur, las du bruit, ami du doux repos,
Reviendra quelquefois errer sur ces côteaux.
Ainsi, lorsqu'un mortel a vu les rives sombres,

S'échappant, nous dit-on, du noir séjour des ombres,
Vers le déclin du jour ses mânes attendris
Vont soupirer encore aux lieux qu'il a chéris.

Dans quelques mois, hélas! l'implacable Borée
Moissonnera la fleur pâle et décolorée;
L'automne s'avançant sur son char pluvieux,
Viendra d'un crêpe noir voiler l'éclat des cieux.
L'hiver ramènera la triste rêverie;
Et la feuille arrachée à sa tige flétrie,
Triste fille des bois, vain jouet des autans,
M'offrira le tableau de mes destins errans.
En butte aux coups du sort, j'irai loin de ces plaines
Répandre d'autres pleurs et souffrir d'autres peines.
Avant que le soleil ait achevé son tour,
Déplorant mon destin, j'aurai fui sans retour
Ce chaume hospitalier, cette rive chérie,
Cette terre d'exil qui devint ma patrie.

Déjà l'astre du jour s'incline vers les monts.

Et Zéphire endormi dans le creux des vallons,
S'éveille, et, parcourant la campagne embrasée,
Verse sur le gazon la féconde rosée :
Un vent frais fait rider la surface des eaux,
Et courbe, en se jouant, la tête des roseaux.

Déjà l'ombre s'étend : ô frais et doux bocages!
Laissez-moi m'arrêter sous vos jeunes ombrages,
Et que j'entende encor, pour la dernière fois,
Le bruit de la cascade et les hymnes des bois.

De la cime des monts tout prêt à disparaître,
Le jour sourit encore aux fleurs qu'il a fait naître.
Sur ces toits élevés, d'un ciel tranquille et pur
L'ardoise fait au loin étinceler l'azur;
Et le vitreau qui brille à la rive lointaine,
D'un vaste embrasement allumé dans la plaine
Montre aux regards trompés les feux éblouissans,
Et ranime du jour les rayons pâlissans.

Le chantre du printemps, à ces vallons fidèle,
Charme l'écho du soir de sa plainte nouvelle;
Et caché dans les bois, dans les bosquets touffus,
Il chante des malheurs aux muses inconnus :
Tandis que la forêt, à sa voix attentive,
Redit ses doux accens et sa chanson plaintive,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux;
Un reste de clarté perce encor le feuillage,
Glisse sur l'eau du fleuve et meurt sur le rivage;
L'insecte qu'un soleil voit naître et voit périr,
Aux derniers feux du jour vient briller et mourir.
La caille, comme moi sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printanière.
Sorti de son terrier, le lapin imprudent
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend;
Et, par l'ombre du soir, la perdrix rassurée
Redemande aux échos sa compagne égarée.

Quand la fraîcheur du soir descend sur les côteaux,

Le peuple des cités court oublier ses maux
Dans ces brillans jardins, sous ces vastes portiques
Qu'embellissent des arts les prestiges magiques.
Mille flambeaux, vainqueurs des ombres de la nuit,
Renouvellent aux yeux l'éclat du jour qui fuit;
Le salpêtre s'allume, et la flamme élancée,
En sillons rayonnans dans les airs dispersée,
Remplit tout l'horizon, s'élève jusqu'aux cieux,
Tonne, brille, et retombe en globes radieux;
Tantôt elle s'élève en riches colonnades;
Tantôt elle jaillit en brillantes cascades,
Et tantôt c'est un fleuve, un torrent orageux
Qui roule avec fracas son cristal sulfureux.

Mais à ce luxe vain, oh! combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hémisphère;
Ces nuages légers qui d'un monde nouveau
Montrent aux yeux surpris le magique tableau!
Là, traversant l'Éther et sa vague étendue,
Le char ailé d'un dieu vient s'offrir à ma vue;

Ici, c'est un monarque entouré de sa cour
Qui s'assied triomphant sur le trône du jour ;
Là s'étendent au loin des forêts inconnues,
Des palais de saphir brillent au sein des nues ;
Mille géans armés se heurtant dans les airs
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs.

Que j'aime de Morven le barde solitaire !
Quand le brouillard du soir se répand sur la terre
Assis sur la colline où dorment ses aïeux,
Il chante des héros les mânes belliqueux.
Souvent du vieux Fingal l'ombre chère et sacrée
Dans l'azur d'un nuage à ses yeux s'est montrée ;
Lorsqu'au bruit sourd des vents le noir sapin frémit,
Il croit voir Ithona qui dans l'ombre gémit.
Ces antiques forêts, leurs mobiles ombrages,
L'aspect changeant des lacs, des monts et des nuages,
Rappellent à son cœur tout ce qu'il a chéri.

Oh ! qui pourra jamais voir, sans être attendri

L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre,
Ce mélange confus du soleil et de l'ombre,
Ces combats indécis de la nuit et du jour,
Ces feux mourans épars sur les monts d'alentour,
Ce couchant radieux que la pourpre colore,
Précurseur de la nuit et frère de l'aurore,
Ce ciel qui par degré se peint d'un gris obscur,
Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur!

Mais déjà la lumière à la terre est ravie ;
Image du bonheur, des plaisirs de la vie,
Dont on sent mieux le prix quand on les a perdus.
Dans les bois agités, les oiseaux éperdus
Tremblent que le soleil, désertant ces rivages,
Dans l'éternelle nuit n'ait laissé leurs bocages,
Et leurs accens plaintifs font gémir les forêts.
L'oiseau des nuits, sortant de ses antres secrets,
Vient par ses cris aigus saluer les ténèbres.
Allumant leurs flambeaux et leurs lampes funèbres,
Les pâles vers-luisans, à travers les buissons,

De mille feux épars font briller les gazons.
Des vapeurs de l'été la lueur phosphorique
Me rappelle des morts l'ombre mélancolique,
Et le front des sapins, balancés par les vents,
Semble peupler les airs de fantômes mouvans.

O toi! dont la clarté si chère au paysage,
Adoucit de la nuit le front triste et sauvage;
Qui, sous les voiles noirs dont se couvrent les cieux,
Luit comme l'espérance au cœur des malheureux,
Si quelque fugitif s'égarait dans la plaine,
Viens prêter ta lumière à sa marche incertaine!
Au détour du vallon, au sein de la forêt,
Fais briller un rayon de ton flambeau discret!
O lune! viens charmer mes tristes rêveries,
Viens consoler ces champs, ces bois et ces prairies!
Demain encor le jour viendra les visiter,
Et moi, c'est pour jamais que je vais les quitter.

Recevez mes adieux, vous dont la main amie

Sema de quelques fleurs les chagrins de ma vie :
Que vos cœurs soient heureux des heureux qu'ils ont faits,
Et que le dieu des champs vous rende vos bienfaits ;
Que l'automne, étalant son éclat, ses richesses,
Du printemps envers vous acquitte les promesses.
Sous vos bosquets rians, sous leurs ombrages frais,
Retenez l'Amitié, l'Innocence et la Paix ;
Loin de l'œil des méchans, des clameurs du vulgaire,
Gardez votre bonheur, et que le sort prospère
De vos plus doux penchans resserrant les liens,
Ajoute à vos plaisirs ce qu'il retranche aux miens.

De cet heureux séjour le souvenir fidèle
Me suivra sur les bords où le sort me rappelle ;
Aux lieux où la Discorde, invoquant les enfers,
Fait siffler ses serpens, forge à grand bruit nos fers,
Non, je n'oublîrai point vos riantes campagnes,
Ni les troupeaux épars au penchant des montagnes,
Ni le ruisseau limpide, au pied des monts errant,
Qui baigne votre asile et fuit en murmurant ;

Ni ces ormes touffus, ce bois épais et sombre,
Qui m'offrait chaque jour la fraîcheur de son ombre;
Ni le fidèle écho, qui, sous ces dômes verts,
Aimait à répéter nos champêtres concerts.
Là, le front couronné de roses bocagères,
Ma Muse était sans art, ainsi que vos bergères;
En chantant vos vertus, je chantais mon bonheur,
Et mes vers sans effort s'échappaient de mon cœur.
Adieu, concerts touchans, adieu, tendre délire,
De mes tremblantes mains je sens tomber ma lyre.
Le cœur encore ému du spectacle des champs,
Quels tableaux douloureux vont s'offrir à mes chants!
Ma Muse, qui n'a vu dans les jardins de Flore,
Que les jeunes Zéphirs et la naissante Aurore,
N'aura plus pour sujet de ses tristes concerts
Que les fléaux sanglans qui couvrent l'univers.
Hélas! dans tous les temps la discorde et la guerre
Ont troublé les cités, ont désolé la terre;
Chaque âge, chaque peuple a connu leurs fureurs :
A la cité de Mars qui n'a donné des pleurs?

Qui n'a su de Sylla le règne parricide,
Et les jours abhorrés d'Antoine et de Lépide?
Oh! dans ces jours affreux, que de maux ont vengé
Les royaumes détruits, le monde ravagé!
Une torche à la main, la Discorde fatale
Accourt, et, pleine encor des fureurs de Pharsale,
S'assied au Capitole, et de ses fils proscrits
Rome entend dans ses murs les lamentables cris :
Au moment de subir son horrible sentence,
L'un de sa maison d'Albe accuse l'opulence,
L'autre expie en mourant sa gloire et ses exploits,
Et de Rome et du ciel tous invoquent les lois ;
Mais les lois ni les dieux, rien ne peut les défendre :
La voix de la pitié ne se fait plus entendre ;
Le mont sacré n'a plus ses dieux libérateurs,
Et la tribune en deuil pleure ses orateurs.
Alors, si de Clio le récit est fidèle,
La nature, immuable en sa marche éternelle,
Changea son cours ; alors les troupeaux dans les bois
Des pasteurs effrayés imitèrent la voix,

Et des loups, accourus des plus lointains rivages,
Le Forum entendit les hurlemens sauvages;
Dans les temples des dieux on vit pleurer l'airain;
La tempête éclata dans l'Olympe serein,
Et la foudre du ciel, s'égarant dans les nues,
De Jupiter tonnant renversa les statues.

Némésis, des bourreaux excitant les fureurs,
Fit retentir partout ses horribles clameurs.
Crémone l'entendit dans les champs où Virgile
Invoquait jeune encor les muses de Sicile,
Et chantait les troupeaux, les bois et Lycoris.
Des temples, des palais dispersant les débris,
La fille de l'enfer, des humains abhorrée,
Foula d'un pied sanglant les vieux autels d'Astrée,
Des antiques Sabins fit trembler les cités,
Parcourut de l'Aufis les bords épouvantés,
Et dans son vol bruyant traversant l'Ausonie,
Vint couvrir d'un long deuil l'heureuse Campanie.

Des lois de la patrie organe révéré,
C'est là que Cicéron, des bourreaux ignoré,
Oubliant la tribune où sa mâle éloquence
Confondit les pervers et vengea l'innocence,
Déplorait des tyrans les complots inhumains,
Et la honte de Rome et les maux des Romains.
Il implorait les dieux ; mais bientôt la tempête
Menace l'univers et gronde sur sa tête.
O momens pleins d'horreur ! jour de deuil et d'effroi !
Le père des Romains, l'appui du peuple-roi,
Cicéron est proscrit ! Une horde homicide
Court mériter le prix promis au parricide.
La déesse aux cent voix, qui naguère en tous lieux
Proclamait ses travaux et son nom glorieux,
Qui redit tant de fois son immortel génie,
Et de Catilina la révolte punie,
Lui porte en gémissant l'arrêt de son trépas.
Ses amis, dispersés en de lointains climats,
Fuyant des triumvirs l'implacable furie,
Sous des cieux étrangers invoquaient la patrie :

Contre l'arrêt cruel qui menace ses jours,
L'un court des dieux du Nil implorer le secours ;
L'autre, foulant en paix les débris de Carthage,
Attendrit l'Africain et le Maure sauvage ;
Et le sauveur de Rome, hélas ! attend la mort,
Sans trouver un Romain qui pleure sur son sort !
D'esclaves désarmés une troupe fidèle,
Implorant des destins la justice immortelle,
Le pressait, en tremblant, d'échapper aux bourreaux ;
Messagers d'Apollon, de sauvages corbeaux,
De leur aspect sinistre effrayant sa retraite,
Viennent prophétiser son trépas qui s'apprête.
Où fuira-t-il? la mort suivra partout ses pas,
Et les champs et les monts sont couverts de soldats ;
L'orage gronde au loin sur les mers de Sicile,
Et le vaste univers pour lui n'a plus d'asile.
Soudain lorsque la nuit vient obscurcir les cieux,
La grande ombre de Rome apparaît à ses yeux ;
Pâle, défigurée, et de sang dégoûtante,
Elle élève avec peine une voix gémissante ;

Et poussant vers le ciel des soupirs douloureux :
« Toi qui m'as défendue en des jours plus heureux,
» Reconnais, ô mon fils! la maîtresse du monde;
» Je t'entraîne avec moi dans ma chute profonde;
» Pleure sur les Romains, couvre ton front de deuil,
» Nous descendrons tous deux dans le même cercueil. »
Elle dit, et les bois dans l'horreur des ténèbres,
Répètent ses accens et ses plaintes funèbres,
Et l'écho va redire aux rivages lointains :
« Malheur à l'univers et malheur aux Romains! »

Bientôt doit s'accomplir le sinistre présage;
Les soldats de Lépide, altérés de carnage,
Parcourent à grand bruit les bois, les champs déserts,
Et font trembler au loin le rivage des mers.
Lénas des meurtriers conduit la troupe impie;
Lénas dont Cicéron a défendu la vie,
Et qui, vil instrument du plus noir attentat,
Va payer un bienfait par un assassinat.
Tout fuit à leur aspect. Cicéron immobile

Oppose à leur fureur un front calme et tranquille.
« Vous que Rome appelait à défendre ses lois,
» Fiers guerriers, leur dit-il, voilà donc vos exploits!
» Et toi qui des bourreaux as provoqué la rage,
» Sur un faible vieillard viens montrer ton courage;
» Baigne-toi dans le sang des meilleurs citoyens;
» Si j'ai sauvé tes jours tranche aujourd'hui les miens.
» Oui, j'ai défendu Rome, et c'est là tout mon crime;
» Lénas, en l'immolant, regarde ta victime,
» Et surtout souviens-toi que sous un règne affreux,
» Ceux qu'épargnent tes coups sont les plus malheureux. »
Il dit, et des soldats la troupe consternée
Frémit à son aspect, et recule étonnée;
Les meurtriers tremblans ont cru voir devant eux,
Et la patrie en pleurs, et Rome, et tous ses dieux,
Et le glaive est tombé de leurs mains parricides;
Mais Lénas, gourmandant leurs courages timides,
Contre eux des triumvirs invoque le courroux;
Lui-même il se prépare à diriger leurs coups,
Et soudain, frémissant et de honte et de rage,

Ils frappent leur victime en voilant leur visage :
Le plus grand des Romains, de Rome abandonné,
Implore en vain les dieux... Il meurt assassiné !
Du sein des bois émus sort un cri lamentable ;
Et bientôt, ô douleur ! ô spectacle effroyable !
La tribune déserte où naguère sa voix
Contre la tyrannie a fait tonner les lois,
Aux dieux du Capitole, à Rome épouvantée
Montre de Cicéron la tête ensanglantée.
Rome en ces jours affreux n'osa point le pleurer.
Les champs qui sous le fer le virent expirer,
Seuls alors de son nom gardèrent la mémoire,
Et l'écho des déserts parla seul de sa gloire.
Quand l'univers tremblait sous le joug des tyrans,
Les nymphes des forêts, les simples dieux des champs,
Pleurèrent dans les bois le trépas d'un grand homme,
Le Capitole en deuil et les destins de Rome.

Ainsi de la discorde éclataient les fureurs ;
Ainsi l'antiquité répond à nos douleurs :

En vain la grave histoire en ses sanglantes pages,
Nous montre les malheurs et l'effroi des vieux âges;
Des forfaits d'autrefois les fidèles tableaux
N'ont produit parmi nous que des forfaits nouveaux.
Parcourant nos cités, la Discorde inhumaine
Souffle au cœur des partis la vengeance et la haine;
Et de Rome imitant les barbares travers,
Paris est à son tour l'effroi de l'univers.

Là règne la terreur, implacable furie,
Que les pleurs et le deuil n'ont jamais attendrie;
Là des tyrans d'un jour, esclaves révoltés,
Tantôt persécuteurs, tantôt persécutés,
Gouvernent en tremblant un peuple de victimes,
Et le sceptre nouveau qu'ont usurpé leurs crimes,
A grand bruit arraché de leurs sanglantes mains,
Tombe de chute en chute aux derniers des humains.

Du savoir, des talens, la couronne est flétrie;
Le génie exilé cherche une autre patrie.

L'infortune a perdu ses généreux soutiens,
Le peuple ses appuis, l'homme tous ses liens.
Tandis qu'au temple saint, une horde abhorrée,
Court ravir aux autels leur dépouille sacrée,
Les palais, étonnés de leurs hôtes nouveaux,
Des trônes renversés étalent les lambeaux,
Et montrent aux cités que l'infortune accable,
Leur éclat odieux et leur luxe coupable !
Sans défense asservie à d'ignobles tyrans,
O France, qu'as-tu fait de tes nobles enfans !
Tes richesses, tes arts, et jusqu'à la victoire,
Tout ce qui fit jadis ton orgueil et ta gloire
Sert d'un pouvoir sanglant les jalouses fureurs.
La sainte humanité fuit en cachant ses pleurs.
Malheur à la vertu, malheur à l'innocence !
Le crime a du ciel même usurpé la puissance.
Du céleste avenir l'homme est déshérité ;
Du haut des échaufauds, l'horrible impiété,
Poursuivant chez les morts la vertu qui succombe,
Des pensers du néant vient assiéger la tombe,

Et la tombe elle-même a ses persécuteurs.

Je verrai des Français, infâmes délateurs,
Dénoncer l'amitié pour prix d'un vil salaire,
Faire un crime aux enfans d'avoir pleuré leur père,
Surprendre la pitié trop prompte à s'attendrir !
Hélas ! quand la vertu sous nos yeux va périr,
Je verrai tout un peuple, à la licence en proie,
Effrayer les cités de son horrible joie,
Et d'un hymne odieux saluer les bourreaux ;
Je verrai l'égoïsme, insensible à nos maux,
D'un pouvoir détesté flattant la barbarie,
A la honte de vivre immoler la patrie ;
Et la pâle avarice, un barême à la main,
Trafiquant sans pitié des pleurs du genre humain,
Et cherchant un peu d'or sur les débris du monde?...
Alors, ô mes amis! dans ma douleur profonde,
Fuyant ce noir séjour, ces tableaux pleins d'horreurs,
Je tournerai vers vous des yeux mouillés de pleurs ;
J'invoquerai des bois les ténébreux ombrages,

Et le calme profond de leurs antres sauvages.
Heureux, si près de vous, dans le repos des champs,
Je retrouve un asile ignoré des méchans,
Et si l'ormeau planté devant l'humble chaumière
Prête encore à mon deuil son ombre hospitalière!

Mais, ô trop vain espoir! les chagrins dévorans
N'ont que trop secondé la rage des tyrans!
Je succombe, et je sens dans mon ame affaiblie
S'éteindre par degré, le flambeau de la vie.
Le ciel est apaisé; je mourrai sans regret;
La tombe est un asile et la mort un bienfait.
Amis de la vertu, vous qui souffrez pour elle,
Sur la terre il n'est point de douleur éternelle,
Consolez-vous, souffrez encor quelques instans.
Hélas! tout doit périr, tout succombe; et le temps
Emporte des humains les grandeurs mensongères,
Les sceptres des tyrans et leurs lois passagères,
Et jusqu'au souvenir et des biens et des maux.
L'inflexible vertu, planant sur les tombeaux,

Semblable à l'arc-en-ciel qui brille après l'orage,
Seule résiste au temps et survit au naufrage.
Un nouvel horizon déjà s'ouvre à nos yeux,
Et l'éternel printemps nous sourit dans les cieux.



NOTES.



PREMIÈRE NOTE.

Sous ce toit ignoré qu'a respecté la guerre,
En butte aux coups du sort, sans appui sur la terre,
Quand sur moi la fortune épuisait ses rigueurs,
J'ai trouvé des amis, un asile et des pleurs.

A la suite de ces vers se trouvait un tableau des proscriptions du 18 fructidor; mais, d'après les justes observations qui m'ont été faites, je l'ai supprimé dans le Poëme. Je crois pouvoir le rappeler dans les notes.

O jours de fructidor! à quel affreux génie,
Hélas! laissâtes-vous la patrie asservie?
Sous l'ardent équateur, l'Océan étonné
Voit du peuple français le sénat enchaîné:
Et la terreur au loin invoquant les abîmes,
A la mer dévorante a livré ses victimes.

La Guiane reçoit au fond de ses déserts
Ce héros que l'intrigue a fait charger de fers;
Et la patrie en deuil, sous la zône brûlante,
Suit, d'un œil inquiet, sa destinée errante :
Loin des bords si souvent témoins de ses exploits,
Loin des murs que son bras défendit tant de fois,
Au fond des cœurs français proscrivant sa mémoire,
Nos tyrans ont voulu l'exiler de sa gloire.
Du sauvage Indien il vit couler les pleurs;
Et son nom toujours grand, toujours cher à nos cœurs,
Triompha des bourreaux, du sort et de l'envie.
De nos grands orateurs je n'eus point le génie,
Dans les champs de l'honneur je n'ai point combattu;
Mais si j'ai quelquefois souffert pour la vertu,
Et si ma voix, des dieux implorant la justice,
A fait pâlir le crime, et fait rougir le vice;
Si j'ai suivi de loin ces martyrs généreux;
Si j'ai chéri leurs lois, j'ai dû souffrir comme eux.
Le démon des partis, parmi leurs noms célèbres,
Avait gravé mon nom sur ses tables funèbres;
Mais, trompant des bourreaux l'implacable fureur,
J'ai caché dans les champs ma vie et ma douleur.

DEUXIÈME NOTE.

Loin du champ paternel cultivé par ses mains,
De Mélibée errant je suivrai les destins.

La première églogue de Virgile renferme des images trop touchantes et trop conformes à la situation où nous nous sommes trouvés, pour que je n'aie pas cherché à la rappeler ici ; tous les Français proscrits n'ont-ils pas eu le sort de Mélibée ? ils ont tous perdu leurs vergers, leurs jardins, leurs richesses,

leur repos; comme Mélibée, ils avaient été souvent avertis de leur sort, non point par le chant du corbeau, et par le bruit du tonnerre, mais par les cris de la révolte et les menaces de l'impiété. Je n'ai fait qu'indiquer les idées de Virgile, et je suis bien loin d'avoir rendu ses beautés comme je les sens. C'est à M. de Langeac qu'il appartenait de traduire les églogues du poëte latin. Je ne puis me refuser au plaisir de citer ici sa traduction du beau morceau *Fortunate senex :*

Heureux vieillard! ainsi ton antique héritage,
Le champ de tes aïeux, restera ton partage!
Nos malheurs désormais n'en sauraient approcher.
Que t'importe alentour ce long mur de rocher,
Que chargé de roseaux un noir marais l'inonde?
Ce champ qui te suffit sera pour toi le monde.
Tes agneaux, à ta voix prompts à s'y rassembler,
A des troupeaux impurs n'iront point se mêler!
Heureux vieillard! ici, dans ces tranquilles plaines,
Entre des flots connus et les dieux des fontaines,
Tu vivras entouré d'ombrage et de fraîcheur!
Là, de son dard aigu picotant chaque fleur,
Pour assoupir tes sens, la diligente abeille
D'un sourd bourdonnement flattera ton oreille;
Là, d'un roc allongé tes bûcherons couverts,
De leurs joyeux refrains ébranleront les airs;
Et, sous l'antique ormeau, tes colombes heureuses
Roucouleront autour leurs plaintes langoureuses.

TROISIÈME NOTE.

Et, tandis que l'Auster dans son cours orageux
Porte à l'arbre ignoré sur des rives lointaines
Les germes qu'il reçut des arbres de nos plaines,

Le volage Zéphir, doux messager des fleurs,
Emporte de l'amour les gages créateurs,
Et sème dans les champs leur poussière odorante,
Des filles du printemps postérité brillante.

Ces découvertes de la botanique sont ingénieuses, et sont susceptibles d'être enrichies des images de la poésie. On peut cependant reprocher à quelques poëtes modernes d'avoir été trop loin dans leurs fictions. Qu'on me permette de rappeler ce que j'ai dit ailleurs du poëte Darwin.

« Les journaux anglais, en annonçant la mort de Darwin, lui assignent une place distinguée parmi les poëtes de leur nation ; ils citent surtout comme un chef-d'œuvre son poëme qui a pour titre : *les Amours des Plantes*. Le titre de cet ouvrage a piqué ma curiosité, et je me suis empressé de le lire, persuadé qu'il méritait tous les éloges qu'on lui a donnés. J'ai été complètement trompé, et je me crois, en conscience, obligé d'en avertir le public.

» Le système sexuel de Linné a servi de base à ce poëme. Ce système, développé dans nos écoles, était susceptible d'être embelli par des fictions brillantes : l'idée en est très-poétique ; et les anciens, sans connaître la nature comme nous, semblaient déjà avoir pressenti cette découverte ingénieuse ; mais ils avaient su s'arrêter aux limites fixées par le goût et la raison. Daphné changée en laurier, Clytie en tournesol, Thisbé en mûrier, présentent une fiction très-heureuse : ces fictions ne passent point les bornes de la vraisemblance poétique, et elles ont de plus l'avantage de donner aux tableaux de la nature des couleurs plus touchantes et plus animées. A l'aspect d'une plante que l'imagination des poëtes représente comme ayant été autrefois un amant, une sœur, un frère mal-

heureux, nous sommes plus portés à lui prêter les sentimens qui nous animent, et nous nous y intéressons davantage. Cette méthode était trop sage pour le poëte Darwin, qui a dédaigné les exemples des anciens, et qui a voulu nous donner une nature de sa création. Ovide, qu'il appelle avec raison le plus grand magicien de la cour d'Auguste, avait métamorphosé les hommes en plantes; le poëte anglais métamorphose, au contraire, les plantes en hommes. D'après les anciens, l'ame de Daphné, de Clytie, de Pyrame, dormait, pour ainsi dire, ensevelie dans un arbre ou dans une fleùr. Darwin fait sortir ces illustres morts de leurs poétiques cercueils; il les ranime, il les ressuscite tous; il peuple les champs et les bois de leurs ombres : dans son poëme, les filles du Zéphire ne sont plus que des revenans et ses tableaux sont une véritable *fantasmagorie*.

» Non-seulement il donne des sentimens aux plantes, mais il leur donne un visage et des formes humaines; il leur prête toutes les passions et tous les usages des peuples civilisés; il donne aux fleurs les caprices et les ridicules de nos petites maîtresses; il donne partout un masque aux arbres des forêts; il met partout du rouge à la nature; ce qui fait entièrement perdre de vue le spectacle des champs et des bois, ce qui fait croire à chaque page que le poëte a voulu peindre les hommes, et qu'il a pris ses personnages à Tivoli ou dans un bal de l'Opéra. Nous allons citer au hasard quelques exemples de ses métamorphoses. Le poëte Darwin veut-il parler de la rose? « La *pensive Alcée*, dit-il, *est consumée de vains désirs : sem-» blable à la malheureuse Héloïse, elle aime et gémit.* » On ne sait pas trop ce que cette belle phrase veut dire; mais on apprend dans les notes que les fleurs doubles qui font l'admiration des fleuristes, sont regardées, par les botanistes, comme

des productions monstrueuses. Dans ces sortes de fleurs, toutes les étamines sont changées en pétales, et elles sont stériles : telle est la *pensive Alcée,* autrement dite *la belle rose trémière.* Cette note ne nous explique pas bien clairement pourquoi la rose ressemble à Héloïse ; le poëte aurait dû au moins nous dire quel est l'Abeilard de ce joli monstre végétal.

» Passons à une autre : « La tête nonchalamment appuyée » sur son bras, Papavera repose dans une mélancolique apa- » thie; les songes fugitifs et les visions scintillantes de l'ima- » gination se montrent sous mille formes, passent légèrement » au-dessus de sa tête, avec le brillant et la rapidité des » éclairs : fixés par enchantement sur la pelouse veloutée qui » l'entoure, des jeunes gens sensibles et des beautés touchan- » tes soupirent avec douceur, fléchissent humblement les » genoux et le regardent d'un œil suppliant. » Vous me demandez, mon cher lecteur, quel est ce *Papavera,* qui se présente avec tant d'éclat, et qui semble être quelque sorcier ou quelque fée de l'empire végétal. Je vais vous satisfaire ; mais donnez-moi le temps de recourir aux notes ; car on ne comprend rien au poëme, qu'en lisant les commentaires. Ce poëte Darwin ressemble presque aux ventriloques ; on les voit, on est auprès d'eux dans un salon ; et, lorsqu'on veut les entendre, on est obligé de prêter l'oreille à la porte ou à la cheminée : or, j'apprends dans les notes que *Papavera*, entouré *de jeunes gens sensibles* et de *beautés touchantes*, est tout bonnement le pavot des jardins.

« Deux sœurs aimables, les belles Avena, conduisent leurs » troupeaux dans les plaines qui bordent la *Twed.* Elles se » promènent d'un pied léger le long de la rive sinueuse; et, » mêlant leur voix argentine au son du chalumeau champê- » tre, elles éveillent les échos par des chants qu'Amour ins-

» pire, et dont la mélodie est analogue à leurs chastes dé-
» sirs.» Je vais chercher le sens à cet amphigouri dans les notes, et là je lis que les graminées, telles que l'avoine, ont pour tiges des chalumeaux entrecoupés par des nœuds, et que les feuilles sont un excellent fourrage. J'ai été d'abord étonné de voir cet appareil poétique déployé pour l'avoine, qui peut être, il est vrai, un excellent fourrage, mais qui avait été jusqu'ici oubliée, même par les poëtes allemands, qui ont coutume de parler de tout dans leurs descriptions. Mon étonnement a cessé, quand j'ai vu que Darwin embouchait aussi la trompette pour le chardon, pour la belle *Dipsaca*, qui se retire d'un *pas languissant* dans le fond des vallées, et qui implore la rosée *d'une voix affaiblie. Quatre jeunes Sylvains,* touchés de ses plaintes, lui présentent une eau pure dans *des vases de cristal; heureuse et pénétrée de reconnaissance* en recevant ce trésor *de leurs mains,* elle mouille avec grâce *ses lèvres de corail* dans la liqueur bienfaisante, qui ranime sa force et ses attraits.

» Le lecteur n'aura pas sans doute manqué d'observer ici que Darwin met l'avoine et le chardon beaucoup au-dessus de la rose, dont il ne dit qu'un mot. On sait que ce poëte était en Angleterre un partisan enragé de l'égalité; il est très-possible qu'il eût l'intention de détrôner la reine des jardins, et de faire une révolution dans l'empire végétal. Le chardon, dans le poëme de Darwin, a pris la place de la rose, du lis, du laurier, comme nous avons vu parmi nous, à certaines époques, le vice et l'ignorance usurper la place de la vertu et du talent. En faveur de la nouveauté, on passerait peut-être au poëte cette petite révolution, si on pouvait comprendre au moins quelques passages de son livre; mais tout y est inintelligible pour les lecteurs vulgaires, et même pour les botanistes.

Je n'ai cité que quelques exemples, et j'aurais pu en citer mille.

» *Les Amours des Plantes* me rappellent le calendrier de Fabre d'Églantine, où l'on avait mis des légumes à la place des saints. Tel homme qui s'appelait *Pierre* ou *Joseph*, prenait le nom du *chou* ou du *navet*. Darwin a mis dans son poëme les hommes à la place des légumes.

» *Les Amours des Plantes* ont eu trois éditions en Angleterre ; j'en suis effrayé pour le goût et même pour la raison ; il est à craindre qu'on ne s'en tienne pas là. Vous verrez qu'on finira par trouver dans les plantes les *Caractères* de *Théophraste* et de *La Bruyère :* les fleurs auront leurs *Avares,* leurs *Misantropes,* leur *Philinte*, leurs *Femmes savantes*, leurs *Précieuses ridicules ;* déjà elles se passionnent, elles se parlent, elles finiront par s'écrire ; et nous verrons des romans en forme de lettres, où nous aurons à nous attendrir sur les malheurs de la *pervenche* ou de la *marjolaine*. Les arbres des forêts deviendront des personnages importans ; les bois auront leurs Athénées et leurs sociétés savantes ; la poésie nous y présentera des mathématiciens, des idéologues, et, qui pis est, des philosophes. Je ne sais quel fou a dit, dans le siècle dernier, que chaque animal avait à son tour le sceptre de la nature ; le dix-neuvième siècle ira beaucoup plus loin, il associera les plantes à l'empire de l'homme :

Chaque espèce, à son tour, a régné sur la terre,
Et le règne des choux est à la fin venu.

» Ces réflexions peuvent faire rire, mais elles ont cependant un côté sérieux. J'ai remarqué qu'on avait beaucoup de penchant à adopter les systèmes les plus bizarres ; et plus d'un

philosophe qui refuse une ame au roi de la nature, paraît fort disposé à en donner une aux animaux et aux êtres les plus matériels. L'idée du sexe des plantes n'est pas nouvelle ; on n'en a jamais tant parlé qu'aujourd'hui, et l'on peut en deviner la raison. Beaucoup de gens s'extasient sans cesse sur les sentimens qui unissent les plantes ; ils en parlent très-sérieusement, et non point comme les peintres et les poëtes. Où veulent-ils nous conduire ? A nous faire croire que la matière pense, qu'elle sent, et que l'homme qui pense et qui sent, n'est aussi que matière. Ils ne croient point à la poésie, quand elle chante les louanges de Dieu ; mais ils sont toujours prêts à croire aux fictions les plus absurdes, quand elles viennent à l'appui de leur système plus absurde encore.

» Le poëme des *Amours des Plantes* a donné lieu à un autre poëme, qui a pour titre : *Les Amours des Angles*. Ce dernier poëme est une parodie fort plaisante de celui de Darwin, qui paraît être lui-même une parodie. *Les Amours des Plantes* ont été traduites en Français; le traducteur paraît être un homme de goût, si on en juge par son discours préliminaire et par la pureté de son style : je regrette qu'il n'ait pas mieux employé son talent. »

QUATRIÈME NOTE.

Et les plantes, les fleurs, sur la terre arrosée,
Semblent pleuvoir du ciel dans des flots de rosée.

Ovide fait métamorphoser des gouttes d'eau en fleurs.

Et in terram guttæ cecidere calentes;
Vernat humus; floresque et mollia pabula surgunt.

CINQUIÈME NOTE.

Aux murs de Saint-Denis, dans cette église antique,
Qui montre au loin ses tours et son clocher gothique,
Vingt rois dormaient en paix dans le même cercueil.

Pendant les jours de la terreur, les membres des comités révolutionnaires ont fait leurs visites domiciliaires jusque dans les tombeaux de Saint-Denis. La plupart des monumens qui avaient été élevés par la piété, et qui faisaient l'admiration des étrangers ont été détruits.

Un de nos poëtes a eu le courage de dénoncer en beaux vers ces attentats dans un temps voisin de celui où ils ont été commis.

Où sont ces vieux tombeaux et ces marbres antiques
Qui des temples sacrés décoraient les portiques?
O forfait! ces brigands, dont la férocité
Viola des prisons l'asile épouvanté,
Coururent, tout sanglans, de nos aïeux célèbres
Profaner, mutiler les monumens funèbres,
Et commettre, à la voix d'un lâche tribunat,
Sur des cadavres même un autre assassinat.
Gloire, talens, vertus, rien n'arrêta leur rage.
O guerriers généreux, dont le mâle courage
De l'État ébranlé releva le destin,
Vengeurs du nom français, Turenne, Duguesclin,
Vous vîtes par leurs mains vos cendres dispersées
Errer au gré des vents, de vos urnes chassées!

(Legouvé, *poëme des Sépultures.*)

Les vénérables restes de Turenne furent trouvés dans le

même état qu'ils avaient été ensevelis. La mémoire de ce grand homme en imposa aux énergumènes ; ils se contentèrent de l'arracher à son tombeau , et de l'exposer entre quatre planches, dans un caveau où tout le monde alla le voir.

Chacun voulait avoir une partie de ses précieuses dépouilles; le fameux Camille Desmoulins lui coupa le petit doigt de la main droite. Ainsi , les malheureux restes de Turenne furent également victimes de l'admiration et de la fureur de ces hommes pour qui rien n'était sacré. Turenne fut transporté en 1795 au Jardin des Plantes, d'où il a été transféré au Musée de la rue des Augustins, et de-là dans l'église des Invalides.

Tous les rois de France , tous les princes et les princesses ensevelis à Saint-Denis, furent aussi exhumés ; leurs dépouilles furent entassées pêle-mêle dans une cour voisine de l'église : ce spectacle étrange avait attiré la foule du peuple. La fière contenance de Henri IV, qui avait conservé toute sa barbe , et ses traits adorés des Français, parut faire une vive impression sur la plupart des spectateurs. Mais le fanatisme destructeur l'emporta bientôt sur l'enthousiasme qu'inspirait cette espèce de résurrection d'un des plus grands rois de France. Je ne puis mieux caractériser cet attentat qu'en citant les vers de madame de Vannoz :

J'ai vu les scélérats, tremblans à son aspect,
Frémir et s'arrêter, remplis d'un saint respect;
Mais bientôt rappelant leur audace première,
Par l'outrage et l'insulte aggravant leur fureur,
Ses ossemens traînés, souillés par la poussière.....
O des trônes mortels maître et dispensateur!
Des monarques parfaits si ta main est avare,
Si les jours fortunés que leur règne produit
Semblent de courts éclairs dans la profonde nuit,

Devais-tu de tels rois à ce peuple barbare?
C'est donc là ce Henri, fameux par sa bonté,
Qui nourrit de sa main son peuple révolté,
Et qui, forcé de vaincre, en pleurant sa victoire,
Sut par tant de bienfaits expier tant de gloire!
C'est lui : deux fois puni pour un règne si beau,
Vivant on l'assassine, on l'outrage au tombeau.

Henri IV fut placé debout sur une pierre, et livré ainsi aux insultes d'une multitude furieuse. Une femme s'avança vers lui ; et, lui reprochant le crime irrémissible d'avoir été roi, lui donna un soufflet et le fit tomber par terre. Soit que les militaires aient dans le caractère plus de générosité, soit qu'ils ne considérassent Henri IV que comme un grand capitaine, ils ne partagèrent point en cette occasion la fureur de la populace ; un soldat se précipita sur le cadavre du vainqueur de la Ligue, et, après un long silence d'admiration, il tira son sabre, lui coupa une mèche de sa barbe, en s'écriant : *Et moi aussi je suis soldat français ! Désormais je n'aurai plus d'autre moustache.* Il appliqua à ses lèvres la barbe d'Henri IV, et il ajouta : *Maintenant je suis sûr de vaincre les ennemis de la France, et je marche à la victoire.*

On ne pourrait s'empêcher d'être étonné des sentimens opposés qui se manifestaient ainsi à l'aspect des rois exhumés, si le peuple n'avait pas offert l'exemple de ces contrastes à toutes les époques de la révolution. Il m'a toujours semblé voir deux hommes dans chacun des Français : l'homme élevé sous la monarchie, avec toutes les illusions qui combattaient encore pour elle, et l'homme de la révolution, avec toutes les craintes, toutes les fureurs et toutes les idées exagérées qui tenaient aux circonstances violentes où nous nous sommes trouvés. On a

vu plus d'une fois des hommes assassiner et pleurer leurs victimes. Combien de fois la fureur et le respect pour l'autorité qu'ils voulaient détruire, se sont combattus dans l'ame des factieux! Ce peuple, qui entourait l'échafaud, et qui applaudissait aux assassinats, a laissé échapper des larmes sur le sort des proscrits. On connaît ce mot d'une femme du peuple, qui venait d'apprendre la mort de M. de Malesherbes : *Ce M. de Malesherbes*, disait-elle, *était un honnête homme, on ne pouvait lui reprocher d'autre tort que d'avoir défendu ce pauvre tyran*. Je crois que ce mot mérite d'être conservé; il caractérise admirablement l'esprit du peuple dans la révolution.

Cet esprit se manifeste surtout dans le procès-verbal des exhumations; car on dressait un procès-verbal des événemens les plus horribles, et le désordre le plus effréné a toujours été accompagné de toutes les formes, de l'ordre et de la plus exacte régularité. Ce procès-verbal, qui est signé des officiers municipaux de Saint-Denis, renferme des jugemens très-curieux sur les rois, qu'on n'aurait pas dû attendre des hommes qui gouvernaient alors; on y rend hommage à Louis XV, et on justifie sa mémoire des soupçons que la malignité avait accrédités sur le genre de maladie dont il est mort. Les rédacteurs du procès-verbal donnent des éloges à Louis XIV et à plusieurs autres rois de France, à qui ils n'ont à reprocher, disent-ils, que le tort d'avoir porté une couronne.

Le peuple, la municipalité de Saint-Denis et les commissaires du comité de salut public, passèrent successivement en revue tous les illustres morts déposés dans les caveaux de l'église de Saint-Denis. Le corps de Louis XIII était parfaitement conservé, comme celui de Henri IV. La peau de celui de Louis XIV était d'un noir de fer. Louis XV était déposé à l'entrée du caveau sur les marches, dans une espèce de niche

pratiquée dans l'épaisseur du mur ; c'était là que restait déposé le dernier roi mort. Le corps de Louis XV, retiré du cercueil de plomb, bien enveloppé de langes et de bandelettes, ne conservait plus aucune forme. Le corps du grand Dauphin et celui de plusieurs princes et princesses, morts dans le siècle dernier, étaient dans une putréfaction liquide. Cette fouille scandaleuse, commencée le 12 octobre 1793, dura jusqu'au 25 du même mois. Toutes les dépouilles des rois furent entassées dans un petit cimetière qui avoisine l'église, et précipitées dans la même fosse. On est parvenu à sauver quelques monumens précieux ; on les a transportés au Musée des Antiquités de France. Le directeur de cet établissement, M. Lenoir, a su, par son esprit d'ordre, tirer le parti le plus heureux des débris qui ont échappé au temps et à la révolution.

Cette révolution faite dans les tombeaux de Saint-Denis, peut fournir à l'historien le sujet des tableaux les plus sublimes et des méditations les plus profondes : je ne puis me refuser à citer le beau morceau de M. de Châteaubriand :

« On voyait autrefois près de Paris des sépultures, fameuses entre toutes les sépultures des hommes. Les étrangers venaient en foule visiter les merveilles de Saint-Denis. Ils y puisaient une profonde vénération pour la France, et s'en retournaient en disant en dedans d'eux-mêmes, comme saint Grégoire : *Cette nation est réellement la plus grande entre les nations.* Mais il s'est élevé un vent de la colère autour de l'édifice de la mort ; les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore : *Comment le temple d'*HAMMON *a disparu sous les sables des déserts ?*

» L'abbaye gothique où se rassemblaient ces grands vassaux de la mort, ne manquait point de gloire : les trésors de la France étaient à ses portes ; la Seine passait à l'extrémité

de sa plaine ; cent endroits célèbres remplissaient, à chaque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs ; la ville d'Henri IV et de Louis-le-Grand était assise dans le voisinage ; et l'antre royal de Saint-Denis se trouvait au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un vaste reliquiare où l'on jetait les restes du temps et la surabondance des grandeurs de l'empire français.

» C'est là que venaient tour à tour s'engloutir les rois de la France. Un d'entre eux (et toujours le dernier descendu dans ces abîmes) restait sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils : l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil : l'autre, ainsi qu'OEdipe, a disparu dans une tempête. Chose digne d'une éternelle méditation ! le premier monarque que les envoyés de la justice divine rencontrèrent, fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portaient ? Il était encore tout entier dans son cercueil. En vain, pour défendre son trône, il sembla se lever avec la majesté de son siècle, et une arrière-garde de huit siècles de rois ; en vain son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts ; lorsque, précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis, tout fut détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avait juré par lui-même de châtier la France ; ne cherchons point sur la terre les causes de pareils événemens ; elles sont plus haut. »

SIXIÈME NOTE.

Nous avons tous connu, dans l'éclat de sa gloire,
Ce roi dont nos neveux béniront la mémoire :

Son ombre erre plaintive autour de ces palais, etc.

On avait cru pendant long-temps que Louis XVI n'avait point de tombeau ; mais depuis qu'on peut, sans danger, pleurer sur la cendre d'un bon roi, on connaît le cimetière où repose l'infortuné monarque qui, pour nous servir de l'expression de Châteaubriand, avait disparu comme OEdipe dans une tempête. Dans la rue d'Anjou-Saint-Honoré, non loin de la Madeleine, est un coin de terre qui fut ignoré des ennemis de la religion et de l'humanité, et qu'on doit révérer aujourd'hui comme les anciens révéraient les lieux marqués par la foudre du ciel. C'est dans ce coin de terre que sont ensevelis le vertueux Louis XVI et Marie-Antoinette, reine de France.

L'enceinte du cimetière de la rue d'Anjou n'a que soixante pas de longueur et trente ou quarante de largeur. Elle est environnée d'une simple muraille au nord, à l'orient et à l'occident. Au midi, on voit une maison simple et modeste, habitée par M. Duclauseaux qui, du sein de sa retraite, veille sur ce lieu funèbre, et semble être le gardien des ombres royales : cette enceinte avait cessé d'être un cimetière en 1720, et ne recevait les morts que dans les circonstances extraordinaires. Lorsque, dans la révolution, la terreur eut commencé à aiguiser sa faulx, les cimetières de Paris ne suffisaient plus pour contenir les victimes qu'elle moissonnait chaque jour. On conduisit les morts dans des cimetières qui avaient été abandonnés.

Dans la journée du 21 janvier 1793, tandis que l'ame d'un roi martyr allait rejoindre saint Louis dans le ciel, ses restes mortels furent traînés sans escorte et sans pompe, et déposés dans le cimetière de la rue d'Anjou. D'après un décret de la Convention, on jeta une grande quantité de chaux dans la

fosse, pour qu'il ne restât rien sur la terre du meilleur des princes. Le silence de la terreur régnait autour du tombeau, dont personne n'osait approcher. L'humanité tremblante cachait ses pleurs et détournait la vue. La religion seule veillait encore pour braver tous les dangers, et prenait ses habits de deuil, malgré les menaces des bourreaux. Vers le soir du 21 janvier, le curé de la Madeleine, accompagné de ses vicaires, vint réciter les prières des morts et répandre l'eau sainte sur le tombeau du roi martyr. Tous ces faits, inconnus jusqu'ici, nous ont été attestés par le respectable M. Duclauseaux.

Au mois de septembre de la même année, Marie-Antoinette de France, condamnée par le tribunal révolutionnaire de Paris, conjura ses bourreaux de la faire ensevelir auprès de Louis XVI. Cette demande lui fut accordée : tant les prières des mourans conservent d'ascendant sur les cœurs les plus barbares! Les restes de Marie-Antoinette furent déposés dans une fosse voisine de celle du monarque infortuné, près duquel, quelques mois auparavant, on l'avait vue assise sur le premier trône du monde. En creusant la fosse de la reine, on s'aperçut que le cercueil où reposait Louis XVI restait entier, et que la chaux n'avait point altéré les dépouilles mortelles de l'auguste victime. Ainsi la Providence se jouait des décrets d'un sénat impie, et conservait, pour les offrir un jour à la vénération des Français, les restes d'un prince qui s'était immolé au salut de son peuple.

Trente-trois ans se sont écoulés depuis que Marie-Antoinette de France et Louis XVI reposent dans le cimetière de la rue d'Anjou. Aucun monument n'est élevé dans ce lieu; le Dieu qui fit les saisons s'est chargé seul d'orner les tombes royales que les hommes avaient abandonnées. L'humble marguerite, quelques plantes de souci, quelques arbustes, le simple gazon

des prés, couvrent le cercueil d'un puissant monarque, et d'une reine qui donna tant d'éclat à la couronne de France. C'est là que le roi de Prusse, l'auguste successeur de Frédéric, peu de jours après son entrée à Paris, oubliant l'éclat de ses triomphes, est venu adorer à genoux les décrets de la Providence, et déplorer le trépas d'un roi qui n'obtint point de funérailles. Sur le simple gazon et parmi les fleurs qui couvrent les tombes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, on m'a montré la place où s'est agenouillée une princesse qui fit admirer à l'Europe les vertus d'Antigone, et que l'amour de tout un peuple ne peut consoler d'avoir perdu le meilleur des pères.

La tombe de Louis XVI est placée dans un angle de la muraille, vers le nord du cimetière. A quelques pas de-là, vers l'orient, est une vaste fosse, où furent ensevelis pêle-mêle les Suisses et les Français qui périrent à la journée du 10 août, victimes de leur fidélité et de leur dévouement. Plus loin, dans une autre fosse, ont été déposés les ossemens de Danton, de Camille Desmoulins, de Fabre d'Églantine, de Chabot, d'Hébert, et de plusieurs autres chefs de parti, moissonnés par la révolution, qui, semblable au vieux Saturne, dévorait ses propres enfans. Sous quelques arbres plantés à l'extrémité du cimetière, vers le nord, on montre la place où reposent ceux qui périrent étouffés dans la foule, au milieu des fêtes qui suivirent le mariage de Louis XVI. Que de contrastes réunis dans un étroit espace! que de leçons pour la politique! que de souvenirs pour l'histoire! A chaque pas que l'on fait dans le cimetière de la rue d'Anjou, on ne peut contenir ni sa douleur, ni sa surprise : la pensée se reporte tour à tour sur les vertus d'un bon roi, sur les crimes de ses bourreaux, sur les grandeurs périssables de la terre, et sur la mort, qui, promenant partout

son triste niveau, confond les urnes des bons et des méchans, des sujets et des monarques. Lorsqu'on a épuisé les méditations qu'inspire ce lieu funèbre, lorsqu'on a parcouru tous les cercueils qu'il renferme, on revient malgré soi à la tombe d'un monarque dont la France gardera éternellement la mémoire. C'est le tombeau de Louis XVI qui rendra le cimetière de la rue d'Anjou à jamais célèbre. Un jour la gloire de ce lieu s'élèvera au-dessus de la gloire de Saint-Denis, qui n'a point su conserver le dépôt que vingt générations lui avaient confié; les Français y viendront pleurer sur leurs propres infortunes en pleurant sur celles des rois, et reliront sur une tombe royale ce Testament qui fut inspiré par le ciel, et que les augustes frères du roi martyr ont recueilli comme l'Évangile de la royauté. Ah! s'il est encore parmi nous des hommes qui nourrissent dans leur cœur l'amour de la vengeance et l'esprit des factions, qu'ils n'approchent point de cette enceinte sacrée; qu'ils n'aient point de part aux prières que Louis XVI fait pour nous dans le ciel, et que la voix des tombeaux s'élève contre eux!

Lorsqu'on a visité le cimetière de la rue d'Anjou, on demande où reposent les cendres de Mme Elisabeth, sœur de Louis XVI, et celles du jeune dauphin qui mourut dans la prison du Temple. Le Dauphin, Louis XVII, qui n'avait vécu un moment que pour souffrir, est perdu dans la foule des morts; on ne sait quel lieu renferme ses dépouilles mortelles. Mme Élisabeth, que rien n'avait pu séparer de son frère pendant sa vie, ne repose point à côté de lui : la tombe de cette princesse est à Mousseaux, où les ames pieuses vont chaque jour déplorer son trépas et bénir sa mémoire. (*Cette note a été écrite en* 1814.)

SEPTIÈME NOTE.

Mais, ô bonté du ciel ! l'amitié magnanime
Au fer inexorable arrache sa victime.

Je fus arrêté à Chartres par les ordres de Bourdon (de l'Oise). Il ordonna aux gendarmes de m'attacher à la queue d'un cheval, et de me faire marcher à coups de plat de sabre. Quelques années après, Bourdon (de l'Oise) fut proscrit à son tour; je le fus encore moi-même ; et si je n'étais parvenu à m'échapper, je me serais trouvé à côté de lui dans les déserts de Synamary.

Les gendarmes de Chartres furent révoltés de l'ordre de Bourdon (de l'Oise), ils refusèrent d'obéir, et ils eurent pour moi tous les égards qu'on doit au malheur. Après avoir été interrogé pendant plusieurs jours par le comité de sûreté générale et par la commission militaire, je parvins à m'échapper. Je fus exécuté en effigie sur la place de Grève.

HUITIÈME NOTE.

Hélas, tout doit périr, tout succombe, et le temps
Emporte des humains les grandeurs mensongères,
Les sceptres des tyrans et leurs lois passagères.

J'ai supprimé les vers qui terminaient le poëme dans les dernières éditions ; je crois pouvoir les rappeler ici :

Un jour nous pleurerons jusqu'aux bienfaits des dieux,
Déjà le doux printemps ne charme plus nos yeux.
Plaisirs de la vertu, félicité du sage,

Non, nous ne perdrons point jusques à votre image;
Il est, il est un bien qui ne doit point périr.
Les beaux jours renaîtront pour ne jamais finir.
Hommes justes, du sein de la nuit éternelle,
Levez-vous, et suivez la voix qui vous appelle;
Allez jouir des biens qu'un dieu vous a promis:
L'espoir de ses bienfaits ne vous a point trahis.
Des tyrans et du sort vous fûtes les victimes,
Le trépas fut le prix de vos efforts sublimes.
Un dieu doit réparer les injures du sort,
Et l'immortalité doit absoudre la mort.



L'ENLÈVEMENT

DE PROSERPINE.

❋

Poëme en Trois Chants.

AVIS PRÉLIMINAIRE.



En relisant les auteurs latins, je me suis arrêté surtout aux passages qui offraient des situations intéressantes. Quelques métamorphoses d'Ovide, et les chants qui nous restent d'un poëme de Claudien, m'ont donné l'idée de traiter l'Enlèvement de Proserpine, dont la peinture et la sculpture se sont emparées avec succès parmi les modernes. Je connais toute la défaveur qui est attachée aux sujets mythologiques; je sais qu'on est las d'entendre parler de Jupiter, de Neptune, de Pluton, et de tous les autres dieux de la fable : mais il m'a semblé que, lorsque les fictions puisées dans la mythologie exprimaient des passions et des sentimens, elles avaient moins vieilli, et qu'on

pouvait encore les employer. Vénus nous représente l'Amour et l'empire qu'il exerce sur les cœurs; Proserpine n'est autre chose qu'une jeune fille enlevée à ses parens; Pluton est un ravisseur dont la fable ne nous offre pas seule des exemples; Cérès n'est qu'une mère tendre et désolée : ce sont là des personnages tels que la scène nous les représente tous les jours; ce sont des tableaux où le cœur humain se retrouve partout; et la poésie, en rappelant ainsi la fable, ne cesse point d'être l'*expression de la société*.

Le sujet de l'Enlèvement de Proserpine est à la fois gracieux et touchant; et, s'il n'intéresse point sous ma plume, j'avoue que la faute n'en est point aux dieux ni aux déesses dont je viens de parler.

Je me suis borné à chanter l'Enlèvement de Proserpine, me proposant de traiter séparément la Douleur de Cérès, ses Voyages et sa Descente aux Enfers. La prévention qu'on a aujourd'hui contre les sujets mythologiques a été pour moi une raison pour être simple et précis, et pour ne donner qu'un fragment de mon travail : j'ai d'ailleurs été retenu par une autre crainte. Quand Proserpine est enlevée, quand elle est mariée à Pluton, l'action est finie; et si le récit était poussé plus loin, on y trouverait réellement deux poëmes, l'un dont Proserpine serait l'héroïne, et l'autre dont la douleur de Cérès aurait fourni le sujet.

Claudien n'a pas évité cet écueil; aussi ce qui nous reste de son ouvrage est-il rempli de confusion : tantôt on s'intéresse à Proserpine, tantôt à Cérès; il ne célèbre pas plus l'une que l'autre. Il l'avait senti lui-même : aussi le titre qu'il a donné à son poëme est celui qu'il aurait donné à une dissertation sur le même sujet; il ne l'a point intitulé *Raptus Proserpinæ*, l'Enlèvement de Proserpine, mais *de Raptu Proserpinæ*, de Proserpine, ou sur l'Enlèvement de Proserpine.

Claudien a un autre tort, c'est celui d'avoir employé les formes gigantesques de l'épopée pour traiter un sujet simple et gracieux, qui offre partout des contrastes et qui est fécond en tableaux. Les Muses n'avaient pas besoin ici du conseil des dieux et de la puissance de Jupiter pour arriver à un dénoûment. Claudien était doué d'une imagination brillante et avait beaucoup d'esprit, on peut dire même qu'il en avait monstrueusement; mais il est arrivé dans un temps de corruption et de décadence, dans ces temps où les mœurs dégénèrent, où les esprits n'ont plus la véritable mesure des choses, où les poëtes se plaisent à mettre de la pompe et de l'emphase dans leurs expressions, à mesure que les caractères perdent de leur élévation et de leur grandeur. Ses vers sont pleins d'images ingénieuses; mais il est rare qu'il ne gâte pas

ses tableaux par l'exagération de ses couleurs : la lecture en est très-séduisante et très-dangereuse. Quoique je n'aie point suivi la marche de Claudien, je l'ai imité en quelques passages, mais je l'ai toujours fait avec une grande réserve. L'étude de Virgile m'a défendu de la séduction; et si l'on trouve que je n'ai point blessé dans mon poëme les règles du goût et du bon sens, je serai assez payé de mon travail.



CHANT PREMIER.



ARGUMENT.

Exposition. — Invocation au dieu des champs. — Cérès est partie pour la Phrygie. — Éducation, innocence et bonheur de Proserpine. — Vénus conçoit le projet de la livrer à Pluton. — Descente de Vénus aux enfers; son discours. — L'enfer est ému. — Vénus revient en Sicile; elle prend la figure de Cyane, et elle réveille Proserpine. — Proserpine se lève et suit Vénus dans le vallon d'Enna. — Pluton s'apprête à sortir des enfers.



CHANT PREMIER.



NAGUÈRE, quand Bellone, en sa marche sanglante
Portait dans nos remparts le trouble et l'épouvante,
Quand la discorde impie, agitant ses flambeaux,
Désolait les cités, menaçait les hameaux,
Jeune encor, dans l'exil et dans le deuil nourrie,
Ma Muse déplorait les maux de ma patrie,
Et sur les monts déserts, dans les bois gémissans,
Faisait dire aux échos ses douloureux accens :

Aujourd'hui que la paix du ciel est descendue,
Que la patrie enfin à nos vœux est rendue,
Et respire à l'abri des complots des méchans,
Un malheur étranger sollicite mes chants.
Fidèle aux dieux des bois, à la pitié fidèle,
Je redis les chagrins d'une jeune immortelle;
La fille de Cérès me demande des pleurs.
Aux champs de la Sicile elle cueillait des fleurs;
Tout-à-coup dans les bras d'un ravisseur barbare,
Malheureuse, elle a vu les rives du Ténare,
Et gémit sous les lois d'un hymen odieux
Que n'a point éclairé la lumière des cieux.
Oh! combien, dans ce jour de douleur et d'alarmes,
Les domaines de Flore ont vu couler de larmes!
Quel deuil couvrit les monts, attrista les forêts!
O vous qui partagez les honneurs de Cérès,
Dieux des prés et des champs, et vous dieux des bocages,
Vous qui m'avez reçu dans vos grottes sauvages,
Prêtez encor l'oreille aux accens de ma voix,
Et répétez mes chants dans les antres des bois!



Cérès avait quitté les champs de la Sicile,
Et les mers de Tirrène, et leur rive fertile,
Des beaux vallons d'Enna le fortuné séjour,
Et Proserpine, objet de son plus tendre amour.
En quittant la Sicile : « O ma fille, dit-elle,
» Vers la mère des dieux un soin pieux m'appelle ;
» Dans les bois de l'Etna, sous leurs berceaux épais,
» Goûtez les doux loisirs d'une innocente paix ;
» Et vous, ô Dieux! veillez sur ma fille chérie!
» C'est à vous, Dieux d'Enna, que mon cœur la confie ! »

Les vallons, les côteaux, les forêts et les champs,
Retentirent au loin de ces adieux touchans ;
Zéphire les porta sur les ondes émues,
Et l'écho les redit aux plages inconnues ;
Les nymphes gémissaient dans les bois d'alentour,
Et de sa mère absente espérant le retour,
Vers le penchant des monts, dans l'ombre et le silence,

Aux lieux même où Cérès éleva son enfance,
Proserpine croissait en grâces, en beauté.
Elle voyait au loin, sous un ciel irrité,
L'énorme Pélion de ses roches fumantes
Écraser des géans les têtes menaçantes;
Tandis qu'un ciel brillant d'or, de pourpre et d'azur,
Versait sur sa retraite un jour tranquille et pur,
Et que les jeunes pins, doux présens de Cybèle,
Lui prêtaient leur ombrage et croissaient avec elle.
Sur les pas des zéphirs qui courbaient les moissons,
Chaque jour la déesse, errant dans les vallons,
Des épis maternels composait sa parure,
Et foulant dans les prés les fleurs et la verdure,
Aimait à contempler, sur le bord des ruisseaux,
Son image imprimée au cristal de leurs eaux;
Les dieux des bois sacrés et les dieux des prairies,
Souvent l'accompagnaient dans les plaines fleuries;
Flore enviait l'éclat de ses attraits naissans,
Les Faunes souriaient à ses jeux innocens;
Fille de Jupiter, dans le ciel, sur la terre,

Hors de ces bords chéris rien ne pouvait lui plaire ;
Elle ne voyait point, sous la voûte des cieux,
De plus riches trésors, de biens plus précieux
Que l'aspect des côteaux où se plaisait l'Aurore,
Que l'azur des beaux jours et les présens de Flore.
Elle ignorait l'amour et ses charmes trompeurs ;
Ne cherchant que les bois et n'aimant que les fleurs,
Fidèle aux dieux des champs, aux nymphes des fontaines,
Elle fuyait l'hymen, et sa pompe et ses chaînes.

Secondé par Latone, en vain le dieu du jour
Fait briller ses trésors, offre, avec son amour,
Et la blanche Paros, et la riche Amiclée,
Et son char, ornement de la voûte étoilée ;
En vain, pour la charmer et captiver son cœur,
Le dieu qui des héros anime la valeur,
Vient offrir les lauriers, parure de la gloire,
Et le Rhodope altier, si cher à la victoire :
Sa naïve candeur a dédaigné leurs vœux ;
A la blanche Paros, à la pompe des cieux,

A l'éclat des lauriers, la déesse préfère
Les plaisirs de son âge et l'amour de sa mère,
L'Etna, ses bois touffus et leurs ombrages frais.
Heureuse au sein des bois, doux séjour de la paix,
Heureuse, si Vénus dans sa haine perfide,
Hélas ! eût pris pitié d'une vierge timide,
Et pour elle aux enfers n'eût fait choix d'un époux !

Mais Vénus porte un cœur implacable et jaloux ;
Elle a vu ses autels et sa gloire outragée,
Et d'un cruel affront brûle d'être vengée.
Naguère les mortels, égarés dans les bois,
Charmés de ses bienfaits, dociles à ses lois,
Au sein des voluptés adoraient son empire,
Et sans frein se livraient aux penchans qu'elle inspire.
Mais Cérès leur apprit, pour obtenir ses dons,
A tracer lentement de pénibles sillons ;
Elle forma leurs mœurs, éclaira leur rudesse,
Et du sein du travail fit naître la sagesse.
Depuis ce jour heureux, leurs cœurs reconnaissans

A Cybèle, à Cérès adressaient leur encens,
Et négligeaient Paphos, Amathonte et Cythère.
Vénus veut s'en venger sur le cœur d'une mère :
Lorsque loin de sa fille, un soin tendre et pieux
Doit arrêter encor Cérès sous d'autres cieux,
Elle veut, triomphant d'une vierge innocente,
Préparer un long deuil à la déesse absente,
Et rangeant sous ses lois Proserpine et Pluton,
Désoler la Sicile et dompter l'Achéron.
Elle vole aux enfers; dans l'ardeur qui l'anime,
Ses regards sans effroi contemplent leur abîme.
L'Érèbe, noir séjour du deuil, du désespoir,
La reçoit dans son sein, et s'étonne de voir
Et les jeunes Amours et les Grâces légères,
Folâtres déités au Cocyte étrangères.
Elle voit accourir les mânes désolés,
Du banquet de la vie à jamais exilés;
Ceux qu'enchaîna l'hymen et que la mort jalouse
A frappés dans les bras d'une fidèle épouse;
Ceux qu'un funeste amour conduisit au tombeau;

Les enfans que le sort ravit à leur berceau,
Tendres fleurs qu'au matin l'autan a desséchées,
Et du sein maternel en naissant arrachées;
Mais, détournant les yeux de ce triste séjour,
Elle arrive au palais où Pluton tient sa cour,
Et s'adresse en ces mots au dieu du noir rivage :
« Un empire sans borne est votre heureux partage;
» L'Érèbe insatiable y range sous vos lois
» Les temps et les saisons, les peuples et les rois,
» Et sur tout l'univers étend votre puissance;
» Cependant, au milieu de cet empire immense,
» Quand de votre pouvoir tous les dieux sont jaloux,
» Vous ignorez encor les plaisirs les plus doux :
» De funèbres cyprès forment votre couronne;
» Dans un palais désert le deuil vous environne,
» Et jamais le regard d'une jeune beauté
» N'adoucit, ne charma votre cœur attristé.
» Au sein des flots émus, dans sa couche azurée,
» Le dieu des mers reçut la fille de Nérée,
» Et s'applaudit de voir dans son humide cour,

» Croître de jeunes dieux, gages de son amour :
» Jupiter, fatigué de lancer le tonnerre,
» De gouverner l'Olympe et d'effrayer la terre,
» Dans les bras de Junon, son épouse et sa sœur,
» Se plaît à fuir des cieux l'importune splendeur.
» Vous seul, ô Dieu puissant ! du fidèle hyménée,
» Vous n'osez recevoir la chaîne fortunée;
» Vous seul, vous dédaignez l'amour et ses faveurs.
» Ce dieu que vous fuyez est cher à tous les cœurs;
» Il donne à la beauté sa grâce enchanteresse,
» Au plaisir, au bonheur leur douce et tendre ivresse;
» Souvent des grandeurs même il vient charmer l'ennui;
» Sans lui rien ne peut plaire, et tout plaît avec lui;
» De ses feux créateurs il anime le monde;
» Il féconde les airs, peuple la terre et l'onde;
» Tout reconnaît enfin le pouvoir de l'amour :
» Quand tout cède à ce dieu, cédez à votre tour.
» Aux champs de la Sicile, une jeune déesse
» Qu'éleva de Cérès l'orgueilleuse tendresse,
» Pour vous peut de l'hymen allumer le flambeau.

» Hâtez-vous, et témoin de cet hymen nouveau,
» Qu'au funèbre Achéron l'Olympe porte envie;
» Qu'aux campagnes d'Enna Proserpine ravie,
» Du sceptre des enfers porte avec vous le poids,
» Aux mânes consolés fasse adorer vos lois,
» Et vous environnant des plus douces images,
» Enchante à vos regards le deuil des noirs rivages. »

Ainsi parlait Vénus; des accens de sa voix
L'asile du silence a retenti trois fois;
Dans les enfers émus, dans leurs sombres abîmes,
La Parque inexorable et ses pâles victimes
Invoquent l'hyménée, implorent le destin;
Les mânes fortunés qui, sous un ciel serein,
De l'heureux Élysée habitent les bocages,
Foulant des prés fleuris, sous de rians ombrages,
Célèbrent Proserpine et ses jeunes attraits;
Et Pluton, que l'Amour a blessé de ses traits,
Au fond de son palais s'attendrit et soupire.

Fière d'avoir soumis l'enfer à son empire,
Loin des mânes charmés qui la suivent des yeux,
Vénus prend son essor vers les plaines des cieux ;
Et des mers de Tirrène atteignant le rivage,
Vole vers la forêt dont le discret ombrage
Cache à tous les regards la fille de Cérès.
Là, de ses noirs complots méditant les apprêts,
Et le cœur palpitant d'espérance et de joie,
Elle attend en silence et veille sur sa proie.
Ainsi, loin des hameaux le barbare oiseleur,
Recherche des taillis la sauvage épaisseur ;
Près des lieux où gémit la colombe innocente,
Où du chantre des bois la famille imprudente
Est prête à s'emparer du domaine des airs,
Il s'avance à pas lents sous les feuillages verts ;
Là, sans bruit et caché dans une ombre perfide,
Attentif, il observe et suit d'un œil avide
L'oiseau qui, s'éloignant de l'arbre paternel,
Voltige et va tomber dans son piége cruel.

Déjà la nuit fuyait devant l'aube naissante ;
Les feux du jour épars sur l'onde étincelante
De la mer d'Ionie avaient blanchi les flots ;
De légères vapeurs errant au bord des eaux,
Retombaient dans les champs en brillante rosée,
Et les fleurs renaissaient sur la terre arrosée ;
Déjà resplendissait, sur la cime des monts,
L'astre qui de Cérès fait jaunir les moissons,
Et d'un regard d'amour voit l'heureuse Sicile.
Cependant Proserpine, en sa couche tranquille,
D'un sommeil innocent savourait le repos ;
Mille songes légers, couronnés de pavots,
Se jouaient autour d'elle, et leur troupe volage
Des fleurs, son seul amour, lui retraçait l'image.
A la clarté du jour qui luit sur les forêts,
Vénus quitte les bois et leurs antres secrets,
Et s'arrête au séjour où la jeune déesse
Des songes caressans goûtait encor l'ivresse.
O douleur ! Proserpine, à son fatal réveil,
Pour la dernière fois va revoir le soleil.

Déjà brillait au ciel l'astre de Cythérée ;
Vénus loin des amours, et d'humbles fleurs parée,
Se cache sous les traits d'une nymphe des bois ;
Et prenant de Cyane et la forme et la voix :
« O fille de Cérès ! suivez-moi, lui dit-elle ;
» Dans les champs d'alentour l'aurore vous appelle ;
» Écoutez les oiseaux dont les joyeux accens
» Ont réveillé l'écho des bois retentissans.
» Du fond des chênes creux, voyez la jeune abeille,
» Vers le lis blanchissant, vers la rose vermeille,
» Voler, et dans les prés devancer le zéphir.
» Suivez-moi : le printemps vous invite à cueillir
» Ses fleurs, dans un beau jour, sous un beau ciel écloses,
» Et l'Enna vous attend sous ses berceaux de roses. »
Proserpine à ces mots ouvre un œil languissant ;
Elle voit dans les cieux l'éclat du jour naissant,
Elle voit le printemps, et son ame ingénue
Ressent près de Vénus une ardeur inconnue :
O puissante Vénus ! ô mère de l'Amour !
Qui peut te résister à l'aspect d'un beau jour !

Jeune, belle et semblable à l'aube matinale,
Proserpine a quitté sa couche virginale ;
Sur son front où se peint l'innocente candeur,
Sur son sein qui du lis surpasse la blancheur,
Zéphir fait ondoyer sa blonde chevelure ;
Un long voile de lin, sa plus riche parure,
Brodé par les Amours, par les Grâces tissu,
Que des mains de Vénus la déesse a reçu,
Descendant mollement sur sa robe flottante,
Laisse voir les contours de sa taille élégante ;
L'aiguille sur ce voile avec art dessina
Le doux aspect des bois et des vallons d'Enna.
Là, dans des prés fleuris, de jeunes immortelles
Dépouillent le printemps de ses roses nouvelles ;
Là, folâtrent en paix les Amours et les Jeux :
Ici, l'orage gronde et fait trembler les cieux ;
Plus loin, le dieu des morts, vaincu par un sourire,
De l'Amour, d'un enfant a reconnu l'empire.
Vers le Styx, des mortels et des dieux redouté,
Il conduit en triomphe une jeune beauté ;

L'Achéron la reçoit sur sa rive étonnée,
Et l'empire des morts va fêter l'hyménée.

Sur ce riche travail, prophétique présent,
La déesse promène un regard innocent;
Elle admire comment l'aiguille industrieuse
Traça de tant d'objets l'image merveilleuse :
Elle aime à contempler, dans ces divers tableaux,
Cet enfant qui du Styx sut enchaîner les flots.
Sur la jeune captive, aux enfers descendue,
D'un air triste et pensif elle arrête sa vue;
Sur la toile plaintive elle l'entend gémir,
Et voyant l'Achéron tout prêt à l'engloutir,
Voyant les cieux troublés et les nymphes en larmes,
S'étonne que l'Amour ait causé tant d'alarmes.
Mais déjà le soleil, sur son char radieux,
De l'astre du matin a fait pâlir les feux,
Et dans un ciel serein poursuivant sa carrière,
Jusqu'aux antres secrets a porté sa lumière;
La fille de Cérès va quitter sans retour

Des vallons de l'Etna le tranquille séjour ;
Auprès d'elle elle voit la déesse de Gnide,
Et croit voir une nymphe innocente et timide,
Cependant de l'amour ô pouvoir inconnu !
Tous ses sens sont troublés ; tout son cœur est ému ;
Une vive rougeur colore son visage.
Ainsi la jeune fleur, ornement du bocage,
Se réveille et rougit aux premiers feux du jour.
Sans prévoir son malheur, sans connaître l'amour,
Elle hésite, elle craint : mais Vénus la rassure ;
Imprudente ! elle part : ô trop fatal augure !
Trois fois l'Etna mugit, et les bois gémissans
Trois fois ont répété de lugubres accens ;
Mais elle n'entend point cette voix menaçante :
Vers les lieux dont l'aspect la ravit et l'enchante,
Elle suit Dionée, hélas ! et ne sait pas
Quel abîme effrayant est ouvert sous ses pas.

Par l'amour enflammé, dans sa barbare joie
L'Érèbe impatient attend déjà sa proie.

Environné de feux et d'éclairs menaçans,
Pluton presse à grand bruit ses coursiers hennissans,
Et son char a déjà franchi les rives sombres.
Les fantômes hideux et le peuple des ombres
L'accompagnent des yeux et font des vœux pour lui ;
L'Averne qui l'implore et dont il est l'appui,
Craint de rester un jour sans monarque et sans maître ;
Hélas ! ce jour cruel, ce jour qui vient de naître
Doit bientôt éclairer un spectacle odieux,
Et l'enfer va souiller la lumière des cieux.



CHANT DEUXIÈME.



ARGUMENT.

Marche de Proserpine et des Nymphes vers l'Enna. — Le dieu d'Enna les voit et appelle le Zéphir. — Discours de l'Enna au Zéphir. — Zéphir vole dans la campagne, et fait naître des fleurs sous les pas des déesses. — Les déesses se répandent dans la plaine et dans les vallons. — L'Etna est ébranlé. — Pluton se montre à la lumière; Proserpine est en son pouvoir. — Discours de l'Enna à Pluton. — Deuil et plaintes des Nymphes et des dieux de la Sicile. — Retour de Pluton aux enfers.



CHANT DEUXIÈME.



Qui n'a connu l'amour et son cruel empire?
Hélas! souvent les pleurs naissent de son sourire;
Sa parole est naïve et son abord flatteur;
Mais l'enfer est caché sous son myrte imposteur.

Sans prévoir son destin, d'un pas lent et timide,
La fille de Cérès suit la reine de Gnide;
L'Enna resplendissant des feux purs du matin,
Déjà s'offre à ses yeux, dans l'horizon lointain.

Pour former un cortége à la jeune immortelle,
Bientôt de toutes parts accourent auprès d'elle,
Les nymphes des forêts et les nymphes des eaux :
Le front paré de fleurs, couronné de roseaux,
Les unes de Crinise abandonnent les ondes,
Les autres l'Aréthuse et ses grottes profondes ;
Les nymphes que Diane assemble sous ses lois,
Quittent le bord des mers, sortent du fond des bois,
Désertent les côteaux, descendent des montagnes,
Et se joignent en foule à leurs jeunes compagnes.

A leur gauche, l'Etna lançait jusques aux cieux
Et ses rocs enflammés et ses torrens de feux ;
Un mugissement sourd, précurseur des orages,
Sortait des antres creux et des forêts sauvages,
Et la foudre grondait sur la cime des monts.
Le calme cependant régnait dans les vallons,
Les lacs dormaient en paix, et leur onde immobile
Réfléchissait l'éclat d'un ciel pur et tranquille.
Loin de l'Etna grondant, image des enfers,

Les bois harmonieux et les bocages verts,
Et la plaine fleurie où brille la rosée,
Montraient l'aspect riant du paisible Élysée.
Du haut d'une colline où le jeune printemps
Étale à l'œil charmé ses tributs éclatans,
L'Enna des déités voit la troupe brillante ;
Sur son urne penché, d'une voix indolente,
Il appelle Zéphire endormi dans les bois :
« O toi ! qui sur ces bords où je donne des lois,
» Partages mon empire et fécondes les roses,
» Hâte-toi de quitter la grotte où tu reposes ;
» Tu vois les déités qui s'avancent vers nous ;
» Répands sous mes berceaux les parfums les plus doux,
» Verse-moi les trésors de l'heureuse Arabie ;
» Des vallons aux côteaux, des bois à la prairie,
» Vole et conserve au jour la fraîcheur du matin ;
» Que dans nos champs le lis, et la rose et le thym
» Attirent sur tes pas les jeunes immortelles ;
» Qu'à l'envi Proserpine et ses nymphes fidèles
» Dépouillent nos bosquets de myrtes et de fleurs,

» Et que leur front divin brille de mes couleurs. »

Il dit, et le Zéphir, dans les plaines riantes,
Déploie en se jouant ses ailes odorantes ;
Partout où le conduit son vol capricieux
Une douce vapeur s'exhale vers les cieux.
Chaque arbre, chaque fleur s'éveille à son passage ;
Il fait rider les eaux et frémir le feuillage,
Reverdit les bosquets, parfume les gazons,
Et ranime l'éclat et des prés et des monts.
Jamais l'Enna ne vit tant de roses nouvelles,
De plus riches trésors et des moissons plus belles ;
Jamais dans les vallons, au penchant des côteaux,
Le printemps n'étala de plus rians tableaux.
La plaine offre aux regards les couleurs de l'aurore,
Et couverte des fleurs que Zéphir fait éclore,
Rivalise l'éclat de cet arc radieux
Qui brille dans la nue et partage les cieux.

La beauté de ces lieux aimés de la nature,

Surpasse encor des fleurs la brillante parure;
Un mont dont le sommet ignoré des autans
Dans toutes les saisons voit le ciel du printemps,
S'abaisse doucement et s'unit à la plaine.
Parmi des rocs mousseux une claire fontaine
Bondit, s'échappe, tombe, et dans son cours errant
Arrose une prairie et fuit en murmurant;
Au nord, une forêt profonde et solitaire,
Quand l'ardeur du midi vient embraser la terre,
Oppose aux feux du jour sa fraîche obscurité.
Là, croissent à l'envi le troëne argenté,
Le myrte de Vénus et le pin de Cybèle,
Portant jusques aux cieux sa verdure éternelle;
Le cyprès cher aux morts, le saule aux longs rameaux,
Le pampre qui s'élève au faîte des ormeaux,
L'oranger aux fruits d'or, le laurier prophétique,
Et le chêne orgueilleux de son ombrage antique.
Non loin de la forêt où mille oiseaux divers
De leurs hymnes bruyans font retentir les airs,
Le Spergus en silence étend ses eaux profondes

Vainement les marais au cristal de ses ondes
Mêlent leur eau dormante et leur limon impur ;
De ses flots transparens rien ne trouble l'azur ;
Et le berger assis sur sa rive tranquille,
Se plaît à contempler, dans une onde immobile,
Les fronts altiers des bois par les vents agités.

Bientôt l'essaim bruyant des jeunes déités
S'élance avec transport dans les plaines fleuries :
« Allez, leur dit Vénus, allez, mes sœurs chéries ;
» Cueillez, cueillez des fleurs, tandis qu'à l'orient
» L'aurore laisse voir son visage riant,
» Que son char suspendu dans la voûte azurée
» Verse encor du matin la fraîcheur éthérée,
» Et que le plus brillant des astres de sa cour
» Répand son doux éclat sur le berceau du jour. »
Elle dit : ses accens sur les monts retentissent,
Et dans leurs antres verts les Faunes applaudissent ;
Le Zéphir qui murmure en parcourant les bois,
Le bruit des clairs ruisseaux est moins doux que sa voix,

Et du plus noir courroux son ame est dévorée;
Parmi les jeunes fleurs dont la terre est parée,
L'anémone qui naît et brille sous ses pas [1]
Lui rappelle Adonis et son cruel trépas;
Elle-même a connu l'amour et ses alarmes;
Mais en vain le Liban a vu couler ses larmes,
Le souvenir récent de sa propre douleur,
Sur des maux étrangers n'attendrit point son cœur.
Sans soupçonner sa ruse et sa haine cruelle,

[1] Adonis, tué par un sanglier sur le mont Liban, fut changé par Vénus en anémone :

A peine de son char elle voit Adonis,
Dans son sang qui ruisselle en liquides rubis,
Sans vie et sans couleur couché sur la verdure,
Elle se précipite, observe sa blessure,
Arrache ses cheveux, les voiles de son sein,
Le frappe, le meurtrit, et s'écrie : « O destin!
Enfers, qui le cachez dans vos ombres funèbres,
Son nom sera du moins sauvé de vos ténèbres!
Je veux qu'un deuil public, fête de mes douleurs,
Par des pleurs annuels solennise mes pleurs.
Tu naîtras de son sang, belle et tendre anémone.»

DE SAINT-ANGE.

Proserpine et ses sœurs se pressent autour d'elle;
Qui peut craindre Cyane et ses chastes attraits!
Cyane est chère aux bois, elle est chère à Cérès.
Les jeunes déités que trompe son image,
Écoutent de Vénus le perfide langage;
Hélas! et sans songer aux piéges de l'amour,
Se répandent au loin dans les bois d'alentour.
Les unes, loin des champs et des plaines connues,
A la cime des monts se montrent suspendues;
Les autres dans les prés errant au bord des eaux,
Parcourent les vallons, gravissent les côteaux,
Et des bosquets touffus cherchent le doux ombrage;
De vallon en vallon, de bocage en bocage
L'écho vif et joyeux répète leurs accens.
Des abeilles d'Hybla tels les essaims naissans,
Lorsqu'enfermés long-temps dans le tronc d'un vieux chêne,
Ils ont repris l'essor sous les lois de leur reine,
S'égarent à l'envi sur les côteaux voisins
Où le thym les invite à d'utiles larcins;
Sans s'arrêter jamais, leur troupe diligente

Visite chaque fleur, vole vers chaque plante;
L'air retentit au loin d'un doux frémissement.

Ainsi des déités vole l'essaim charmant.
L'Enna qui voit errer dans ses vertes campagnes
La fille de Cérès et ses jeunes compagnes,
Les suit partout de l'œil et sourit à leurs jeux;
Près de son antre vert, elles vont sous ses yeux
Dépouiller le lilas que la pourpre colore
Et le jeune églantier dont la fleur vient d'éclore;
De l'éclat du pavot l'une orne sa beauté,
L'autre unit avec art, sur son sein agité,
L'iris au front d'azur, la jonquille odorante,
Et le lis plus brillant que l'aube blanchissante.
Tout est cueilli; leurs mains vous moissonnent aussi,
Myrte heureux de Vénus, tendre et pâle souci,
Triste narcisse, et toi dont la feuille est empreinte
Des regrets d'Apollon et du sang d'Hyacinthe.

Proserpine, au milieu de ses nombreuses sœurs,

Suit partout le Zéphire errant parmi les fleurs,
Et de ses pas légers, sur les monts, dans la plaine,
Effleure les gazons qui se courbent à peine.
L'ivresse du plaisir et l'ardeur du soleil
Font d'un plus vif éclat briller son teint vermeil;
Elle cueille les lis et la rose nouvelle,
Et la reine des fleurs est moins brillante qu'elle.
Elle assemble en bouquets, elle arrange en festons,
La dépouille des près, la parure des monts,
Prophétique signal de l'hymen qui s'apprête,
Elle en couvre son sein, elle en parc sa tête,
Elle orne sa beauté pour l'avare Achéron!
Et Vénus, poursuivant sa noire trahison,
Des grâces, des plaisirs et des jeux entourée,
Invoque des enfers la puissance abhorrée;
Elle charme les cœurs qu'elle veut désoler,
Et se rit en secret des pleurs qui vont couler.

Tout-à-coup, ô surprise! un bruit, un bruit horrible,
Vient du vallon d'Enna frapper l'écho paisible,

Le Spergus de ses eaux voit le cristal troublé,
Jusqu'en ses fondemens la Sicile a tremblé.
Au signal de Vénus, le dieu du noir rivage
Sous les rocs de l'Etna cherche un étroit passage
Qui conduise son char vers l'empire du jour;
Impatient de fuir le ténébreux séjour,
Rien ne peut l'arrêter; il marche, et le tonnerre
Semble gronder au loin dans les flancs de la terre.
Le dieu du feu pâlit dans ses noirs arsenaux;
Le cyclope, au milieu de ses brûlans fourneaux,
D'épouvante et d'horreur sent son ame glacée,
Fuit et laisse tomber la foudre commencée;
A travers les volcans allumés sous ses pas,
Parmi les rocs brisés qui volent en éclat,
Comme un sombre torrent le dieu des morts s'avance,
Et l'Etna voit sortir, de son cratère immense,
Un monstre, effroi du jour. Les astres radieux,
A son horrible aspect, égarés dans les cieux,
Ont pris loin de la terre une route nouvelle;
Ses fiers coursiers nourris dans la nuit éternelle,

Lorsqu'ils ont vu le jour et son brillant flambeau,
Reculent à leur tour devant un ciel nouveau;
Mais bientôt ranimés par la main qui les guide,
Ils franchissent les airs d'un vol prompt et rapide;
Pressés par la terreur qui règne aux sombres bords,
Leur flanc est déchiré, le sang rougit leur mors;
Ils vomissent des flots de soufre et de bitume,
Et les champs sont couverts de leur brûlante écume.
Parmi les déités des forêts et des eaux,
Le dieu des sombres bords, du sommet des côteaux,
A reconnu sa proie; il a vu la déesse
Que Vénus a promise à sa farouche ivresse:
Semblable à l'ouragan qui gronde autour des monts,
Le char du dieu descend, roule dans les vallons:
Tout tremble, tout frémit; les nymphes des bocages
Vont cacher leur effroi dans les antres sauvages;
Et dans leur cours troublé, les fleuves suspendus
Ouvrent leur sein humide à leurs dieux éperdus.
Seule au milieu des champs, Proserpine éplorée
Au tyran des enfers sans défense est livrée;

O spectacle effrayant! d'une plaintive voix
Elle appelle les dieux et les nymphes des bois;
Les nymphes et les dieux, tout est sourd, et la plaine
S'ébranle et retentit sous le char qui l'entraîne.

Le char s'élève et fend les campagnes de l'air,
Et Vénus le poursuit de son sourire amer.
Bientôt, prenant l'essor vers Paphos, vers Cythère,
Elle va s'applaudir des chagrins d'une mère,
Et conter dans sa cour par quels nouveaux exploits
L'indomptable Achéron roule enfin sous ses lois.
Debout, sur le sommet de sa verte colline,
Alors l'Enna, touché du sort de Proserpine,
Et s'adressant au dieu du funèbre Achéron:
« De quel droit troublez-vous la paix de ce vallon?
» Dans les plaines du jour quelle fureur barbare
» Vous a conduit si loin des rives du Ténare?
» L'empire de la nuit ne vous suffit-il pas:
» Si l'hymen vous sourit dans vos vastes États,
» Ne pouvez-vous trouver une épouse fidèle?

» Faut-il donc, ô Pluton ! qu'une jeune immortelle,
» Pour régner avec vous sur l'Érèbe odieux,
» Renonce pour jamais à la clarté des cieux ?
» Au plus puissant des dieux elle doit sa naissance ;
» Craignez de Jupiter la trop juste vengeance,
» Si sa fille est ravie à cet heureux séjour !
» Hélas ! c'est dans nos champs qu'elle a reçu le jour....
» Quand Cérès, de retour sur ce bord solitaire,
» Viendra nous demander une fille si chère,
» Que lui répondrons-nous pour calmer sa douleur ?
» Si le malheur des dieux peut toucher votre cœur,
» Respectez cette terre à Cérès consacrée,
» Et rendez à sa mère une fille éplorée. »
Pluton ne répond point : d'un regard foudroyant
Il hâte de son char l'essor prompt et bruyant ;
Il vole et sème au loin le trouble et l'épouvante.
Zéphir quitte d'Enna la colline odorante,
Et court en murmurant apprendre aux lieux déserts,
Aux antres des forêts, aux rivages des mers,
Quel monstre a ravagé les fleurs qu'il fit éclore,

Et quel deuil a flétri les campagnes de Flore.
Les dieux et les mortels, les champs et les cités,
Et les nymphes en pleurs, et les bois attristés,
Implorent la pitié du monarque barbare;
Mais qui peut attendrir le maître du Tartare!
Déjà son char franchit le sommet des côteaux;
Tel un loup que la faim rend l'effroi des troupeaux,
Sous les yeux des pasteurs, plein d'une horrible joie,
Emporte vers les monts son innocente proie;
Chargé d'un doux trésor, tel le dieu des enfers
Regagne de l'Etna les gouffres entr'ouverts,
Et de ce jour de deuil faisant un jour de fête,
A l'éternelle nuit court montrer sa conquête.



CHANT TROISIÈME.



ARGUMENT.

Plaintes de Proserpine. — Pluton veut la consoler. — Discours de Pluton; son arrivée sur les bords du Styx. — La joie franche des enfers à l'aspect de Proserpine. — Pompe et fête des enfers. — Mariage de Proserpine et de Pluton.



CHANT TROISIÈME.



Proserpine entraînée au séjour ténébreux,
Détourne vers le ciel un regard douloureux ;
Ses yeux mouillés de pleurs se reportent encore
Vers les côteaux lointains où resplendit l'aurore ;
Elle voit de l'Enna les tranquilles vallons ;
Et sous des pins touffus, vers le penchant des monts,
Doux séjour du repos, de l'ombre et du silence,
Découvre l'humble toit qui cacha son enfance :

« Adieu, vallons charmans où j'ai reçu le jour ;
» Adieu, dit-elle, adieu, je vous perds sans retour ;
» Adieu, nymphes des bois, et vous dieux des fontaines,
» Vainement les zéphirs, de leurs douces haleines,
» Féconderont les prés, embaumeront les airs ;
» Vous ne me verrez plus sous vos bocages verts,
» Je ne reverrai plus les domaines de Flore !
» O trop funeste hymen ! ô destin que j'abhorre !
» Pour mériter mon sort, qu'ai-je donc fait aux dieux ?
» Tendres fleurs que j'aimai, vous qui parez ces lieux,
» L'amour que j'ai pour vous, hélas ! fut tout mon crime ;
» Quand le ciel m'abandonne au ténébreux abîme,
» Quand l'Érèbe odieux me choisit un époux,
» O Cérès ! ô ma mère ! en quels lieux êtes-vous ?
» De retour sur ces bords pleins de deuil et d'alarmes,
» Qui charmera vos maux, qui séchera vos larmes ?
» Pour sauver votre fille et pour briser ses fers,
» Qui vous enseignera le chemin des enfers ? »
Elle dit, et des monts, qui tremblent et qui grondent,
A ses cris prolongés les cavernes répondent,

Les champs de la lumière ont fui loin de ses yeux,
Et la dernière aurore a reçu ses adieux.
Hélas! déjà livrée au deuil du noir rivage,
Les larmes ont flétri les lis de son visage;
Son front n'est plus orné du long voile de lin
Qui couvrait ses cheveux et flottait sur son sein;
Loin d'Enna, loin du jour, loin de tout ce qu'elle aime,
Hélas! elle a perdu, dans son désordre extrême,
Son plus riche trésor, ces guirlandes de fleurs
Qui paraient sa beauté de leurs fraîches couleurs;
Ces fleurs que le zéphire et que l'aube nouvelle
Naguère dans les prés ont fait naître pour elle.
Les roses et les lis, échappés de ses mains,
Tombent et des enfers parsèment les chemins,
Noirs sentiers, ignorés du zéphir, de l'aurore,
Et qui jamais n'ont vu les richesses de Flore.

A cet aspect, le dieu de l'Érèbe indompté
D'un transport inconnu sent son cœur agité :
De sa jeune captive il contemple les charmes,

Admire sa candeur, prend pitié de ses larmes;
Sur les gouffres profonds, de ses coursiers fougueux
Il arrête un moment l'essor impétueux;
Et déposant du Styx la fierté menaçante,
Le dieu tombe aux genoux d'une vierge tremblante.
Tel l'Auster descendu du noir sommet des monts,
De son aile brûlante effleure les gazons,
Et boit parmi les fleurs la rosée et la pluie;
Tel de son noir manteau doucement il essuie
Les pleurs de la beauté qui, rebelle à ses feux,
Le repousse, rougit et détourne les yeux.
« O vous qu'avec transport mon amour a choisie!
» Lui dit alors le dieu d'une voix adoucie;
» Croyez-moi, cet hymen aujourd'hui plein de deuil,
» A votre cœur un jour donnera quelque orgueil.
» Jupiter est mon frère, et par droit de naissance
» Je commande au chaos dont l'empire est immense.
» L'univers reconnaît mon pouvoir souverain,
» Et je règne partout où règne le destin.
» Près de moi votre sort peut encor faire envie.

» La lumière à vos yeux ne sera point ravie :
» Bientôt vous reverrez, dans un autre séjour,
» Les astres de la nuit et les astres du jour,
» Et l'aurore brillante et fraîche de rosée,
» Versant son doux éclat sur l'heureux Élysée.
» Là revivent, au sein d'une éternelle paix,
» Ceux qui de l'âge d'or ont goûté les bienfaits ;
» Cet âge fortuné pour nous renaît sans cesse.
» Dans ces lieux à jamais témoins de ma tendresse,
» Votre oreille entendra d'harmonieux concerts,
» Vos yeux charmés verront des bosquets toujours verts,
» Des antres toujours frais, des fleurs toujours nouvelles.
» Là, vous pourrez cueillir des roses immortelles
» Que le riant Enna ne vous offrit jamais.
» Là, je veux vous montrer, au fond d'un bois épais,
» Un arbre dont la tige, honneur de la nature,
» Étale d'un fruit d'or l'éclatante parure ;
» Cet arbre radieux vous sera consacré.
» Là, couronné de fruits, de guirlandes paré,
» Pour vous le doux printemps remplira ses promesses ;

» Et près de lui l'automne accroîtra ses richesses.
» Là, toutes les saisons viendront charmer vos yeux.
» C'est peu ; tout ce qui vit sous la voûte des cieux,
» Depuis l'aigle qui plane au séjour du tonnerre,
» Jusqu'à l'insecte obscur qui rampe sur la terre,
» Connaîtront votre empire et recevront vos lois ;
» Que dis-je ! vous verrez les plus puissans des rois,
» Dépouillés et tombés de leur grandeur suprême,
» Dans la foule à vos pieds ramper sans diadême.
» Votre seule équité dictera mes arrêts,
» Flétrira les méchans, punira les forfaits,
» Et de vous la vertu recevra sa couronne.
» Près de moi désormais, assise sur mon trône,
» Bannissez ces chagrins qui blessent votre époux,
» Et livrez votre cœur à des transports plus doux ;
» Au puissant Achéron ôtez, donnez des chaînes ;
» Que tout l'enfer soumis à vos lois souveraines
» Se courbe sous un sceptre affermi dans vos mains,
» Et que vos volontés soient l'ordre des destins. »
C'est ainsi qu'il rassure une vierge timide,

Et de ses noirs coursiers pressant l'essor rapide,
Il laisse loin de lui la limite des cieux.
Dans des gouffres sans fond, dans des lacs ténébreux,
Parmi les feux ardens, sous la lave fumante,
Il s'enfonce, il poursuit sa marche triomphante,
Et traverse à grand bruit l'abîme épouvanté.
Bientôt s'offre à ses yeux le fleuve redouté,
Qui de ses flots dormans, de ses replis funèbres
Enveloppe neuf fois l'empire des ténèbres.
Les mânes vers le Styx marchent à flots pressés,
Plus nombreux mille fois, dans l'abîme entassés,
Que l'herbe par la faulx enlevée aux prairies,
Ou les feuilles des bois que l'automne a flétries;
A l'aspect de leur roi qui revient auprès d'eux,
Ils cherchent en tremblant leur destin dans ses yeux;
Et s'étonnent de voir sur son front répandue
Une sérénité du Tartare inconnue.

Proserpine paraît, et sa jeune beauté
Tempère des enfers la sombre majesté.

Ainsi lorsqu'une étoile, en sa marche égarée,
Se détache soudain de la voûte azurée,
Elle trace dans l'air de longs sillons de feux,
De sa clarté mourante elle remplit les cieux,
Et dans l'ombre achevant sa rapide carrière,
Tombe et prête à la nuit l'éclat de sa lumière.
Le peuple des tombeaux, morne et silencieux,
S'anime au doux aspect de la fille des dieux,
Et partout la beauté reçoit sur son passage
Et les vœux des enfers et leur funèbre hommage.
L'hydre horrible qui veille au séjour des tourmens,
Suspend à son abord ses affreux sifflemens;
Sa présence a fléchi les Parques inhumaines,
Et les mânes captifs ont oublié leurs chaînes.
Elle avance, elle voit accourir sur ses pas
Les fantômes hideux, ministres du trépas;
La Guerre au front d'airain qui se plaît au carnage,
Et la Révolte impie, aveugle dans sa rage,
Et la Famine, effroi des peuples gémissans,
Et la Fièvre brûlante aux regards menaçans,

Et la Vieillesse enfin qui lentement succombe,
Triste fille du Temps, pâle sœur de la Tombe.
Couronnés de cyprès, parés d'affreux lambeaux,
Et portant dans leurs mains de lugubres flambeaux,
Ils forment un cortége à la jeune immortelle,
Et les fronts indomptés s'inclinent devant elle.
Le Phlégéton du sein de ses roseaux brûlans,
Se lève, environné de feux étincelans,
Et partage en grondant leur farouche allégresse.

Tandis qu'autour de lui tout son peuple s'empresse,
Le roi des morts s'avance, et suivi de sa cour,
Revoit de son palais le lugubre séjour.
D'un front calme il s'assied sur son trône d'ébène,
Et commande aux enfers de recevoir leur reine ;
Il commande : empressés d'obéir à ses lois,
Des esclaves nombreux accourent à sa voix,
Et du dieu triomphant proclamant la puissance,
Étalent ses trésors et sa magnificence.
Là, s'offrent aux regards, l'un sur l'autre entassés,

Les lambeaux éclatans des trônes renversés ;
Les couronnes des rois, les palmes de la gloire
Et les sceptres tombés des mains de la victoire.
Par le temps effacés, confusément épars,
Ici l'œil aperçoit les monumens des arts,
Chefs-d'œuvre des vieux ans, dépouilles des vieux âges.
Vingt siècles écoulés, au deuil des noirs rivages
Mêlent partout l'éclat de leurs riches débris,
Et le trône funèbre où Pluton est assis,
Déployant sa splendeur sous un ciel triste et sombre,
Semble l'astre des nuits qui rayonne dans l'ombre.
Partout l'or resplendit, et jamais le soleil,
D'un luxe plus pompeux n'éclaira l'appareil.

Bientôt une clarté bienfaisante et nouvelle
Perce les profondeurs de la nuit éternelle ;
Sous un ciel moins obscur, roulant en paix ses eaux,
Partout l'heureux Léthé verse l'oubli des maux ;
Et la douce espérance aux malheureux si chère
Fait briller chez les morts sa lueur étrangère.

Le trépas a cessé ses ravages cruels,
Et le ciseau fatal redouté des mortels,
Reste oisif dans les mains de la Parque étonnée.
O prodige nouveau ! pendant une journée
La terre ne vit point une famille en deuil,
Pleurer la mort d'un père et suivre son cercueil ;
Ce seul jour ne vit point, triste jouet des ondes,
Le nocher s'engloutir au sein des mers profondes :
Ni les guerriers tomber dans le champ des combats,
Ni les cités, des rois déplorer le trépas.
Le Styx n'entendit plus sur son fatal rivage
Les mânes, de son onde implorer le passage ;
Sur la foi du destin, à la merci des eaux,
L'inflexible Caron, couronné de roseaux,
Et le front rayonnant d'une allégresse austère,
Laissa flotter en paix sa barque solitaire.

Sur la cour de Pluton, sur le trône éclatant,
Où l'Hymen la conduit, où l'Érèbe l'attend,
Proserpine un moment a reposé sa vue.

Mais en vain des enfers la splendeur inconnue
Remplit les sombres bords d'un éclat radieux;
Elle regrette encor la lumière des cieux,
Et des vallons d'Enna l'image retracée
D'un noir pressentiment vient troubler sa pensée.
Dans les bois de l'Enna, dans les champs d'alentour,
Peut-être en cet instant sa mère de retour,
Hélas ! la redemande aux nymphes des bocages,
Aux antres des forêts, à l'écho des rivages,
Et d'une voix plaintive implore en vain les Dieux.
Des pleurs à ce penser s'échappent de ses yeux,
Et dans son cœur en proie à la douleur amère
Rien ne peut effacer l'image d'une mère.
L'empire de la nuit, étonné de la voir,
L'éclat de la richesse et l'éclat du pouvoir,
L'âge d'or renaissant dans l'heureux Élysée,
De l'hydre des enfers la colère apaisée,
Et la Parque adoucie et l'Érèbe calmé,
Et le peuple des morts de ses attraits charmé,
De ses tristes pensers rien ne peut la distraire.

Cependant sur ces bords qu'un faible jour éclaire,
L'astre du soir paraît, et son disque argenté
Verse du haut des airs sa paisible clarté;
Loin du jour, loin du bruit, l'hymen des rives sombres,
Pâle divinité que révèrent les ombres,
Voit la cour de Pluton entourer ses autels.
Ce n'est point cet hymen adoré des mortels,
Qui naquit des amours, partage leur ivresse,
Et porte à ses banquets la bruyante allégresse.
Triste enfant du Destin, l'enfer fut son berceau,
La Parque inexorable alluma son flambeau;
Son front est couronné de guirlandes funèbres;
Né sur les sombres bords, il aime leurs ténèbres;
Austère, il fuit l'amour et sa volage ardeur.
Bientôt l'antique Nuit, sa compagne et sa sœur,
Sur les toits du palais a déployé ses voiles:
Des pavots à la main, le front paré d'étoiles,
Animant la pudeur aux doux embrassemens,
Elle unit les époux et reçoit leurs sermens.

Un cri s'est fait entendre au fond du noir abîme;
L'empire du trépas et s'ébranle et s'anime;
L'Érèbe a tressailli; le peuple des tombeaux
Célèbre l'hyménée et ses bienfaits nouveaux.
L'onde n'insulte plus à la soif de Tantale;
Sisyphe est endormi sur sa roche fatale,
Et l'enfer n'entend plus ses abîmes frémir,
Ni ses fleuves gronder, ni ses mânes gémir.

Ceux qui de l'Elysée habitent les demeures,
Les sages, entourés des Grâces et des Heures,
Du paisible sommeil négligent les douceurs.
Sous leurs bocages verts, le front paré de fleurs,
Ils chantent des époux l'union éternelle;
Et d'échos en échos, sur sa rive fidèle,
L'Achéron attendri répète leurs accords:
« O Pluton, disaient-ils, ô roi des sombres bords,
» Et vous que les enfers adoptent pour leur reine,
» Par l'hymen fortuné dont le nœud vous enchaîne,
» Unissez le Tartare, et la terre et les cieux;

» Aux mânes consolés donnez de nouveaux dieux ;
» Gage de votre hymen, qu'une race nouvelle,
» Puissante comme vous, comme vous immortelle,
» De votre empire immense augmente la splendeur,
» Et de Cérès un jour console la douleur. »



POÉSIES
FUGITIVES.

ÉPITRE

A MADAME ADELE ***,

POUR L'INVITER A SE LIVRER AUX CHARMES DE LA MÉLANCOLIE.



Vous avez tous les dons pour plaire :
Esprit, raison, grâce, beauté ;
On vante votre caractère,
Et l'on aime votre bonté.
Mais, hélas ! pour être accomplie,
Il vous manque une qualité ;
La divine Mélancolie,
Dont le charme fut si vanté,
Sur votre cœur a peu d'empire ;
Chacun sait trop qu'à la gaîté

Votre esprit est un peu porté;
Puisqu'enfin il faut vous le dire,
Parfois on vous surprend à rire,
Et c'est très-mal, en vérité.

Chez notre nation légère,
Je sais qu'on a ri quelquefois;
Je me souviens que le parterre
Riait aux pièces de Molière;
On riait chez l'humble bourgeois,
On riait même chez les rois;
Mais on a changé de méthode,
Et nos romanciers favoris
Viennent de mettre dans Paris
La Mélancolie à la mode.
J'ai vu planer sur nos salons
L'ombre du triste Jérémie;
La vive Joie en est bannie,
On y pleure même en chansons;
C'est par-là que notre âge brille;

Le *spleen* fait partout des progrès :
On ne rit plus qu'à la Courtille
Et chez les bourgeois du Marais.
Un cœur vraiment mélancolique
Est un trésor bien précieux ;
D'être tendre et bon on se pique,
A verser des pleurs on s'applique :
C'est un état délicieux.
Si parfois l'Amitié murmure,
Si l'on aime peu ses amis,
Du genre humain on est épris,
Et l'on adore la Nature.
On peut bien n'être pas ému
Des maux de sa propre famille ;
Mais, par la Nature vaincu,
On pleure sur une chenille :
C'est le comble de la vertu.

N'avez-vous pas vu dans la plaine
S'écouler l'onde d'un ruisseau ?

La Nymphe, en sa marche incertaine,
Lentement sur la molle arène
Roule le cristal de son eau,
Sans savoir où son cours la mène.
Ainsi, d'un air triste et dolent,
La sensible Mélancolie
Cède à son génie indolent,
Et, dans sa vague rêverie,
Marche sans but et sans dessein,
Heureuse si dans son chemin,
Au sein d'une verte prairie,
Elle rencontre un beau chagrin [1] !

Elle aime les vaines alarmes;
Son ombre la remplit d'effroi;
Souvent, sans trop savoir pourquoi,
Elle verse un torrent de larmes :

[1] On demandait à une femme ce qu'elle regrettait de sa jeunesse : « Un beau chagrin, dit-elle, dans une prairie. »

Aimable Adèle, croyez-moi,
Montrez-vous sensible à ses charmes,
Et vivez sous sa douce loi.

La voilà qui paraît dans l'ombre,
Portant un cyprès à la main;
Son teint est pâle, son air sombre;
Ses bras sont croisés sur son sein.
Fidèle aux lois qu'elle s'impose,
Poussant des soupirs, des sanglots,
Elle pleure sur des tombeaux
Où nulle cendre ne repose;
Vers vous elle porte ses pas;
Comme elle est tendre, affectueuse!
Elle va tomber dans vos bras;
Mais toujours distraite et rêveuse,
Elle ne vous aperçoit pas.
Les grandes et vastes pensées
Sur son front paraissent tracées;
Mais, sous cet austère maintien,

Souvent elle ne pense à rien ;
Son œil au ciel cherche la lune,
Et craint d'y rencontrer le jour ;
L'aspect des Plaisirs l'importune,
Les noirs Soucis forment sa cour ;
Toujours à la Tristesse en proie,
Ses beaux jours sont des jours de deuil :
Le Bonheur est son grand écueil,
Son plus grand fléau, c'est la Joie.
L'Ennui l'accompagne, dit-on ;
Mais, dans la bonne compagnie,
On aime son triste génie,
Et pour paraître du bon ton,
Il faut bien parfois qu'on s'ennuie.
Aimable Adèle, abjurez donc
Cette gaîté, cette folie,
Qui ne sied plus même à Thalie,
Et qui, pour plus d'une raison,
Parmi nous n'est plus de saison.

A la triste Mélancolie
Hâtez-vous de vous consacrer ;
Vous que la reine d'Idalie
De ses dons se plut à parer,
Dans les pleurs passez votre vie :
Les beaux yeux sont faits pour pleurer.
Si la gloire a pour vous des charmes,
Vous la trouverez en pleurant ;
Car l'un des beaux-arts, à présent,
Est celui de verser des larmes :
Cultivez cet heureux talent.
Votre tâche sera pénible ;
Mais enfin, pour être sensible,
Faites comme tant d'autres font :
Plus d'un auteur mélancolique,
S'efforçant d'être pathétique,
Pleure à la sueur de son front.

Évitez toujours la présence
Des gens soupçonnés d'être heureux ;

Gardez un lugubre silence
Au milieu d'un cercle joyeux.
Ne vous abaissez point à lire
Une histoire, un conte amusant,
Et gardez-vous surtout de rire
De quelque chose de plaisant.
Dans votre sombre rêverie,
Ne voyez jamais rien en beau,
Et soyez, on vous en supplie,
Triste comme un roman nouveau.
Un air de profonde tristesse
Peut vous tenir lieu de raison.
Négligez Socrate et Platon,
Et tous les sages de la Grèce ;
Nos romans nous montrent sans cesse
Des prisons et des échafauds ;
Et c'est bien assez des bourreaux
Pour vous former à la sagesse.
Égarez-vous dans les tombeaux
Avec nos romanciers célèbres ;

Imaginez de vieux châteaux
Peuplés de fantômes funèbres ;
Pour les cœurs à grands sentimens,
Les tableaux les plus effrayans
Ont des beautés que rien n'efface ;
La Mort même n'est pas sans grâce,
Et les fantômes sont charmans.
Dans ces noirs pensers recueillie,
Vous brillerez parmi les noms
Des femmes qui dans nos salons
Exercent la Mélancolie,
Et, pour relever leurs attraits,
Se couronnent de noirs cyprès.
Pâle, abattue et languissante,
Vous aurez l'air d'une ombre errante ;
Vous aurez l'air d'un revenant
Échappé d'un drame allemand ;
Vous voyant ainsi corrigée,
On dira : Comme elle est changée !
Elle est changée à faire peur ;

Ce qui lui fait beaucoup d'honneur.
Du bon ton elle est le modèle ;
Grâces à la mode nouvelle,
Les ris, les jeux, loin d'elle ont fui ;
Et telle est la métamorphose,
Que nos romanciers d'aujourd'hui
Pourront en faire quelque chose.



TABLEAU
D'UNE AUBERGE.



Dans une même hôtellerie
Cinquante voyageurs arrivent à la fois;
Tout retentit de leurs confuses voix;
Chacun d'eux peste, jure, crie,
Et sans façon admis dans ce triste séjour,
Se plaint en haletant des fatigues du jour.
Précédé d'une fille à la démarche lente,
Chacun va visiter le modeste réduit
Où le sort le condamne à passer une nuit;
Et voyant le grabat qui trompe son attente,
Gronde tantôt l'hôtesse et tantôt la servante.
Bientôt la faim a mis tout le monde aux abois;

J'entends près du foyer crier le tournebroche;
  L'airain propice a retenti deux fois,
  Et du souper déjà l'heure s'approche.
Le tumulte s'accroît. Au milieu du fracas,
Le maître du logis qu'un bonnet blanc décore,
Au troisième signal de la cloche sonore,
Sur deux rangs allongés fait aligner les plats.
    Tandis que tout le monde arrive,
    Il sourit à chaque convive,
Et regarde en pitié ceux qui ne soupent pas.
Près du maigre festin on s'assemble avec joie,
    Et chacun se place au hasard :
  Malheur à ceux qui viennent un peu tard!
Car des premiers venus le souper est la proie.
Souvent un pauvre diable à ce festin admis
Célèbre de Grimod [1] la doctrine savante,
Et nous dit que Berchoux [2] est fort de ses amis;

[1] Auteur de l'*Almanach des Gourmands*.
[2] Auteur de la *Gastronomie*.

Il se plaint sans pitié du mets qu'on lui présente,
Et se plaît à montrer son dégoût, son ennui,
Pour faire croire aux gens qu'il soupe mieux chez lui.
Certain Gascon nous dit qu'aucun mets ne le tente;
La table est mal servie et rien n'est à son gré,
Et trouvant tout mauvais, il a tout dévoré.
L'hôte, que rien n'étonne et que rien n'épouvante,
Semblable au roc battu par la vague écumante,
Reste debout, voit tout s'émouvoir,
Brave en paix les clameurs, et sourit à l'espoir
De rançonner bientôt la troupe mécontente.
Cependant, grâce au vin du crû,
Le calembourg circule et la gaîté s'anime;
Chacun à discourir s'évertue et s'escrime.
Là, certain campagnard, par le coche venu,
A tous ses compagnons, dont il n'est point connu,
Révèle avec candeur le nom de sa famille,
Les vertus de sa femme ou celles de sa fille;
Plus loin, d'un air content et d'un ton ingénu,
Un rimeur indiscret dit les fruits de sa veine

A son voisin qui bâille et qui l'écoute à peine.
Un petit-maître, en poste arrivé de Paris,
Dit les modes du jour, rit du ton des provinces,
Nous fait croire qu'il a du crédit chez les princes,
Se pare des bons mots chez Brunet applaudis,
Et cite les acteurs du parterre chéris ;
Devant tous ces bourgeois sans façon il se vante,
Souvent il exagère, et parfois il invente.

Chacun des voyageurs conte ce qu'il a vu ;
Tous parlent à la fois, aucun n'est entendu ;
L'un plaisante, et l'autre raisonne ;
De mille cris divers l'hôtel bruyant résonne ;
Si quelque doux minois arrive en ce moment,
Tous nos beaux discoureurs se taisent à sa vue ;
Chacun sourit et prend un ton galant ;
Chacun veut plaire à la belle inconnue.
On veut surtout paraître du bon ton ;
Le cavalier méprise le piéton ;
Et, fâché de n'avoir à mépriser personne,

Contre tous les valets celui-ci gronde et tonne.
La berline légère, et portant gens de cour,
Rit de la diligence à la marche pesante,
Et la diligence à son tour
Regarde avec dédain la patache indigente.
On raille les nouveaux venus :
On s'observe et l'on s'examine ;
Et trente voyageurs, l'un à l'autre inconnus,
Se jugent tour à tour sur l'habit, sur la mine.
Sans se connaître, on se cherche le soir,
Dès le lendemain on s'oublie,
Et l'on se quitte enfin pour ne plus se revoir.
C'est le vrai miroir de la vie ;
Et, sans avoir l'esprit fort pénétrant,
Pour peu qu'on connaisse les hommes,
On conviendra qu'une auberge est vraiment
L'image du monde où nous sommes.



MÉLANGES

EN PROSE.

LETTRES
A M. DELILLE
SUR
LE SENTIMENT DE LA PITIÉ.

LETTRE PREMIÈRE.



Paris, 2 mars 1802.

Vous avez célébré et fait revivre la pitié dans vos vers; il vous appartenait de chanter ce doux sentiment, à vous, Monsieur, qui avez fait passer dans notre langue le génie et l'ame de Virgile. Permettez que je mêle ici mon suffrage à ceux que vous avez le droit d'attendre du public; j'ai éprouvé presque tous les malheurs qui sont le sujet de vos chants; vos vers ont adouci l'amertume de mes souvenirs : en chantant l'infortune, vous la consolez; et, parmi les larmes que vous m'avez fait répandre, il en est quelques-unes pour la reconnaissance.

Dans les tristes loisirs de l'exil, souvent dans la retraite, et privé de mes livres, je suis quelquefois descendu dans mon cœur; j'ai examiné les sentimens qui se rapportaient le plus à ma situation, et j'ai réfléchi sur la pitié. J'ose, Monsieur, vous adresser ici le résultat de mes réflexions. Je sais toute la défaveur qui m'attend, en traitant un sujet que vous avez traité; mais il est des détails auxquels la poésie ne peut descendre, et ce sont ces détails dont je me suis occupé. Je cède, au reste, beaucoup plus à mon penchant qu'à un sentiment présomptueux de mes forces. Vous m'avez fait pleurer, et je n'ai plus d'amour-propre; vous combattez l'égoïsme, vous faites triompher l'humanité; et, sans trop songer à ce qu'on pourra dire de ma témérité, je n'ai pu résister à l'envie de me ranger sous vos drapeaux.

Votre but, Monsieur, en chantant la pitié, est de la représenter comme la première des vertus sociales. L'origine que vous donnez ainsi à la société est beaucoup plus noble que celle que lui ont donnée les philosophes; et votre hypothèse me semble plus ingénieuse et plus vraie que la plupart des systèmes qu'on a imaginés sur la formation du contrat social.

Ce sentiment, qui intéresse les hommes les uns aux autres, et qui, par son essence, renferme le principe d'un rapprochement, d'une association nécessaire, devait en effet être placé parmi les premiers liens de la société; il doit même être compté au rang de ses principes conservateurs. Si, parmi les hommes, la somme des maux l'emporte toujours sur la somme des biens, si, dans les États

les mieux ordonnés, il se trouve encore un si grand nombre d'hommes qui ne participent point au bonheur qui semble leur être promis, quel sentiment peut offrir de plus douces compensations que celui qui tend à adoucir les rigueurs de l'infortune, et qui vient sans cesse au secours de ceux qui sont le plus mal partagés? Quel sentiment est plus propre à maintenir l'équilibre dans l'état social, que celui qui nous aide à réparer les injustices du sort, et qui, dans les sociétés où les malheureux sont abandonnés, rend les citoyens plus généreux que la cité, et l'homme meilleur que les lois?

La nature a donné aux êtres faibles plus de moyens de toucher les cœurs, et ces moyens leur ont toujours été donnés en proportion de leur faiblesse. Les femmes pleurent plus facilement que les hommes, parce qu'elles sont plus faibles, et qu'elles ont plus souvent besoin d'invoquer dans les autres le sentiment de la pitié. L'enfant au berceau n'a que ses larmes pour appui; il ne fait que pleurer; et la pitié a si peu de force pour lui résister, que l'enfant devient en quelque sorte, par ce sentiment, aussi fort que ceux qui l'entourent. A mesure que l'homme se fortifie, il perd la faculté des larmes, qui lui devient plus inutile.

On peut faire la même observation, par rapport aux rangs de la société. Les hommes qui sont dans les rangs élevés pleurent moins facilement, lors même qu'ils éprouvent quelque malheur. La douleur est plus apparente dans les dernières classes du peuple, et les larmes coulent plus aisément sous le chaume que sous les voûtes de marbre

de nos palais. Si un peintre représentait dans un tableau un homme puissant, pleurant sur ses maux, au milieu de l'appareil de sa puissance, il ferait un contre-sens qui ne manquerait pas de choquer tous les spectateurs. Timante, peintre grec, dans un tableau du sacrifice d'Iphigénie, avait représenté Ulysse et Calchas fondant en pleurs; mais il n'avait pas voulu qu'on vît les larmes d'Agamemnon: le roi des rois était représenté le visage couvert d'un voile. Les larmes ne siéent point à la majesté et à la force. Jupiter ne pleure point dans l'Olympe; un héros comme Hercule pleure fort rarement. Il est vrai qu'Homère fait pleurer Achille; mais les larmes poétiques de ce héros n'ont pu trouver grâce devant le judicieux Platon. On voit rarement pleurer les conquérans, les maîtres de la terre. Il n'en est pas de même de l'être faible dans l'état social; il a sans cesse besoin d'intéresser les autres hommes qui peuvent plus que lui, et la force expansive de sa douleur est en raison de sa propre impuissance: ordre admirable, dans lequel la faiblesse a son empire, qui fait céder la force elle-même; où l'infortune a son pouvoir, qui balance quelquefois l'éclat de la prospérité!

Je sais que ces idées ont dû perdre quelque chose de leur réalité dans les temps modernes. La Pitié, qui avait des autels chez les anciens, n'en a plus parmi nous. Dans l'enfance du monde, dans les jours où la terre commençait à se couvrir d'habitans, un homme ne fut jamais indifférent pour un autre homme; l'humanité fut alors la première des vertus, et l'axiome, *res est sacra miser*, fut long-temps gravé dans les cœurs, avant qu'il fût écrit dans

les livres des sages. La pitié rappelait chez les anciens l'idée de toutes les vertus, et le mot de *pietas* exprimait à la fois l'intérêt qu'on porte au malheur, le respect pour les dieux, l'amour pour les parens, le dévouement à la patrie. Les poëmes d'Homère sont remplis des scènes attendrissantes de la pitié; dans les fictions des premiers poëtes, les larmes furent représentées comme les messagères des dieux sur la terre; un poëte de l'antiquité cache des larmes dans la ceinture de Vénus, pour montrer que la mère des amours ne règne pas moins par les pleurs que par les grâces et les ris. Le sentiment de l'amour commence quelquefois par la pitié. Les peintres ont souvent donné des pleurs à la beauté pour la rendre plus intéressante. L'art oratoire et l'art dramatique ne furent souvent que l'art de faire verser des larmes. Lorsque la poésie des premiers âges a voulu embellir l'Aurore, elle n'a cru pouvoir mieux faire que de lui donner des pleurs; les pleurs eurent toujours le don de plaire et d'intéresser. Ainsi la Pitié prêtait ses larmes au génie; elle présidait à la naissance des arts, et veillait à la conservation des mœurs.

Cette bienveillance réciproque, qui émane du sentiment de la pitié, contribua long-temps au bonheur des sociétés; mais, en toute chose, il est un but qu'il est dangereux de dépasser. L'habitude que les hommes contractèrent, de se réunir en trop grand nombre dans les mêmes lieux, diminua le penchant qui tendait à les rapprocher; peu à peu le sentiment moral de la pitié s'affaiblit, et l'égoïsme prit naissance dans les cités populeuses. A force de rester au milieu d'un grand nombre d'hommes, on s'inté-

resse moins à leur sort; on se recherche plus par le besoin réciproque de se distraire que par celui d'éprouver de tendres affections : on y calcule trop le parti qu'on peut tirer de ses semblables, pour qu'on s'occupe de l'idée de les soulager. Les habitans d'une grande ville, tout occupés de l'unique affaire d'avancer leur fortune, se regardent entre eux comme des concurrens, et non comme des êtres de la même origine; ils ne sont guère occupés, d'après cela, que des moyens de se nuire et de se surpasser. Un homme marchant à côté d'un autre homme qui se précipite au même but que lui, n'est frappé que de l'idée d'un obstacle à vaincre, d'une difficulté à surmonter. Je n'ai jamais pu me figurer une grande cité, qu'en me la représentant sous l'image d'un torrent où les vagues, entraînées par une pente commune, se choquent et se brisent, tantôt s'abîment, tantôt se montrent à la surface, et n'ont aucun lien qui les unisse : ainsi, les passions, qui font mouvoir une population nombreuse, se croisent et se heurtent sans cesse. Les hommes se suivent, se déplacent, se montrent, et disparaissent presque au même instant ; ils marchent ensemble, mais ils ne tiennent point les uns aux autres; ils n'ont presque rien de commun que la pente qui les emporte; ils ne sont réunis par aucun sentiment, ils ne connaissent point la pitié.

Personne, Monsieur, n'a mieux senti que vous cette vérité ; aussi dans votre poëme vous célébrez d'abord la pitié dans les campagnes. Vous n'avez pas de grands malheurs à peindre ; mais vos tableaux n'en sont pas moins pathétiques ; ce qui prouve qu'on s'attendrit plus facile-

ment par des images champêtres, et que la Pitié a spécialement placé son culte dans les champs. Dans les autres parties de votre ouvrage, vous peignez les malheurs des cités, dans les alarmes des guerres civiles et dans les fléaux d'une révolution. Ce n'est plus cette pitié touchante qui inspirait la muse champêtre, c'est un sentiment mêlé d'horreur, qui fait éprouver une impression douloureuse et pénible ; les malheurs y sont trop accumulés, pour que la pitié ne dégénère pas souvent en un sentiment vague.

La pitié est plus touchante dans les champs, parce que les idées y sont plus simples ; on pourrait ajouter que les objets sur lesquels peut s'exercer la pitié, y sont plus saillans et plus distincts, par leur contraste avec l'ordre qui règne dans les saisons, et l'harmonie inaltérable de la nature. Bernardin de Saint-Pierre observe que le sentiment de l'innocence est le premier mobile de la pitié ; cette idée peut encore nous servir à expliquer pourquoi la pitié a conservé des impressions plus vives dans les champs que dans les villes. En effet, les mœurs des champs sont en général moins corrompues. Quand Virgile veut peindre les guerres civiles qui avaient désolé l'empire romain sous les triumvirs, il se place à la campagne, et ne montre que le simple Mélibée, fuyant loin du champ paternel. Il nous aurait peut-être moins intéressés, en peignant le deuil et l'effroi de la capitale du monde. Les malheurs d'une grande cité n'offrent point de contraste pour l'esprit, point de repos pour l'ame, et la monotonie du tableau nuit à l'effet ; les malheurs qu'on éprouve dans une ville populeuse, et surtout dans une ville cor-

rompue, semblent plus mérités, et la pitié paraît avoir moins à gémir.

L'accumulation des événemens malheureux, la multiplicité confuse des infortunes, ne fait que jeter le trouble dans nos sentimens et dans nos pensées. La compassion est comme l'amitié ou comme l'amour qui ont besoin de voir et de distinguer l'objet de leurs tendres préférences. Si la pitié pouvait suffire à tous les malheurs qui arrivent ou qui sont arrivés de notre temps, il n'y aurait point de livre au monde qui dût nous arracher autant de larmes que le *Moniteur;* cependant cette lecture nous laisse toujours dans une froide indifférence; pourquoi! ce n'est pas seulement parce que le malheur s'y trouve toujours à côté du crime, mais parce que toutes les infortunes y sont confondues, et que la pitié ne peut se reconnaître dans cette horrible confusion. La pitié ne s'exerce d'ailleurs que sur la nature vivante. Il faut au malheur une figure humaine, il faut qu'il nous offre une image de la vie, pour nous intéresser, et pour n'être pas une stérile abstraction. Permettez-moi, Monsieur, une comparaison prise dans les objets les plus tristes qui puissent s'offrir à notre esprit. Il est peu de personnes à Paris qui n'aient visité les catacombes de Sainte-Geneviève. Deux millions d'ossemens informes sont entassés dans cette enceinte lugubre! Que de chagrins, que de passions malheureuses, que de misères ont troublé la vie de cette foule d'hommes qui ne sont plus qu'un amas confus d'os et de poussière! Rien cependant ne nous rappelle ici les peines de notre vie passagère; ce spectacle, comme la vallée d'Ezéchiel, ne réveille en

nous que les austères pensées de la mort ; il ne nous inspire qu'une sombre rêverie qui n'a rien de commun avec la pitié. Pour en revenir au *Moniteur,* ce grand registre de nos misères publiques, ne pourrait-on pas dire que les victimes de la révolution s'y trouvent entassées pêle-mêle, comme les débris de la mort dans les catacombes de Sainte-Geneviève ? C'est pour cette raison sans doute qu'elles ne font point couler les larmes de la compassion.

J'ai dit plus haut que la corruption qu'on trouve plus fréquemment dans les cités que dans les campagnes, est contraire au développement des sentimens les plus affectueux du cœur humain ; cette observation, Monsieur, me paraît venir merveilleusement à l'appui de votre hypothèse, sur l'utile influence de la pitié dans l'état social. En effet, on a dû remarquer que ce sentiment se manifeste beaucoup moins vivement en faveur des êtres dangereux et nuisibles à la société. Nous plaignons le malheureux qui vient d'être condamné à mort ; mais il suffit de nous rappeler son crime pour étouffer en nous les émotions de la pitié. Voyez expirer Néron ; si vous ignorez ses forfaits, vous déplorerez sa destinée ; mais vos larmes ne couleront point, si vous avez lu Suétone ou Tacite. La pitié tient essentiellement au sentiment de la justice ; et c'est sous ce rapport qu'elle doit être placée parmi les principes conservateurs de l'ordre social.

Dans les siècles moins corrompus, dans les lieux où l'homme est meilleur, la pitié a plus d'empire ; elle se tait, dès que l'homme se déprave ; elle fuit les lieux où l'on abuse des institutions sociales. Quand la population des

cités tend à se corrompre, la pitié se retire dans la solitude ; c'est là qu'elle trouve des cœurs moins indignes des plaisirs qu'elle fait éprouver.

Ce n'est pas cependant qu'une population comme celle de nos grandes villes soit tout-à-fait incompatible avec l'idée de la solitude ; mais cette solitude n'est autre chose que l'isolement, et tient plus qu'on ne croit à l'insouciance de l'état sauvage. Beaucoup de gens vivent seuls au milieu de la foule ; ils n'ont pas pour cela les qualités de la vie retirée. Les autres se répandent dans ce monde tumultueux ; ils sont au milieu du bruit, et leur cœur ne les a jamais avertis de la présence de leurs semblables. Il n'en est pas de même dans la retraite des champs ; on peut y vivre dans la solitude, mais l'ame n'y est point solitaire ; elle s'y entoure à loisir d'objets chéris ; les sentimens affectueux y trouvent moins de sujets de distraction ; on y aime mieux ; on y aime plus long-temps ; un homme y est toujours compté pour quelque chose, et l'infortune y perd plus rarement ses droits à la pitié. C'est surtout dans les champs, et surtout bien loin de Paris, que les sentimens conservent toute leur délicatesse ; la délicatesse est à l'humanité, ce que la grâce est à la beauté. Souvent un regard, un mot, est un acte de bienfaisance. Dans les villes, au contraire, on connaît moins le sentiment des convenances : l'amour-propre est le mobile du bien comme du mal ; on y prodigue des bienfaits de la même manière qu'on y prodigue les outrages, et les hommes n'y connaissent point la douce expansion, l'abandon généreux, la cordialité franche, les heureux sentimens que la Provi-

dence nous a donnés pour nous secourir les uns et les autres, et qu'elle a tirés des trésors de sa bonté pour le maintien de l'ordre social.

Le spectacle presque habituel de la misère qui règne dans les grandes villes, doit accoutumer l'ame à l'indifférence. Une fois que les hommes ont cessé de nous intéresser, leur infortune n'est plus qu'une image odieuse qui blesse la vue, sans toucher le cœur; l'esprit dirige encore ses spéculations vers l'humanité, mais c'est toujours l'humanité en général, et l'on sait que cela n'engage à rien. On s'attendrit encore à la lecture d'un roman, à la représentation d'un drame; on aime à penser que les malheurs sur lesquels on pleure, sont imaginaires, et qu'ils n'imposent point l'obligation de les soulager; mais on redoute la vue d'un malheur réel; on s'en éloigne comme d'un objet incommode; on le fuit comme un mal contagieux. Quelquefois votre malheur excite la compassion; mais il faut que vous vous trouviez dans une situation piquante et dramatique; vous ne ferez point répandre de larmes, si vous êtes malheureux comme tout le monde. Qu'un homme soit écrasé sous la chute d'une tuile, personne ne pleurera; mais si un acteur expire en jouant la tragédie, sa mort deviendra le sujet d'un deuil public. Ainsi, il faut que l'infortune soit, en quelque sorte, *encadrée,* pour attirer les regards; la vaine curiosité, un frivole intérêt, devient la source de la pitié; c'est ce qui a fait dire sans doute que les gens du monde étaient difficiles en malheurs.

Le sentiment de la pitié n'est pas seulement étouffé par

le spectacle habituel de la misère, mais par le spectacle même du luxe qu'on étale dans les villes. Le luxe dirige insensiblement toutes les idées vers la richesse; c'est ce signe apparent de la félicité qu'on recherche, qu'on admire presque exclusivement; il en résulte que l'infortune est abandonnée, et reste isolée dans un coin du tableau. L'idée de la pitié devient une idée injurieuse ; il n'est pas rare de voir des hommes se menacer de leur pitié, comme ils se menaceraient de leur colère ou de leur mépris. Aussi la honte fait-elle toujours plus pour cacher la misère , que l'humanité pour la secourir.

L'émulation de luxe qui règne dans les grandes cités intercepte les secours de la pitié entre les mains des riches. Les besoins qu'ils se sont faits ne sont pas moins impérieux que ceux que la nature leur a donnés : le superflu devient une chose d'une nécessité absolue, et l'envie de paraître avec éclat fait plus de malheureux que la mauvaise fortune. On a compté à Paris cent mille pauvres, ce calcul s'élèverait bien plus haut, si on comptait les pauvres que fait la vanité, ces mendians dorés à qui le vulgaire porte sottement envie. Quatre villages, dit quelque part Montesquieu, ne suffisent pas quelquefois pour enrichir un grand seigneur prêt à devenir misérable, ou un misérable prêt à devenir grand seigneur. Il est plus difficile d'enrichir la pauvreté de luxe que la pauvreté d'état. Il manque bien plus de choses aux habitans de la Chaussée-d'Antin qu'à ceux du faubourg Saint-Marceau. Ceux que la fortune a favorisés se plaignent plus de ses rigueurs que ceux qu'elle accable. Comment la pitié serait-elle écoutée, dans une

ville où tout le monde se plaint, où tout le monde est pauvre?

A ces causes d'insensibilité et d'indifférence, s'en joignent beaucoup d'autres, surtout dans les momens de trouble. Quand le peuple a secoué le joug de l'autorité, beaucoup d'hommes profitent de cette occasion pour secouer celui de la reconnaissance, et ils ne manquent pas de prétextes pour voiler leur ingratitude des couleurs du bien public. C'est vainement qu'on viendra nous dire qu'il est grand, qu'il est beau de faire des ingrats; personne n'est jaloux de cette sorte de gloire. L'ingratitude est le vice qui déplaît le plus aux hommes, parce qu'il attaque ce qu'ils ont en eux de plus noble et de plus délicat, le sentiment de l'humanité.

Il faut avouer aussi que, dans les derniers temps, le malheur s'est montré quelquefois indigne du sentiment de la pitié; il est si peu d'hommes qui sachent résister à l'épreuve d'une longue adversité! Combien au contraire n'en a-t-on pas vu à qui les revers ont arraché le secret de leur bassesse, et qui, dans leur chute, sont descendus beaucoup plus bas que leur fortune! Ils n'ont inspiré que le mépris, et ce mépris a été d'autant plus profond, qu'on est presque toujours plus exigeant envers les malheureux. Les jugemens de ceux qui voient d'en haut sont ordinairement plus sévères que les jugemens de ceux qui regardent d'en bas; et l'on se montre toujours ingénieux à trouver des fautes à ceux qui sont tombés dans l'infortune, sans doute pour se ménager des prétextes de ne pas les secourir. Les prétextes de ce genre n'ont malheureusement

pas manqué à l'indifférence ; et le malheur, en perdant sa dignité, a perdu une partie de ses droits à la compassion.

J'ai quelquefois réfléchi sur la sévérité des jugemens qu'on porte envers les malheureux, et j'avoue que je n'ai pu en trouver la cause que dans la bizarrerie de l'esprit humain. J'avais lu dans les historiens que les dames romaines, en applaudissant aux jeux sanglans des gladiateurs, exigeaient que les vaincus expirassent avec grâce. Ce trait m'avait toujours paru incroyable ; mais il a bien fallu le croire, quand j'en ai vu les exemples se multiplier dans nos sociétés modernes ; j'ai vu partout les hommes les plus pusillanimes, les plus incapables de supporter la douleur, reprocher aux malheureux de ne savoir ni souffrir ni mourir ; j'ai vu dans les cercles les plus corrompus, des censeurs plus qu'indulgens pour eux-mêmes, blâmer sans pitié la conduite des hommes qui ont succombé, et parler sur ce point de manière à faire entendre que l'accomplissement des devoirs de l'humanité, comme certaines fonctions pénibles, appartient spécialement aux malheureux, et que le soin de cultiver la vertu, comme celui de cultiver la terre et les arts utiles, doit être abandonné à cette foule misérable que le beau monde ne reçoit point et ne connaît point.

Une des idées les plus affligeantes, c'est de voir que les époques où les hommes ont le plus besoin du sentiment de la pitié, sont toujours celles où ce sentiment s'affaiblit davantage dans le cœur humain ; et notre révolution offre plus d'une preuve de cette triste vérité ; en multipliant les sujets de nos larmes, elle semble avoir tari leur source.

Mais la Providence n'a pas voulu qu'au milieu d'une révolution qui étouffait la voix de la pitié, le malheur restât tout-à-fait sans consolation, et le prétexte même qu'on a pris pour nous persécuter, a pu nous faire supporter la persécution. Nous avons souffert pour une cause honorable; nous avons souffert pour tout ce qui nous était cher, et quand on souffre pour la gloire, pour l'honneur, et pour ce qu'on aime le plus, on n'est jamais trop malheureux. Dans les fers, dans l'exil, au pied de l'échafaud, j'ai souvent éprouvé un secret mouvement d'orgueil, qui adoucissait mes maux et soutenait mon courage. J'ai entendu plus d'une fois mes compagnons d'infortune parler de leurs malheurs dans la révolution, comme un guerrier parlerait de ses exploits et des combats glorieux où il s'est trouvé.

La pauvreté même, qui est le malheur que les hommes supportent le moins, a trouvé des motifs de consolation au milieu d'une révolution qui a changé toutes les propriétés. La manière dont nous avons vu accumuler tant de richesses a contribué, au moins pour quelque temps, à les considérer, et l'idée de la bassesse enrichie a consolé ceux que la révolution a ruinés. Plusieurs des hommes riches qui sont tombés dans l'indigence, supportent leur nouvel état avec une résignation dont on ne les aurait pas crus capables.

La pauvreté, à la suite d'une révolution comme la nôtre, se rattache à l'idée d'une bonne conduite; souvent ces mots seuls, *je suis resté pauvre*, ont suffi pour la justification d'un homme accusé au tribunal de l'opinion.

Ceux qui ont une ame élevée peuvent se consoler de cette manière. Il en est d'autres qui ont tout perdu dans le nouvel ordre de choses, et qui se consolent en se rappelant des temps chers à leur amour-propre. J'ai vu des hommes plus vains de leurs titres depuis qu'ils les ont perdus, qu'ils ne l'étaient dans tout l'éclat de leur fortune. J'ai vu de vieux serviteurs de la patrie sous les rois, sourire encore à leurs honneurs éclipsés, et s'écrier avec un secret orgueil : *Voilà ce que fut autrefois le pauvre Bélisaire!* Les souvenirs qui les environnent sont comme ces ruines augustes, qui parlent encore de la gloire des siècles écoulés. J'ai toujours remarqué qu'on n'oubliait jamais les faveurs de la fortune, mais qu'on oubliait aisément ses rigueurs. Quand la prospérité arrive, on ne voit que le présent; quand le malheur vient, on a toujours le passé sous les yeux; les gens qui ont fait fortune n'ont point de mémoire, et les malheureux sont pleins de souvenirs. Il faut avouer néanmoins que toutes les infortunes n'ont pas ainsi leur orgueil et leur gloire; les souvenirs d'ailleurs ne consolent pas toujours, surtout lorsque l'espoir d'un heureux avenir nous abandonne. Tant que les passions généreuses soutiennent notre courage, elles nous laissent à peine sentir nos maux; mais le temps marche vite, et dans sa fuite rapide il emporte nos illusions consolantes, il emporte jusqu'aux souvenirs du passé, et nous laisse en proie aux tristes réalités du présent. Chaque jour nous remarquons avec douleur que la pauvreté, un moment honorée parmi nous, commence à retomber dans l'avilissement. Le monde estime déjà beaucoup ceux qui sont devenus riches; il mé-

prisera bientôt ceux qui sont devenus pauvres. Il est une remarque qui n'échappera point aux historiens de notre siècle. Tant que l'exaltation des esprits a duré, personne n'a songé à s'enrichir; chose incroyable! au milieu de tant de crimes, on trouvait des exemples de probité et de désintéressement. Je me rappelle que dans l'horrible journée du 10 août, la multitude poussée à tous les excès de la révolte, et maîtresse du palais des rois, châtiait avec fureur les filous qui emportaient quelques meubles; peu d'années après, on applaudissait à la fortune de ceux qui avaient pillé les royaumes. De tout temps on a déploré les crimes des révolutions; mais ce qu'on n'a point assez déploré, c'est d'un côté cette foule de regrets qu'elles laissent après elles, de l'autre cet esprit de corruption et de cupidité qui les accompagne. Dans les troubles politiques comme dans la guerre, tant que durent les discussions vives et les combats décisifs, on ne songe qu'à se défendre, on ne songe qu'à vaincre; quand la victoire est remportée, les uns ne pensent plus qu'à leurs blessures, les autres courent au butin.

Notre révolution n'a présenté d'abord qu'une guerre entre les pauvres et les riches, l'affreux génie de la terreur s'est long-temps caché sous les haillons de la misère; c'est toujours au nom de la classe indigente que la licence a dicté ses homicides arrêts; le souvenir s'en est malheureusement conservé; et ceux qui sont restés riches ne s'accoutument pas facilement à l'idée de ne voir qu'un infortuné dans un homme qui implore leur pitié. Je ne parle pas ici des nouveaux riches, qui n'ont pas les mêmes motifs

d'indifférence; les uns mettent autant de soins à cacher leur fortune qu'ils en ont mis à cacher les crimes qui les ont enrichis; les autres, plus avides de paraître, ne songent qu'à faire savoir au public qu'ils ont changé d'état, et les moyens que leur offre la bienfaisance ne sauraient suffire à leur vanité.

Pénétrez dans l'asile du pauvre, vous ne verrez à ses côtés que des gens plus pauvres encore que lui; vous verrez toujours la misère consolée par la misère. Qu'un homme meure de faim dans la rue, vous ne verrez se rassembler autour de lui que des gens du peuple : je n'ai jamais vu un homme ou une femme descendre de voiture pour secourir un malheureux. Les gens qui vont en voiture ont bien d'autres choses à faire.

Je ne répéterai cependant point ici les plaintes banales qu'on a faites tant de fois contre l'égoïsme, pendant les époques orageuses de la révolution : elles étaient d'autant plus injustes, qu'elles se trouvaient presque toujours dans la bouche des égoïstes eux-mêmes. Il n'était plus temps de déclamer; tout le mal était fait, et l'égoïsme devenait une suite nécessaire de la situation violente où nous étions placés. Tous ceux qui n'étaient pas tourmentés par l'ambition ou par le fanatisme du moment, tremblaient pour eux-mêmes; chacun sentait sa propre douleur, et gardait sa pitié pour soi. Il est dans l'homme un principe qui parle plus haut que tous les sentimens, c'est celui de sa conservation.

Je sais que la pitié, dans ces temps malheureux, s'est fait entendre encore quelquefois; mais ce n'était plus cette

bienveillance naturelle qui s'étend à tous les hommes ; trop souvent elle prenait sa source dans l'esprit de faction. On ne pleurait pas sur les malheurs de l'humanité, mais sur les malheurs d'un parti. On ne s'attendrissait point sur votre infortune, parce que vous étiez un homme, mais seulement parce que vous aviez défendu une opinion. Au reste, nous n'avons pas le droit de nous montrer fort difficiles sur le sentiment de la pitié, et nous devons l'encourager partout où on le trouve, quels que soient sa cause et son motif. J'ai souvent gémi sur les maux que nous a causés l'esprit de parti ; mais j'avoue que je suis quelquefois tenté de les lui pardonner, quand je songe qu'il est presque le seul mobile qui nous ait encore fait faire quelque bien, en conservant en nous le principe des affections généreuses.

Je sais que l'esprit de parti a beaucoup contribué à dénaturer le cœur humain ; mais telle était notre situation, qu'il a fallu souvent chercher le bien dans le principe même du mal. Il n'est pas d'ailleurs de chef de parti que le malheur n'ait quelquefois désarmé, et qui n'ait essuyé quelques larmes. J'ai vu, dans la révolution, des hommes capables tout à la fois de vous dénoncer à la tribune, et de vous donner chez eux un asile contre les fureurs de la multitude; les hommes neutres, au contraire, semblables aux cadavres rangés dans les tombeaux, sont restés dans un état immobile; on ne peut pas les accuser des crimes qu'on a commis; mais qu'ont-ils fait pour les prévenir ou les réparer? Ils n'ont eu qu'une vertu négative; ils n'ont poursuivi ni sauvé personne; leur ame ne fut jamais ouverte

aux passions furieuses ; mais, au milieu de tant d'infortunes, ils n'ont jamais connu la pitié.

Vous ne croirez pas sans doute, Monsieur, que je fais ici l'apologie de l'esprit de parti ; ceux qui s'y sont livrés avec fureur et qui se sont souillés des plus noirs forfaits, sont inexcusables à mes yeux comme aux vôtres ; j'ai mis mon courage à les combattre ; j'ai plus d'une fois été leur victime ; mais il est un grand nombre d'hommes qui se sont laissé entraîner par l'enthousiasme, sans se déshonorer par des crimes ; leur exaltation pouvait naître d'un sentiment généreux : dans les temps de calamité publique, l'erreur peut avoir une excuse, mais l'indifférence n'en a point.



LETTRE DEUXIÈME.



Paris, 10 juin 1802.

Lorsque les sociétés se corrompent, et que les sentimens de la nature s'effacent du cœur humain, la religion dispose encore des hommes à la pitié, et je dois dire ici que la religion chrétienne est plus propre qu'aucune autre à maintenir cette bienveillance réciproque. La religion chrétienne nous montre sans cesse un Dieu de miséricorde ; la plupart de ses cérémonies donnent à la pitié une sorte de solennité touchante ; je ne crains pas d'ajouter qu'elle est favorable à l'humanité, par cette austérité même que la philosophie lui a reprochée. Elle rappelle l'homme à la pitié, en entretenant dans son cœur cet état de mélancolie qui le dispose à aimer ses semblables et à s'attendrir sur leurs maux. Aux yeux de l'homme religieux, le malheur a quelque chose d'auguste et de divin. La vue de l'infortune, de la pauvreté, rappelle à un catholique l'origine du culte de ses ancêtres. Notre religion est née sous le chaume des pêcheurs, elle s'est propagée au milieu des persécutions ; ses autels furent d'abord placés dans

des tombeaux. En même temps que sa doctrine nous ordonne d'aider les malheureux , ses annales et la vie de ses premiers apôtres nous offrent des exemples et des expressions pathétiques pour consoler l'infortune. Placez auprès du lit d'un malade, dans l'humble retraite du pauvre, le plus éloquent des philosophes : il fera , comme Sénèque, des sophismes à perte de vue sur la vanité des richesses, et sur la fragilité des biens de la vie ; le pauvre ne sera point consolé ; le malade ne sourira point à son consolateur. Mettez à la place de l'éloquent Sénèque, le plus simple des vicaires de paroisse : il portera, d'un seul mot, la consolation dans l'ame de ces malheureux. « Vous êtes pauvres, leur dira-t-il, les premiers apôtres de votre Dieu l'ont été comme vous ; vous souffrez , le Dieu que nous adorons a souffert aussi. » Qui consolera cet infortuné qui marche au supplice qu'il n'a peut-être point mérité ? Ce n'est pas la philosophie, qui ne lui citera point d'exemples, et qui n'a point d'espérance à lui donner. Cette tâche sublime est encore réservée au ministre de l'Évangile ; il ouvrira le ciel et l'avenir à celui que le présent accable, et qui n'a plus d'espoir sur la terre ; il lui montrera le Dieu des chrétiens sur la croix, et le triomphe du repentir ou de l'innocence dans une autre vie. Vous avez, Monsieur, développé cette idée dans votre troisième chant ; et les vers où vous représentez la religion, encourageant et consolant une famille malheureuse, m'ont toujours rempli de la plus vive émotion.

Quand la religion ne serait pas prouvée par les miracles, par l'excellence de sa doctrine et par le témoignage

des siècles, il me suffirait, pour y croire, de lui avoir vu essuyer une seule des larmes qui ont coulé dans les jours malheureux de notre révolution. Par elle, les cachots étaient moins affreux, les chaînes moins pesantes, l'approche de l'échafaud moins horrible; combien de malheureux durent la vie aux secours ordonnés par elle! Combien de proscrits, abandonnés de tous ceux qui leur étaient chers, durent un asile à ses inspirations bienfaisantes! Elle entretenait ainsi le feu sacré de la pitié au milieu des horreurs de la tyrannie, et c'est à elle peut-être que nous devons, dans les derniers temps, d'avoir conservé quelque chose de la nature humaine.

Je ne veux pas dire cependant que l'esprit religieux ait essuyé toutes les larmes de la révolution; depuis long-temps la religion avait perdu son influence sur l'esprit du peuple. Il arrive pour toutes les sociétés humaines une époque fatale où la mémoire des ancêtres n'est plus révérée, où les peuples dédaignent les institutions religieuses; cette époque voit bientôt se tarir la source des sentimens et des vertus qui tendent à réunir les hommes. Dès que la corruption a détruit le respect des générations pour celles qui les ont précédées, lorsque l'incrédulité a fermé le livre de la morale divine, ce livre dont les pages étaient écrites dans les cieux, afin que tout le monde pût y lire; les exemples de la vertu et l'expérience des siècles se trouvent perdus pour l'âge présent; et les peuples, privés du guide de la religion qui leur servait de point de ralliement, s'égarent dans la nuit des théories et des systèmes. Chaque génération reste isolée au milieu des siècles, chaque peuple est isolé dans

l'univers, chaque homme reste seul au milieu de sa nation, chacun se fait des principes conformes à ses passions, à ses goûts, à ses idées; tout rentre dans les limites de l'intérêt personnel; l'anarchie s'introduit dans le monde moral, et menace l'ordre politique; toutes les affections, bornées à une sphère étroite, n'ont plus ce développement qui les élève à l'héroïsme, et la pitié, l'humanité, tous les sentimens dont l'effet se dirige hors de l'être qui les éprouve, se trouvent, par leur nature même, bannis du cœur humain.

Lorsque les hommes sont arrivés à cet état de corruption, qui étouffe en eux la pitié, ils ne manquent pas d'en affecter encore le langage; ils inventent même de nouvelles expressions [1] pour caractériser les sentimens; ils décorent des plus beaux mots les moindres devoirs: rien n'est plus touchant que leur conversation, mais ils n'en deviennent point meilleurs; il faut toujours se défier de ceux qui affectent la bonté, et de ceux qui exagèrent les sentimens; l'affectation de la vertu est le premier de tous les vices, et l'exagération est le mensonge de ceux qui ne sentent rien. Il semble que ces hommes si bons, si généreux, et surtout si polis, tremblent d'être vus de trop près et d'être devinés. Ils se cachent sous l'emphase des hyperboles; une politesse étudiée et féconde en belles maximes, laisse entre eux un espace toujours désert, et le langage des sentimens affectueux dégénère en un froid jargon, auquel on ne saurait

[1] Les mots de *bienfaisance* et de *philantropie* n'ont été employés que dans le siècle dernier.

attacher aucun sens. On ne voit que des gens qui parlent d'un sentiment qu'ils n'éprouvent point ; ils sont toujours *désolés*, *désespérés*, pour la moindre chose qui vous arrive ; nouveaux pharisiens, ils écriraient volontiers le mot de *sensibilité* sur les franges de leurs habits ; et, par une dérision cruelle, tandis que la douleur reste sans consolation, que l'infortuné demeure sans secours, le mot d'humanité est dans toutes les bouches ; on le répète dans toutes les tribunes, il est dans tous les livres, les bourreaux le prononcent du haut des échafauds ; et, lorsque des milliers de victimes expirent sur l'autel des furies, tout un peuple chante en chœur des hymnes à la pitié.

Pour comble de malheur, la société ne manque jamais alors d'être inondée d'une foule de sophistes qui décomposent le cœur humain, et qui expliquent tout par des chiffres ; ils veulent tout analyser ; ils veulent rendre compte de tout, et le charme des idées morales s'évanouit sous la sécheresse de leur doctrine. Donnez une rose à ces hommes qui veulent toujours procéder par l'analyse ; ils n'admireront ni ses couleurs, ni son parfum : ils voudront vous dire de quoi elle est composée ; ils la jetteront au creuset, et ce ne sera plus cette fleur qui charmait les regards et l'odorat. C'est ainsi que les sophistes ont traité le cœur humain. Les larmes ne sont plus pour eux qu'une vapeur légère, qui s'échappe par une combinaison physique, et l'homme qui pleure n'est plus qu'une espèce d'alambic, dont ils calculent froidement tous les résultats. Lorsque cette doctrine s'accrédite, on ne croit plus qu'au témoignage des sens, les sensations prennent

la place des sentimens ; et toutes les idées ont une pente rapide et funeste vers le matérialisme.

Cet esprit raisonneur et calculateur a contribué, beaucoup plus qu'on ne pense, aux désastres des sociétés. Toutes les sociétés sont dirigées par deux mobiles : la puissance de la force et la puissance morale ; la puissance morale se compose des illusions et des sentimens qui entretiennent les liens de la confiance et de l'amour ; elle établit des rapports invisibles entre les citoyens ; en environnant la politique de ses heureux prestiges, elle conduit à l'obéissance par le respect, à la vertu par le sentiment, à la gloire par le charme éblouissant qu'elle attache aux grandes entreprises. Heureux les peuples qui sont gouvernés par la puissance morale ! La chaîne du devoir y est plus facile à porter ; l'État y a moins de rigueurs à exercer et de trésors à répandre ; on y fait tout avec des croyances. Quoi qu'on en ait dit, la société doit avoir son côté mystérieux, comme la religion, et j'ai toujours pensé qu'il fallait quelquefois *croire* aux lois de la patrie, comme on croit aux préceptes de Dieu.

Je sais, Monsieur, qu'on va crier au fanatisme, à l'aveuglement ; on va m'accuser de défendre l'ignorance ; on va dire que je veux perpétuer l'erreur : comme si les sophistes avaient fait briller la lumière et avaient quelquefois découvert la vérité. Ils viennent toujours quand les peuples sont éclairés, et lorsqu'on n'a plus besoin d'eux. Ils se multiplièrent dans la Grèce, après le beau siècle d'Alexandre ; ils parurent à Rome après le siècle d'Auguste ; la plupart de ces derniers étaient des esclaves grecs ;

l'histoire nous apprend que les règnes sous lesquels les philosophes qu'on vendait autour du temple de Janus, trouvaient le plus d'acheteurs, n'ont pas été les plus heureux et les plus brillans. Nous avons vu reparaître les sophistes après le siècle de Louis XIV. Toutes les vérités morales avaient été proclamées avant eux, et la lumière qu'ils ont répandue n'a été pour nous que la clarté douteuse qui suit le jour et qui précède les ténèbres.

Je sais que notre âge a fait des découvertes aussi brillantes qu'utiles dans le monde physique; mais j'ose dire qu'il fallait s'en tenir là, et ne point surtout porter la manie de l'analyse dans la science des choses morales. Dans le cours ordinaire de la vie, et même sur la scène politique, il est des choses qu'on fait mieux, lorsqu'on ne songe point à la cause qui nous fait agir, et l'homme est souvent porté à la vertu et à l'héroïsme par un mouvement irréfléchi. Si un savant allait raisonner sur les lois de l'équilibre parmi les hommes accoutumés à porter les plus lourds fardeaux, ils se moqueraient de lui. Il n'est presque point de situation où l'homme vertueux ne puisse se moquer de même de ceux qui s'obstinent à analyser ses devoirs et à disserter sur ses facultés morales. Allez philosopher avec ces soldats qui vont mourir pour la patrie; si malheureusement on vous écoute, il ne restera personne sur le champ de bataille. Pour remplir nos devoirs envers la famille et envers la société, nous n'avons besoin que du sentiment; pour être bon père, il suffit à un homme d'aimer ses enfans; pour être bon citoyen, il lui suffit d'aimer sa patrie, et la philosophie raisonneuse n'ap-

prend point à aimer. Si les femmes, Monsieur, ont conservé dans la révolution quelque chose de ce courage qui distinguait nos aïeux, si elles ont donné tant d'exemples sublimes d'humanité et de vertu, au milieu de la dépravation générale, c'est évidemment parce qu'elles raisonnent beaucoup moins qu'elles ne sentent; et lorsque vous leur dites, d'une manière si touchante,

Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,
Où donc aviez-vous pris cette force héroïque?

chacune d'elles pourrait vous répondre qu'elle l'a prise dans son cœur, dans ce cœur qui ne sut qu'aimer, et qui resta toujours fermé à la fausse lumière de l'analyse.

Qu'on mette au creuset de l'analyse ces croix, ces cordons, ces rubans qui entretiennent le respect du peuple pour l'autorité, qui servent d'attribut à la gloire, qui paient les services rendus à la patrie; ce ne seront plus que des morceaux de métal et d'étoffe, et la société aura perdu son mobile le plus puissant. C'est ainsi que les philosophes raisonneurs, en discutant, en cherchant à approfondir toutes les institutions, ont mis à découvert les racines de l'arbre social, et qu'ils ont imprudemment porté la cognée dans les conduits secrets où la nature avait placé la sève vivifiante.

On demandait à Louis XIV comment il récompenserait les services du maréchal de Villars. « Je saurai, dit le » monarque, lui trouver une récompense digne de lui. » En effet, le roi de France permit au maréchal de paraître à

son lever une demi-heure avant les autres, et le vainqueur de Denain crut tous ses exploits payés par cette faveur. On ne pourra s'empêcher d'avouer ici que cette espèce d'enchantement politique, ce mobile des grandes actions, est une merveille de l'ordre social ; moins nous sommes aujourd'hui accessibles à de pareilles idées, plus nous devons en sentir le prix, et plus nous devons les regretter ; car il n'est personne à qui il ne parût fort commode de ne payer à l'État qu'un tribut d'admiration, et de donner des éloges au lieu de donner son argent. Heureuse la société qui peut acquitter les services rendus par la magie des illusions, et récompenser les chefs-d'œuvre du génie, les exploits de la valeur avec quelques distinctions, qui font le bonheur de ceux qui les obtiennent sans rien ôter au bonheur des autres !

La morale, parmi les hommes, a, comme la politique, ses rubans et sa broderie ; ce sont les illusions, et je n'entends, par illusion, que la manière d'envisager les choses sous leurs formes les plus attachantes. Le grand Pascal a comparé cette vie à une prison; pourquoi ne chercherions-nous pas à embellir la nudité de cette sombre demeure par des tableaux consolans, par des images riantes? Sur cette terre, que l'Écriture appelle si justement une vallée de larmes, la félicité n'est pas toujours dans ce qui existe, mais elle est quelquefois dans ce que nous croyons, dans ce que nous imaginons; j'allais presque dire dans ce que nous rêvons. Je me rappelle à ce sujet une des allégories les plus ingénieuses de l'antiquité. L'Amour aima Psyché, et la fit transporter par Zéphire dans un lieu plein de délices,

où elle demeura long-temps avec lui sans le connaître; elle voulut le voir; elle approcha la lampe fatale, et l'Amour disparut pour toujours. Il n'est pas inutile de faire observer que le mot *Psyché* signifie *ame* dans la langue grecque. L'antiquité a peut-être voulu prouver, par cette allégorie, que l'ame voyait s'évanouir ses plus doux sentimens, à mesure qu'elle cherchait à en pénétrer l'objet. On va me reprocher de placer le bonheur dans des idées chimériques; mais il ne faut pas croire que les illusions dont je parle soient une chose purement imaginaire : elles sont le plus souvent une peinture fidèle qui nous montre les objets sous des couleurs animées. Ce ciel qui nous éclaire, cette terre que nous habitons, ne brillent-ils pas à nos regards de l'éclat magique des prestiges? Voyez les plaines se parer, au milieu du printemps, des couleurs les plus brillantes; voyez l'arc-en-ciel s'élever en voûte d'émeraude et d'azur du sein d'une atmosphère orageuse : toutes ces merveilles ne sont, aux yeux du physicien, qu'un jeu de la lumière solaire; mais elles consolent et parent la terre, elles charment tous les êtres vivans. Ainsi, les illusions animent et embellissent le monde moral; elles sont des sentimens réels qui peuvent nous rendre meilleurs ou plus heureux; elles ôtent à la vérité ce qu'elle a de trop austère; elles donnent de nouveaux charmes à la vertu.

En approchant la *lampe fatale* du cœur humain, les philosophes ne nuiront pas seulement à notre bonheur; ils ôteront à la vertu son noble enthousiasme, son généreux orgueil; l'incertitude s'introduira dans tous les esprits, l'indifférence dans tous les cœurs; on arrivera

même au point où il n'y aura plus rien d'absolument faux et d'absolument vrai, rien d'essentiellement mauvais et d'essentiellement bon ; la plupart des hommes qui seront avides de réputation, se montreront très-indifférens sur les moyens de parvenir à la célébrité ; et la louange, cette monnaie dont un peuple vertueux paie les bonnes actions, sera prodiguée au vice encore plus qu'à la vertu ; l'éducation prendra une direction nouvelle, et se portera vers un septicisme arrogant, qui apprendra aux hommes à ne rien admirer ; la vieillesse n'inspirera plus de respect, l'autorité paternelle sera méconnue, les jeunes gens, qui voudront être de profonds penseurs, se vanteront d'être désabusés sur l'amour, sur l'amitié [1] ; la vie humaine n'aura plus son printemps ; ce sexe, qui adoucit les mœurs, perdra son empire ; la beauté sera séduite sans être aimée, et les hommes regretteront jusqu'à la volupté.

Au milieu de ce désordre, l'argent sera la seule chose réelle; on le préférera à l'honneur, qui ne sera plus qu'une chimère ; on ne croira plus qu'au bonheur qu'on peut voir et qu'on peut toucher ; ce qui amusera et flattera les sens, sera préféré à ce qui sera beau et honnête. Il est mille choses dont on rougira plus que de l'immoralité et de la bassesse, on altérera jusqu'au langage de la morale ; les expressions qui caractérisent les bonnes ou les mauvaises

[1] On se rappelle ce mot de Fontenelle à l'âge de quatre-vingts ans : « Je » suis effrayé de l'horrible certitude que je trouve à présent partout. » On pourrait aujourd'hui dire la même chose à vingt ans.

mœurs, auront perdu leur signification [1], et le moraliste qui voudra louer la vertu et censurer le vice sera embarrassé de trouver des mots qui puissent en rappeler l'idée ; le succès qui couronnera le crime en effacera l'horreur ; la foi du serment ne sera plus comptée pour rien ; la probité ne sera plus qu'une erreur : une mauvaise action qui aura tourné au désavantage de celui qui l'a commise, ne sera regardée que comme une faute, et ne prouvera plus autre chose qu'un défaut d'habileté. On verra des hommes se repentir d'avoir rendu quelque chose d'un dépôt ; et le remords ne sera plus que le regret d'avoir manqué une bonne occasion [2]. Alors tous les rapports de la famille et de la cité se trouveront interrompus ; il n'y aura plus d'opinion publique, on ne consultera plus que l'esprit des factions ; les hommes qui ne seront plus enchaînés par la puissance morale tomberont entre les mains de la force ; tous les liens de la confiance seront détruits, et la société sera gouvernée par la terreur.

Qui ne sera pas effrayé de ce tableau? Mais au lieu de rechercher la véritable cause de tant de désordres, on m'accusera de défendre les préjugés ; oui, sans doute, je les défends, je dirai même qu'un peuple est souvent

[1] Depuis dix ans, les mots de *scélérat*, de *brigrand*, d'*honnête homme* n'ont plus aucun sens.

[2] J'ai souvent entendu dire : « Si je n'avais pas été un sot en telle occa-
» sion, je serais bien plus riche que je ne le suis, mais je ne serai plus dupe
» de ma bonne foi. » La pauvreté n'est point consolée par la conscience de sa vertu.

plus malheureux d'avoir perdu ses préjugés que d'avoir perdu ses lois. L'expérience nous a prouvé qu'on peut faire mille lois en un jour ; mais les préjugés ne peuvent être que l'ouvrage de l'habitude et du temps. On ne décrète point les préjugés, on n'improvise point les institutions morales. On me dira que les préjugés sont des erreurs ; mais, en morale et en politique, ce qui est utile et bon est toujours vrai ; les préjugés, d'ailleurs, ne sont pas toujours des erreurs ; ils sont la plupart du temps des principes généralement convenus ; ils sont comme les vérités révélées de l'ordre politique et de l'ordre moral ; et, quand ils n'auraient d'autre avantage que d'épargner une discussion sur des choses qu'on ne peut définir, on pourrait les regarder comme très-utiles à la tranquillité et au bonheur des sociétés. Les préjugés nationaux sont presque toujours en harmonie avec les mœurs, et sont par-là l'expression des volontés domestiques d'une nation. Or, il est impossible qu'une nation veuille long-temps une chose qui lui serait funeste. Je sais qu'il est des préjugés parmi le peuple, qui nuisent aux progrès des lumières et de l'industrie; mais la plupart ne sont pas universellement accrédités, et, l'inconvénient qui résulte de quelques préjugés ne peut égaler celui qu'il y aurait à n'en point avoir du tout. Je pourrais pousser ce développement beaucoup plus loin, mais je dois revenir à mon sujet, et parler seulement des préjugés qui sont propres à entretenir parmi les hommes l'amour de l'humanité. Dans l'antiquité, les préjugés avaient partout établi des asiles où le malheur était sacré ; les autels de la Pitié, à Athènes, étaient défendus et protégés par leur

utile influence. De nos jours, il existe encore un préjugé en Turquie, qui fait croire au peuple qu'une maison où l'on a reçu un fou est une maison bénie du ciel. Il n'est point de voyageur qui n'ait rencontré dans le Valais ces malheureuses créatures humaines qu'on appelle *cretins*, et qui sont privées de la plupart des facultés qui distinguent l'homme des animaux ; ils auraient peut-être été abandonnés par leurs semblables, mais les préjugés sont venus à leur secours, la famille dans laquelle naît un cretin est comblée de bénédictions, et ce malheureux, si maltraité par la nature, est sur la terre qui l'a vu naître, comme un personnage miraculeux, qui a été envoyé pour annoncer la bonté du ciel. Qui osera dire aux Turcs, qui osera dire aux Valaisins qu'ils se trompent ? C'est la philosophie qui soutiendra que la vérité n'est jamais dangereuse. Philosophes, gardez vos vérités sublimes, et laissez-nous les erreurs qui nous consolent ; vos lumières sont admirables, mais elles coûtent trop à l'humanité, puisqu'elle est obligée de les payer du prix de la vertu et du bonheur des peuples.

A Dieu ne plaise cependant, Monsieur, que je veuille ici proscrire la philosophie, comme elle a proscrit elle-même ses adversaires ! Il est des philosophes dont j'honore les vertus ; la philosophie peut être bonne en elle-même, mais malheureusement ses fausses maximes ont plus d'attrait pour le commun des hommes, que les vérités qu'elle enseigne. Le vulgaire, toujours entraîné par le charme de la nouveauté et par l'empire qu'ont naturellement sur son esprit les choses bizarres et originales, laisse là les préceptes utiles, accueille avec enthousiasme les paradoxes,

semblable à ces peuples sauvages qui n'envient point aux voyageurs leurs trésors, et qui portent un œil avide sur quelques morceaux de verroterie et sur quelques pièces d'un faux métal. Quand la philosophie voudra renoncer à la manie d'entasser des systèmes, et à la manie plus dangereuse encore de raisonner sur tout, elle sera ce qu'elle était dans les premiers âges, elle redeviendra l'amour de la sagesse, elle fera la gloire et la consolation des hommes. La philosophie moderne peut avoir des vues utiles, mais la manie des systèmes gâte tout le bien qu'elle peut faire; ses raisonnemens ne font que détruire les premières inspirations qui, dans nos actions comme dans les arts, sont la source de tout ce qu'il y a de véritablement beau. On me dira qu'il est nécessaire de discuter, de raisonner, pour s'éclairer et prendre le parti le plus sage: oui, sans doute; mais, quand le parti est pris, quand les institutions sont en harmonie avec les mœurs, et qu'elles sont consacrées par le temps, il est inutile de raisonner: il est des choses d'ailleurs que le raisonnement ne saurait éclaircir. Il y a près d'un siècle qu'on raisonne sur la liberté, sur l'égalité et sur les principes élémentaires de la morale et de la politique; qu'est-il arrivé? les choses qui étaient inintelligibles ne sont pas devenues plus claires, et ce qui était clair est devenu inintelligible. Les philosophes disent qu'il faut partout faire briller la lumière; je ne sais comment ils font, mais l'obscurité s'empare bientôt d'une discussion lorsqu'ils s'en mêlent. Au reste, qu'ils raisonnent tant qu'ils voudront sur les sciences humaines, je leur demande grâce pour le sentiment et pour la vertu. La

conscience de l'homme vertueux fait des raisonnemens bien plus sûrs que la philosophie, et l'héroïsme a son sublime instinct qui ne le trompe pas. La nature a mis dans l'ame et dans le caractère de celui qu'elle destine aux grandes actions une sorte de verve semblable à celle qui crée les chefs-d'œuvre ; les actions d'un héros sont comme un beau poëme qui se compose par inspiration ; cette inspiration ne raisonne pas plus que le génie, elle ne s'apprend pas plus que le goût dans les arts. La grandeur morale ne se mesure point au compas, et l'arbre de la science du bien et du mal ne se jette pas au fourneau, comme les plantes sur lesquelles s'exerce la chimie : il ne s'agit pas d'expliquer l'homme, mais de le rendre meilleur. Que les philosophes ne s'occupent donc plus de nous dire en quoi consiste la morale, nous le savons aussi bien qu'eux ; mais qu'ils remplissent les cœurs de son feu sacré ; qu'ils ne se bornent plus à tracer des lignes de géométrie, pour nous enseigner le sentiment de la vertu, qui ne s'enseigne point, mais qu'ils nous montrent des tableaux sublimes et touchans où nous puissions la voir et l'admirer.

Les premiers moralistes, ceux dont la morale s'est le mieux conservée parmi les hommes, sont les poëtes. Horace nous dit qu'il trouve plus de sagesse dans Homère que dans Crantor. Dans les vers d'Homère, la sagesse est revêtue du charme qui la fait aimer, dans le philosophe elle ne se montre qu'au milieu de la sécheresse des raisonnemens. Parmi les philosophes il faut pourtant distinguer Platon, qui fait aussi aimer la vertu, parce que ses images sont toujours sublimes et touchantes; il est poëte comme

Homère : aussi, tandis qu'il ne nous est resté qu'une idée vague des systèmes des sophistes, tous les amis de la morale lisent toujours avec délices les ouvrages du disciple de Socrate qui est encore pour nous le *divin Platon*.

Quoi qu'on en dise, l'homme a besoin d'être pour ainsi dire transporté hors de lui-même pour devenir meilleur. Pourquoi les institutions religieuses en général le portent-elles à la vertu? Je ne crois pas que ce soit seulement pour les préceptes qu'elles renferment; mais je crois aussi qu'il y a dans l'esprit religieux quelque chose de poétique qui élève l'ame. Vous, Monsieur, qui avez chanté l'Imagination, vous connaissez mieux qu'un autre son empire sur le cœur humain; elle préside souvent à nos sentimens; elle prête un charme à tous nos plaisirs, elle embellit la nature elle-même, pourquoi n'embellirait-elle pas la vertu? pourquoi ne prêterait-elle pas ses touchantes illusions à la morale? Elle vous inspirait quand vous avez chanté les mœurs des champs, les vertus domestiques, et vous nous avez fait aimer tout ce que vous avez chanté. Vous ferez sans doute aimer aussi la Pitié, et c'est surtout en relisant vos ouvrages que nous redirons avec Horace qu'il y a plus de sagesse dans Homère que dans Chrysippe et Crantor.



LETTRE TROISIÈME.



Paris, 15 octobre 1802.

Les sophistes n'ont pas plus pardonné à la pitié qu'aux autres sentimens. Ils ont cherché à défigurer cette première vertu sociale, en en faisant le résultat d'une réflexion sur nous-mêmes, et en attribuant son principe à l'intérêt personnel. Ils n'ont pas vu que le sentiment de la pitié est un sentiment indépendant de celui qui l'éprouve, comme de celui qui en est l'objet, et que nous ne sommes pas plus les maîtres d'y résister, à l'aspect du malheur, que nous ne sommes les maîtres de ne pas éprouver un sentiment d'admiration à la vue d'une scène sublime. Ils n'ont pas voulu voir qu'il nous arrive de verser des larmes sur une situation dans laquelle nous savons fort bien que nous ne nous trouverons jamais; que le sentiment de la pitié, quoi qu'en ait dit le bon La Fontaine, existe dans les enfans qui n'ont jamais réfléchi sur les rapports d'une situation à une autre ; qu'il existe dans ceux qui sont le moins susceptibles de songer à leur intérêt personnel, et dans les hommes qui n'ont plus rien à espérer ou à craindre pour

eux-mêmes ; que le sentiment de la pitié est subit et imprévu ; qu'il entre dans le cœur humain comme la surprise, et qu'il est impossible de le comprimer ou de le modifier. Dans l'âge où nous sommes le plus entraînés par les affections naturelles, on remarque que la pitié a plus d'empire sur notre ame ; mais, à mesure que nos divers sentimens se combinent les uns avec les autres, que notre réflexion embrasse un plus grand nombre d'objets, que nous réfléchissons plus sur notre intérêt personnel, alors nous devenons moins accessibles à la pitié.

Ce qui prouve encore que la pitié n'est point le fruit de la réflexion, et qu'elle est un sentiment purement naturel, c'est la simplicité du langage qu'on lui a prêté chez toutes les nations. Dans toutes les langues on trouve des expressions consacrées à la pitié ; ces expressions ne sont jamais que des exclamations, de simples monosyllabes, qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire, mais qui n'en sont pas moins entendues de tous les hommes. Pour intéresser dans les tableaux de la pitié, la première règle, la seule règle chez toutes les nations et dans toutes les circonstances, c'est d'être simple et naturel. Voyez dans Homère le vieux Priam prosterné aux pieds d'Achille, et lui redemandant le corps de son fils. Ce tableau est touchant et pathétique, parce qu'il est présenté avec une grande simplicité. Surchargez ce tableau d'ornemens ; ajoutez-y des nuances plus riches, des couleurs plus brillantes, et l'effet sera tout-à-fait manqué. La pitié semble se défier de tout ce qui a l'air de l'appareil et de la prétention. Dans les siècles où le goût est corrompu on peut

faire applaudir une maxime fausse, une image ampoulée, on peut subjuguer l'esprit, émouvoir les sens, tromper l'imagination, mais on ne trompe point la pitié.

La mode, qui a tant d'empire sur nos goûts et même sur nos sentimens, ne peut jamais rien sur le sentiment de la pitié. Le genre pathétique et sentimental dans les arts est indépendant des circonstances, des lieux et des usages. Les tableaux qui ont arraché des larmes, il y a deux ou trois mille ans, en arracheront de même aujourd'hui. Euripide et Sophocle n'ont rien perdu de leur force et de leur énergie ; tous les sujets tragiques de l'antiquité, qui ont été transportés sur notre scène, sont toujours propres à exciter une grande émotion, tandis que les sujets pris dans les comédies et dans les mœurs des anciens ont presque toujours paru froids et dépourvus de l'intérêt qu'ils eurent chez d'autres peuples et dans d'autres siècles.

Ce que je viens de dire me donne l'occasion de remarquer que le genre de la plaisanterie est relatif; il se rapporte aux mœurs, aux usages particuliers, aux idées reçues d'une nation; la plupart des idées plaisantes d'Aristophane, de Plaute et de Térence, sont perdues pour nous; on ne plaisante plus aujourd'hui comme on plaisantait au siècle de Voiture; il n'est pas jusqu'à l'aimable gaieté d'Addisson qui n'ait pris un air de vétusté qui la rend moins piquante pour le vulgaire des lecteurs. Mais le genre pathétique ne change point; il traverse les siècles sans s'altérer et sans rien perdre de son éclat. On pourrait comparer la pitié comme mobile du beau dans les arts, à ce dieu que les

anciens représentaient comme un enfant, et que le temps n'a point fait vieillir.

La pitié est en nous, si j'ose parler ainsi, un sentiment primitif. La compassion, dit le livre de Job, était avec moi dans le sein de ma mère. Elle ne saurait donc être considérée comme le produit de la réflexion : on est d'autant plus fondé à le croire, qu'on a dû remarquer qu'elle précède presque toujours les autres mouvemens de l'ame, et qu'elle donne souvent naissance à d'autres sentimens. La crainte, la frayeur, la colère, la jalousie, résultent quelquefois du sentiment de la compassion. La terreur, dont les critiques ont fait un mobile de la tragédie, a sa source dans la pitié. En effet, nous ne tremblerons point sur le sort d'un homme ou d'une famille malheureuse, si leur situation ne nous touche point, et si la compassion n'a pas disposé notre ame à partager les malheurs dont ils sont menacés.

Revenons donc aux moralistes, qui ont pensé que ce sentiment n'était que l'effet d'un retour sur soi-même, et que la compassion n'était pas une impression directe. Il est bien vrai que, pour compatir, il faut avoir soi-même l'idée de la douleur, parce qu'il est impossible de partager ce qu'on ne connaît point. Mais cette triste expérience ne manque à personne, et quoiqu'elle soit nécessaire à la naissance du sentiment de la pitié, il n'en est pas moins excité par la douleur d'autrui. Smith, dans sa Théorie des sentimens moraux, soutient une opinion contraire. La plupart de ses exemples sont pris dans les sensations physiques ; et cette manière de raisonner ne fait

que prouver davantage ce que je crois avoir déjà dit, que l'esprit d'analyse appliqué aux choses morales nous conduit insensiblement au matérialisme. Smith dit, entre autres choses, que les personnes dont la constitution est faible et les nerfs délicats, lorsqu'elles voient dans les rues les maux que certains mendians exposent aux regards, se plaignent d'éprouver une sensation douloureuse dans la partie de leur corps, correspondante à celle qui est affectée dans ces infortunés. Il résulterait de cette citation, que l'homme n'est sensible qu'à l'espèce de douleur qu'il craint d'éprouver, ce qui est très-douteux; et que les personnes d'une constitution forte, qui ont moins de maux à redouter, sont moins sensibles aux maux des autres : ce qui est absolument faux. Dans l'exemple cité par Smith, le sentiment qu'on éprouve ne tient pas à la compassion, mais seulement à la crainte; celui qui souffre à l'aspect d'une plaie, et qui est physiquement affecté de la douleur qu'il voit éprouver aux autres, se trouve dans la même situation que ceux qui lisent un livre de médecine, et qui craignent d'avoir toutes les maladies dont on décrit les symptômes; il est évident que la pitié n'est pour rien dans leur sensation.

J'avoue qu'on peut citer des exemples plus concluans. La pitié paraît quelquefois un mouvement de réflexion sur nous-mêmes, mais alors elle se mêle à un autre sentiment qui domine dans notre ame, et dont on ne démêle que confusément les impressions. Une mère tendre s'intéressera plutôt au sort d'Égyste, qu'une autre femme qui ne sera point mère ou qui n'aimera point ses enfans; le vif

sentiment qu'elle éprouve est en grande partie le produit d'un retour sur elle-même; Égyste lui rappelle le souvenir de son propre fils; toutes les alarmes d'une mère tendre et inquiète se réveillent en elle à l'aspect du fils de Mérope, dont les jours sont menacés; il est aisé de voir que la tendresse maternelle l'emporte ici sur le sentiment de la pitié. Je vais citer encore d'autres exemples. On a remarqué que les femmes s'intéressaient toujours aux malheurs causés par l'amour; leurs larmes ne sont pas tout-à-fait étrangères, en cette occasion, à l'idée qu'on souffre pour une cause qui est la leur. Dans ce cas, la pitié est un sentiment qui tient en quelque sorte à la reconnaissance; c'est ce sentiment de bienveillance que nous éprouvons envers ceux qui ont fait quelque chose qui nous est agréable. Les jeunes filles qui lisent des romans, ne manquent jamais de se mettre à la place d'une héroïne malheureuse; en pleurant sur l'infortune d'un être imaginaire, elles ne font, je l'avoue, que pleurer sur elles-mêmes. Cet exemple est plutôt une exception qu'une autorité. La pitié est ici un sentiment où l'on semble s'être préparé, pour lequel l'esprit s'est en quelque sorte arrangé, dans l'unique vue d'augmenter ses jouissances. La jeune fille ne s'est pas mise à la place de l'héroïne, parce que celle-ci est malheureuse, mais parce qu'elle est belle, parce qu'elle est dans une situation attrayante, parce qu'elle aime ou qu'elle est aimée. Une fois qu'on s'est identifié avec les personnages, quand les malheurs arrivent il faut bien qu'on les éprouve soi-même. Ici l'amour-propre ne fait que tomber dans son propre piége, et

la pitié n'est point le premier mobile de l'attendrissement. Au reste, on ne peut pas raisonner d'après les romans. Je ne veux point d'ailleurs parler ici de la pitié qu'on éprouve un livre à la main. Il est une pitié, fille de l'imagination, qui ne ressemble pas toujours à celle que la nature a placée dans le cœur de l'homme. La révolution nous a laissé plus d'une preuve de cette vérité; combien d'hommes, dans les époques les plus désastreuses, ont vu de sang-froid périr des milliers de victimes, et sont partis de la place des exécutions pour aller pleurer au théâtre !

Saint Augustin fait à ce sujet une observation judicieuse et profonde : « Le plaisir, dit-il, que la pitié nous fait éprouver au spectacle, consiste dans les larmes que nous répandons. Mais lorsqu'il s'agit d'un malheur réel, il n'y a pour nous de plaisir que lorsque nous l'avons soulagé. » En effet, nous pleurons au théâtre sur les malheurs d'OEdipe, et quoique nous ne songions point à le secourir, nos pleurs sont pour nous une jouissance; qu'on nous présente un homme aussi malheureux qu'OEdipe, qu'il se montre à nous dans une situation ordinaire, nous pleurerons aussi, mais nos larmes ne seront point douces comme les premières; nous ne serons satisfaits que lorsque nous aurons pu soulager les maux sur lesquels nous pleurons : dans le premier cas, c'est une pitié stérile, dans le second, c'est un sentiment qui agit. Les larmes que nous fait verser un roman ou une tragédie sont comme ces vapeurs légères qui s'évaporent dans les airs sans laisser aucune trace de leur passage; mais les pleurs qui accompagnent la pitié agissante sont, pour nous servir d'une

image orientale, comme la rosée qui descend du ciel, et qui donne la vie à tout ce qui l'entoure; ainsi donc la véritable pitié est celle qu'on ressent à l'aspect d'un malheureux dont la vue nous frappe, au récit d'un malheur réel dont l'idée nous touche, et qui fait naître en nous le besoin de le soulager. On ne se met point alors à la place de l'infortuné; il en coûterait trop à ce même amour-propre dont on veut faire le mobile de la pitié; l'ame n'est frappée que de l'idée d'un malheur étranger.

Si notre pitié était produite par un mouvement de réflexion sur nous-mêmes, il est évident que nous ne nous intéresserions qu'aux êtres qui se rapprochent le plus de nous, et aux situations qui ont plus de rapport avec celle où nous nous trouvons. Il nous arrive cependant le contraire; les hommes les plus corrompus sont touchés du sort de la vertu aux prises avec l'infortune; les cœurs les plus indifférens à l'amour se laissent amollir à la vue de la beauté malheureuse; l'infortune des hommes élevés en rang nous touche davantage que celle des hommes nés dans la classe vulgaire : dans ces exemples, la situation sur laquelle nous pleurons n'a point de rapports avec la nôtre.

Non-seulement nous nous attendrissons sur le sort de ceux qui sont placés loin de nous et au-dessus de nous dans l'ordre moral et politique, mais nous pleurons sur les êtres qui sont au-dessous de nous dans l'échelle de la nature; nous sommes touchés du sort des animaux. Quelquefois en me promenant dans les vallons des Alpes, j'ai vu une colombe emportée entre les serres d'un vau-

tour ; les cris d'un faible oiseau aux prises avec le féroce tyran des airs, excitaient en moi les plus vives émotions de la pitié, et j'éprouvais presque le même sentiment que si j'avais vu une jeune épouse arrachée à sa famille par un ravisseur barbare. On connaît le goût de plusieurs peuples de l'Europe pour les combats des animaux ; ce genre de spectacle n'a pas seulement de l'attrait pour eux parce qu'ils y voient le triomphe de la force ; mais la vue de la faiblesse qui succombe y remplit les cœurs d'une émotion attachante, et le charme de la pitié conduit le peuple à ces représentations grossières comme il nous conduit à la tragédie.

Il me semble, Monsieur, que je devrais conclure de tous ces raisonnemens, que les sophistes ne connaissent pas le cœur humain ; et, lorsqu'ils attribuent la pitié à l'intérêt personnel, on devrait peut-être se contenter de les comparer à cet étranger qui, voyant pleurer Édelmone dans Othello, attribuait ses larmes à ce qu'elle avait perdu son mouchoir. Puisque nous en sommes aux comparaisons, ne pourrait-on pas ajouter que ceux qui veulent à toute force décomposer et expliquer ainsi la nature humaine, sont comme ces commentateurs qui se plaisent à donner un sens détourné aux auteurs anciens, et qui voient sans cesse dans Homère ou dans Virgile des choses auxquelles Virgile et Homère n'ont jamais songé ; ils connaissent toutes les intentions du génie, ils voient à merveille tout ce qu'il y a de caché dans le plan d'un poëme ; ils ont découvert l'esprit allégorique de chaque page, de chaque ligne ; il est très-probable cependant que si l'auteur eût

travaillé d'après leurs idées, il n'aurait fait qu'un mauvais ouvrage; les sophistes ont raisonné de même sur le cœur humain, et j'aime à croire que la Providence n'a rien fait d'après eux. La pitié, disent-ils, n'est qu'une combinaison cachée de l'intérêt personnel; mais dans quel temps s'aima-t-on davantage qu'aujourd'hui? Dans quel temps sacrifia-t-on davantage à l'idole du *moi* humain? On pourrait croire, d'après leur doctrine, que jamais la pitié ne fit des impressions plus profondes. L'expérience cependant nous prouve qu'elle n'eut jamais moins d'empire sur les cœurs. J'ai jeté les yeux autour de moi, dit un écrivain [1] qui peignait les mœurs du siècle dernier, et j'ai vu quelques vertus générales, résultat de l'esprit qui combine, plus que du cœur qui s'abandonne, remplacer cette multitude de vertus particulières qu'enfante la pitié, la pitié toujours inquiète, toujours active, la pitié qui ne calcule rien pour le soulagement de l'espèce humaine, mais qui se tourmente auprès de l'homme malheureux, qui souffre à côté de la douleur, et qui ne s'apaise que lorsqu'elle est apaisée.

Il est des circonstances où la pitié s'élève jusqu'à l'héroïsme de la générosité. Alors, sans doute, elle n'a rien de commun avec les inspirations de l'égoïsme. Le tableau le plus touchant que puissent nous offrir les vertus de l'homme, c'est de voir un être faible protégé par un être faible comme lui, le malheur s'oubliant lui-même, et portant des consolations au malheur. Voyez ce jeune enfant,

[1] M. Bergasse.

créature fragile et sans force, qui va secourir un autre enfant, aux prises avec quelque danger, ou qui essuie tendrement les larmes de son jeune compagnon. Qui ne versera des pleurs en voyant la faiblesse qui s'émeut pour d'autres craintes que les siennes, l'infortune qui s'attendrit sur d'autres maux que ceux qu'elle souffre? Il y a quelque temps qu'un éboulement de terre ensevelit tout vivans plus de deux cents ouvriers qui travaillaient à une mine de charbon dans les environs de Liége. On fit d'incroyables efforts pour les sauver; ils restèrent pendant plusieurs jours en présence de la mort; chaque incident de cette catastrophe horrible arrachait des pleurs; j'avoue que ce qui m'avait le plus touché au milieu de tant de scènes de désespoir, c'est la douleur d'un jeune homme de quinze ou seize ans; cet infortuné se consolait de mourir, mais dans les angoisses du trépas il prenait pitié d'une pauvre sœur, pour laquelle il avait amassé une petite somme d'argent : « Qui la lui fera parvenir? s'écriait-il, qui pourra désormais travailler pour elle et la consoler dans sa misère! » Cette seule pensée l'occupait, elle était tout son chagrin. Qui oserait chercher dans ce magnanime oubli de soi-même les traces d'un sentiment personnel? Qui refuserait de croire au généreux désintéressement de la pitié dans l'homme qui n'a plus d'espérance, et que le trépas environne de ses ombres funèbres?

Au reste, la doctrine que professent les philosophes modernes n'est point nouvelle. Hobbes avait déjà soutenu que la pitié était un sentiment émané de l'amour-propre; la plupart des systèmes que le philosophisme a reproduits

dans notre siècle, avaient été professés dans des temps plus reculés, et c'est, à mon avis, une preuve que ces systèmes ne sont point vrais. Quand une fois une vérité essentielle a été reconnue, elle ne se perd point d'un siècle à un autre; les hommes tiennent à ce qu'ils ont reconnu vrai. On a dit avec raison que le temps est le père de la vérité; il respecte les découvertes utiles, les maximes sages, mais il entraîne dans son cours les frivolités et les erreurs. Les sophistes profitent du moment où elles sont oubliées, pour les reproduire comme des choses nouvelles. On pourrait compter en politique comme en morale, quatre ou cinq paradoxes qui font sans cesse le tour du globe, qui promènent tour à tour dans toutes les contrées leurs poisons corrupteurs, et qui reparaissent à de certains intervalles comme les comètes et les météores orageux.

J'ai quelquefois réfléchi sur l'accueil prompt et facile que les pauvres humains font à l'erreur toutes les fois qu'elle se présente à eux pour la première fois, et je n'en ai pas été trop étonné. Lorsqu'on présente à notre esprit une idée ou un sentiment vrai, notre esprit n'en est pas toujours frappé; nous portons tous avec nous le germe des vérités intellectuelles et morales, et ce qui est vrai nous paraît souvent commun, parce que nous le connaissons déjà : il n'en est pas de même de l'erreur; comme elle est née hors de notre monde moral, comme elle n'a point de rapports directs avec ce qui est en nous, elle nous séduit par sa nouveauté, elle nous entraîne par la surprise qu'elle nous cause : la vérité est pour nous comme la physionomie

de nos amis que nous voyons tous les jours, et qui ne nous fait qu'une légère impression : l'erreur au contraire est une belle étrangère qui attire nos regards, et qui intéresse d'abord notre curiosité; mais on quitte bientôt la belle étrangère, et l'on revient à ses amis : tel est le sort de l'erreur et de la vérité.

Je m'aperçois, Monsieur, que je disserte trop longuement; vous m'accuserez d'avoir raisonné à mon tour sur le sentiment. J'ai dû, pour défendre la pitié, me servir des armes dont nos adversaires se servent pour l'attaquer. J'aurais pu me contenter peut-être de demander aux sophistes s'ils ont quelquefois éprouvé le sentiment de la pitié : s'ils ne l'ont point éprouvé, je les plains; mais s'ils ont été quelquefois sensibles aux malheurs de leurs semblables, qu'ils me répondent si le plaisir qu'ils ont ressenti en les soulageant ressemble aux misérables jouissances de l'amour-propre. Non, je ne croirai pas qu'un sentiment aussi pur ait une méprisable origine; et si leurs froids calculs parvenaient à le démontrer, je leur dirais encore : Laissez-moi mon erreur, elle vaut mieux que la vérité que vous avez trouvée; il me suffit de savoir que le plaisir que fait éprouver la pitié élève l'homme au-dessus de lui-même : et je crois trop à la justice de la Providence pour penser qu'un sentiment qui n'a point un noble motif soit récompensé par elle d'un plaisir presque divin.

Je me hâte de finir cette discussion; et, pour prouver que la pitié est, comme vous l'avez dit en beaux vers, la première des vertus sociales, je me bornerai à dire qu'elle est précisément la vertu opposée à l'égoïsme. La pitié tend

à rapprocher les hommes ; l'égoïsme tend à les isoler : la pitié rétablit à la fois les liens de la famille et de la patrie ; l'égoïsme ne respecte pas les nœuds les plus sacrés. La pitié est souvent le commencement de l'amitié, de l'amour et des sentimens affectueux ; elle élève l'ame quelquefois jusqu'à l'héroïsme. L'égoïsme étouffe toutes les affections généreuses ; il dessèche le cœur, il dégrade l'homme et détruit en lui le mobile du bien public. L'égoïsme introduit le désordre dans la société, il brise la chaîne sociale, il interrompt les rapports établis entre les citoyens. La pitié rétablit tout ; elle tient par sa nature au sentiment de l'ordre et de la justice ; elle tend par son essence à entretenir l'équilibre, et ce n'est pas sans raison, Monsieur, que vous l'appelez une seconde Providence. L'égoïsme fait principalement des progrès à l'époque marquée pour la décadence des empires ; la pitié au contraire n'obtient des autels que dans l'âge d'or des sociétés. Puisse, Monsieur, votre voix être entendue, et nous rappeler à cet âge d'or que les temps qui viennent de s'écouler n'ont rendu que trop fabuleux !

Le poëme de *la Pitié,* nous dira-t-on, rappelle quelques époques de la révolution, auxquelles il est dangereux de revenir, même par les souvenirs. Mais qui a pu oublier les malheurs de la révolution? Il serait fâcheux, sans doute, que les passions haineuses en gardassent la mémoire ; mais quel inconvénient y a-t-il à ce que la pitié s'en souvienne? Je suis bien loin de partager l'opinion de ceux qui prétendent qu'il faut tout oublier ; l'expérience se compose de souvenirs, et la mémoire est ici un garant

de la sagesse. J'ai entendu dire quelquefois que c'était vouloir recommencer la révolution, que de rappeler les souvenirs des malheurs qu'elle a causés. Ce raisonnement paraît un pur sophisme, et je suis persuadé, au contraire, qu'il faut sans cesse se rappeler la révolution, pour que la révolution ne recommence pas. Je n'ai pas besoin de dire qu'après les troubles politiques, il est bien plus facile de gouverner un peuple qui se souvient qu'un peuple qui a oublié.

Vous avez pris les sujets de quelques-uns de vos tableaux dans les rangs élevés et dans un ordre de choses qui n'existe plus parmi nous. Les hommes sages de tous les partis se garderont bien de vous en faire un reproche, et les gens de l'art vous sauront gré d'avoir pris un sujet qui donne un charme plus touchant à votre composition. Rien n'ajoute plus au pathétique d'une situation malheureuse, que l'idée d'une prospérité passée.

Il est tant d'hommes qui sont si près du malheur, que leur infortune n'a pas droit de nous étonner; mais la chute violente des hommes puissans doit nous intéresser davantage, parce qu'elle renferme l'idée d'un grand nombre d'infortunes; Shakspeare exprime ainsi cette vérite : *Lorsque le chef d'une nation soupire, ses soupirs retentissent jusqu'aux extrémités de son royaume.* Pourquoi donne-t-on plus de larmes au malheur d'un père de famille? C'est qu'on songe à ses enfans et à tous ceux qui doivent partager son sort; par la même raison la chute d'un monarque doit donner à la pitié des émotions plus vives, lorsqu'on songe aux maux qu'elle entraîne pour tout un peuple.

La poésie, en célébrant un prince ou un héros malheureux, est presque toujours sûre d'intéresser en réveillant un grand nombre de sentimens divers. Les poëtes peuvent ainsi rassembler une foule de traits épars, sous un seul point de vue, et embrasser toutes les parties de leur sujet sans renoncer à l'unité, qui n'est point, comme on l'a dit, une règle de convention, mais une loi dictée par la nature elle-même, pour tous les ouvrages où l'on se propose d'exciter un grand intérêt.

Outre l'attendrissement que nous cause la chute des grandeurs, elle nous fait éprouver le plaisir douloureux que l'esprit ressent toujours à l'aspect d'une ruine. On sait combien les images de la destruction ont d'attrait pour les hommes en général; mais le sentiment qu'elles font naître, purement mélancolique, ne peut troubler le repos de personne. Le charme qu'on éprouve en contemplant une ruine, paraît naître en nous principalement de l'idée de notre sécurité actuelle; pour me servir de la pensée de Lucrèce, on jouit à la vue d'un malheur qu'on ne craint point d'éprouver. La pitié qui se mêle à ce sentiment, est elle-même un sentiment doux et modéré, qui exclut les passions violentes. Ses images peuvent toucher, mais non point exaspérer les cœurs. Les perturbateurs ne pleurent point, et le génie de la discorde ne s'est jamais attendri. Rien n'est plus propre au contraire à nous rassurer sur la cessation des troubles, que de voir qu'on prend enfin quelque intérêt aux images de la pitié. On ne pleure point sur le champ de bataille. Ce n'est que dans le calme qui succède au tumulte des armes, qu'on peut trouver des pleurs.

Les anciens étaient pénétrés de cette idée ; aussi représentaient-ils la déesse de la pitié avec une guirlande d'olivier.

Aujourd'hui, les partis ont mis bas les armes ; les souvenirs sont moins amers et moins déchirans ; nous sommes arrivés à ce terme des grandes douleurs, où l'on est enfin soulagé lorsqu'on a pu pleurer. L'humanité, Monsieur, vous devra la consolation d'avoir retrouvé des larmes ; l'autel de la pitié a été renversé parmi nous, mais votre poëme nous en tiendra lieu. Vous êtes enfin rendu aux vœux de la patrie, vous êtes revenu parmi nous, vous y avez trouvé la paix ; vous nous la ferez aimer, en nous présentant le tableau de ces jours orageux qui ne reviendront plus ; et je ne puis mieux vous comparer qu'à la colombe de la Genèse, qui revint dans l'arche pour annoncer à ce qui restait de l'espèce humaine, que la colère du ciel était apaisée.



◆◆

LETTRE
A UN PHILOSOPHE
SUR LES PRÉJUGÉS.



Permettez-moi, mon cher philosophe, de vous adresser quelques réflexions sur les préjugés. Nous laisserons là les injures, s'il est possible, il est question de nous entendre, et les injures n'éclaircissent rien. Il faut d'abord poser la question, et surtout être d'accord sur la définition des mots : on sait combien les mots mal entendus nous ont fait de mal, et vous me permettrez d'avoir recours au dictionnaire, avant même de consulter les lumières du siècle. Dumarsais a fait deux volumes contre les préjugés; il commence par faire entendre que les préjugés sont toujours des erreurs, et des erreurs ridicules et dangereuses; il part de-là pour déclamer contre toutes les religions et toute espèce de gouvernemens. Je ne sais si vous adoptez la définition de Dumarsais, et si vous estimez

beaucoup son Essai sur les Préjugés ; mais je suis bien aise de vous dire que le grand Frédéric l'a réfuté, et que Voltaire [1] n'a jamais pu le lire. Si on consulte l'étymologie des mots, les préjugés ne sont autre chose que des opinions généralement reçues sur un point qu'on n'a point approfondi ; ce sont des jugemens portés avant l'examen : cette définition est simple, on ne peut en contester la vérité, et nous partirons de-là, si vous le trouvez bon.

On peut diviser les préjugés en deux sortes : les préjugés qui tiennent à la vie domestique, et ceux qui tiennent à la société en général. Examinons d'abord les préjugés de l'homme en particulier. L'homme, dès son enfance, apprend à aimer ses parens, à respecter les décrets de la Providence qui l'a créé; sa faible raison n'est pas capable d'examiner ces premières idées de l'ordre social ; ses sentimens et ses opinions ne sont que des préjugés; mais ces préjugés sont des vérités utiles à son bonheur. Quand il arrive à un âge plus avancé, il est sans cesse entraîné par l'autorité et par l'exemple de ceux qui l'ont précédé. Après avoir pris les sentimens de sa nourrice, il adopte les idées de son gouverneur ; il fait ce qu'ont fait ses aïeux ; il suit les usages établis dans le monde où il vit. Dans ses études, dans ses affaires, et jusque dans ses plaisirs, il vit du produit des siècles; ses actions les plus indifférentes sont une imitation, et toute sa vie est en quelque sorte un *lieu-commun,* une répétition irréfléchie de ce qu'il a vu faire, de ce qu'il a lu,

[1] Voyez la *Correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse,* année 1770.

de ce qu'il a entendu dire. Sans doute qu'en adoptant ainsi les idées des autres, il s'expose à quelques erreurs; il a cependant pour lui l'expérience de plusieurs générations et d'un grand nombre d'hommes éclairés. L'inconvénient, d'ailleurs, serait bien plus grand, s'il n'adoptait aucune idée reçue, s'il ne vivait qu'avec le fonds particulier de sa raison. Qu'on se figure un homme cherchant à n'avoir point de préjugés, et forcé par conséquent d'examiner le motif des usages les plus répandus, des idées les plus familières, des actions les plus simples; il sera embarrassé à chaque pas; tout ce que l'expérience et le temps ont consacré sera perdu pour lui; il ne sera pas plus avancé qu'un sauvage qui sort pour la première fois des forêts, et qui n'a jamais entendu parler d'une société policée.

Je ne parle ici, Monsieur, que d'un seul homme; mais, s'il arrivait à tous les hommes composant une société, de porter sur toutes les choses de la vie, sur tous les motifs qui déterminent la plupart de nos actions et de nos sentimens, un œil sévèrement scrutateur, il est aisé de se figurer la bigarrure et le désordre qui en résulteraient; il est probable que chacun se ferait une opinion à sa mode, et tous les membres d'une même société seraient bientôt étrangers les uns aux autres. On admire un écrivain qui est original dans ses écrits; mais on se moque avec raison d'un homme qui est original dans le commerce habituel de la vie. Les préjugés et les usages établis fixent les rapports des hommes entre eux, ils leur servent de point de ralliement, et ils doublent souvent leurs moyens intellectuels. Les préjugés, a dit Fontenelle, sont le supplément de la rai-

son ; ce qui manque d'un côté on le retrouve de l'autre.

Ce serait peut-être ici le cas de vous parler de l'influence du ridicule qui exerce tant d'empire parmi nous, et qui doit presque toute sa force aux préjugés ; il est comme une puissance invisible qui veille sans cesse à la garde des usages établis ; il réunit les esprits sous les lois de l'opinion, et il punit ceux qui refusent de s'y soumettre ; il est, permettez-moi une comparaison un peu commune, comme le chien vigilant du berger, qui erre sans cesse autour du troupeau, et qui ramène les brebis qui s'en écartent : il est vrai que le ridicule exerce plus souvent son empire au profit des bonnes manières qu'au profit des bonnes mœurs; il met de l'importance aux petites choses, et néglige souvent les grandes; il n'est pas sans rapports avec la mode ; il n'est puissant que dans les petits détails ; il est le fils ou le père de la vanité : il n'est rien, chez un peuple qui n'a que de l'orgueil ; il est souverain, partout où la vanité est le caractère dominant ; il est tout-puissant parmi nous, et toute votre philosophie, Monsieur, ne saurait vous en défendre.

Mais je ne m'arrêterai pas davantage sur ce point ; j'avoue même que la puissance du ridicule s'est beaucoup affaiblie depuis quelque temps ; il serait difficile de prononcer aujourd'hui sur les bonnes manières, et sur ceux qui s'en éloignent. L'amour de l'argent a pris dans le cœur humain la place qu'y occupait la vanité ; la révolution a détrôné le ridicule, et j'en suis fâché, parce qu'il était dans le monde comme une sorte de police correctionnelle, qui châtiait les insubordonnés, et maintenait la

règle établie, en inspirant à tous une crainte salutaire.

Je ne sais pas, mon cher philosophe, si mes idées peuvent se concilier avec les vôtres; mais je raisonne ici d'après la nature de l'homme; toutes les fois qu'on ne part pas de ce point, on s'expose à tomber dans un faux système. Je sais qu'il est beaucoup de gens qui croient l'homme meilleur qu'il n'est, c'est de-là que nous vient cette fausse doctrine de perfectibilité et ce caractère de niaiserie attaché aux idées d'amélioration professées par certains philosophes. Quoi qu'on en dise, le doute cartésien ne saurait s'appliquer aux choses ordinaires de la vie; il ne saurait convenir en aucune circonstance à la multitude qui court les rues, ni à celle qui brille dans les salons; outre que le doute neutralise nos facultés, il nuit essentiellement à notre bonheur. Rien n'est plus insupportable pour l'esprit humain que l'état d'incertitude; l'ame cherche sans cesse un point d'appui sur lequel elle puisse se reposer. Les préjugés, ou les idées reçues, viennent souvent au secours de la faiblesse humaine, ils offrent à l'esprit quelque chose de positif, un point fixe sur lequel il peut appuyer ses décisions; quand les préjugés ne serviraient qu'à tirer l'homme de l'état d'incertitude, ils auraient efficacement contribué à son repos comme à sa félicité.

Souvent les préjugés sont des sentimens, et les sentimens servent à nous rendre meilleurs et plus heureux; souvent la croyance est un véritable amour; on aime déjà ou l'on est disposé à aimer ce qu'on croit avec confiance; ceux qui ne croient à rien, n'aiment rien; l'indifférence flétrit leur ame, et l'incrédulité désenchante tout à leurs

yeux. Les préjugés sont souvent les liens les plus doux et les plus attachans de la famille ; ils donnent un nouveau charme aux noms de père, de frère et de fils ; l'amitié, l'amour, ont leurs préjugés tutélaires ; c'est peut-être aux préjugés que nous devons la fidélité de nos épouses, le respect pour la vieillesse, etc. Tous ces préjugés ne sont pas des erreurs, mais ils sont des sentimens dont on n'a point approfondi le motif.

Venons aux préjugés, considérés dans leurs rapports avec la société [1]. Les préjugés des nations existent principalement dans les usages d'un peuple et dans ses pensées habituelles sur la législation et la morale. Pour qu'une nation n'eût point de préjugés, il faudrait que les membres qui la composent pussent se réunir et discuter ensemble tout ce qui les concerne ; mais, mon cher philosophe, savez-vous, en pareille occurrence, ce qui vous arriverait ? Vous avez de vastes domaines, des jardins magnifiques ; vous philosophez fort commodément sous des lambris dorés ; vous vantez même quelquefois la pauvreté à vos splendides banquets ; eh bien ! ces nombreux ouvriers qui travaillent jour et nuit à entretenir votre luxe brillant, renonceraient tout-à-coup à leurs travaux, ils ne seraient plus occupés, comme vous, qu'à se débarrasser des préjugés, et ce ne serait pas pour eux une petite af-

[1] Tout ce que j'ai dit précédemment, et ce que je vais dire encore sur les rangs, les distinctions, les préjugés utiles à la société, a éprouvé de fortes contradictions dans le temps où j'ai publié ces Lettres pour la première fois ; je ne sais point si mon opinion paraîtra plus raisonnable aujourd'hui.

faire : pendant la discussion, l'herbe croîtrait dans vos belles allées ; votre table serait mal servie, et vous ne dîneriez plus dans le *Salon d'Apollon ;* c'est en vain que vous imploreriez les soins de votre cuisinier, il vous répondrait que la raison l'appelle, et qu'il est à la recherche de la vérité. Vos trésors même deviendraient inutiles en vos mains, car le fournisseur vous dirait que votre argent n'est que de la boue jaune, comme l'ont dit quelques moralistes, et que sa valeur n'est qu'un préjugé. N'êtes-vous pas effrayé de cette conséquence, mon cher philosophe ; et en faveur de ce dernier préjugé, ne vous déciderez-vous point à faire grâce aux autres? Mais ce n'est pas tout : pour comble de malheur, l'homme du peuple, qui est entré plusieurs fois chez vous, qui y a vu de beaux meubles, de belles glaces, des fauteuils et un lit à la grecque, pourrait fort bien, tout en rêvant à la vérité, croire qu'il serait beaucoup mieux chez vous que dans la rue, et venir prendre votre place jusqu'à plus ample discussion, car la propriété est aussi un préjugé. Mais je suppose que tout se passât très-paisiblement ; que votre château ne tombât pas en ruines ; que votre cuisinier vous restât fidèle ; que votre or, en dépit de la raison, conservât sa valeur ; que vous ne fussiez point chassé de votre maison, et que vous ne moussiez point de faim ou de froid dans la rue ; je suppose de plus que tous les hommes s'assemblassent sans s'égorger, et qu'ils pussent s'entendre avant d'avoir bouleversé le monde ; toutes les difficultés ne seraient point résolues ; il resterait encore un très-grand embarras. Il faudrait que chaque génération délibérât comme les précédentes, et qu'on re-

commençât sans cesse la société pour les nouveaux venus, qui craindraient d'avoir des préjugés, et qui voudraient aussi tout examiner par eux-mêmes.

Ne trouvez-vous pas, d'après cela, Monsieur, qu'il était sage de convenir de certains principes, de certaines maximes, avant que ces maximes et ces principes pussent être discutés ; c'est ainsi qu'il s'est formé dans chaque société des habitudes, qu'il s'est établi des usages qui se transmettent de génération en génération. Ces habitudes et ces usages ne sont autre chose que des préjugés qui lient, pour ainsi dire, les siècles entre eux, qui sont l'expression des suffrages tacites des citoyens, qui mettent de l'esprit de suite dans les affaires politiques, et qui conservent l'équilibre et l'ordre une fois établi.

Je crois avoir prouvé, Monsieur, que tous les hommes ne peuvent pas discuter les institutions morales et politiques ; mais je vois que cette considération ne vous arrêtera pas. Ne pourrait-on pas, me direz-vous, s'en rapporter aux philosophes? Je vous entends : vous voulez créer une suprématie d'opinion pour une certaine classe d'hommes privilégiés, et détruire des préjugés pour y substituer des systèmes. Vous voulez renverser de leur trône ceux qui gouvernent, pour y faire monter les philosophes. Je veux bien y consentir ; mais je vous avertis qu'il est des philosophes qui ne joignent pas la pratique au précepte. « La » philosophie-pratique, dit l'auteur du livre contre les » préjugés, dépend du tempérament, de la circulation du » sang. » Vous voyez que nous ne serons pas plus avancés, et si vous nous donnez des philosophes pour nous

gouverner, vous nous permettrez au moins de leur tâter le pouls, avant de les élever à l'empire. Le même Dumarsais ajoute une chose peu rassurante : il dit formellement que les cœurs dépravés ont souvent bien plus de pénétration et d'esprit, que les cœurs honnêtes et vertueux ; et c'est à ces cœurs dépravés qu'il paraît donner la préférence pour les découvertes en morale et en politique. Je vous avoue que je n'ai pas assez de fermeté pour ne pas être effrayé des conséquences d'une pareille opinion ; et, puisqu'il faut s'en rapporter à quelqu'un, j'aime autant m'en rapporter aux générations qui nous ont précédés : il y a peut-être plus de sagesse dans les siècles que dans les livres des philosophes. A votre compte, d'ailleurs, Monsieur, on aurait encore des préjugés ; on serait encore obligé d'admettre les opinions des philosophes sans les examiner. Ainsi donc, puisque l'espèce humaine est condamnée à avoir toujours des préjugés, ne seriez-vous pas d'avis, mon cher philosophe, de garder ceux que nous avons, et de rester tout bonnement comme nous sommes?

Une nation, d'ailleurs, ne peut guère renoncer à ses préjugés, sans changer de mœurs ; et à force de changer de mœurs, on risque de n'en plus avoir. Il ne faut pas oublier que les mœurs, et les préjugés qui font partie des mœurs, sont, bien plus que les lois, l'expression de la volonté générale. On a vu des empires exister long-temps après avoir changé leurs lois ; mais aucun empire, aucune monarchie, n'a survécu à l'anéantissement des mœurs et des préjugés. Les citoyens n'ont souvent que des rapports éloignés avec

les lois, mais leurs rapports avec les mœurs sont toujours directs et immédiats. Les mœurs et les usages sont toujours près de nous et avec nous; on pourrait dire qu'ils sont en nous. Il n'en est pas ainsi des lois, dont nous pouvons, jusqu'à un certain point, ignorer l'existence. Toutes les fois qu'on a changé une de nos constitutions, il n'est personne qui se soit plaint qu'on eût fait outrage à sa volonté; mais il n'en était pas de même des mœurs et des usages; tout le monde se croyait vivement intéressé à leur conservation. Rien n'a été si facile que de détruire ce qu'avaient fait les légistes d'un autre temps; mais les niveleurs ont toujours trouvé dans les coutumes nationales des obstacles insurmontables; les mœurs et la religion qui en est la sauve-garde, ont constamment résisté à leurs attaques; et si on a pu reconstruire parmi nous l'édifice politique, c'est que les débris en avaient été conservés par l'influence des institutions morales, par les habitudes domestiques, en un mot, par les préjugés.

Tout ceci, mon cher philosophe, prouve qu'il n'est point de législation durable, que celle qui a sa garantie dans les mœurs, et qu'il n'est point de mœurs que celles qui sont confiées à la garde des préjugés. Il est dans l'Asie des peuples qui conservent leurs institutions depuis deux ou trois mille ans; c'est que ces institutions sont des préjugés et des habitudes. Les Juifs conservent encore leur législation parmi nous : Moïse leur donna des préjugés et des mœurs; ces préjugés et ces mœurs furent toute leur législation.

Il faudrait bien se garder de conclure de ce que nous venons de dire, que les préjugés sont favorables à la ty-

rannie. Le souverain trouve, dans les préjugés, une garantie contre ses sujets; mais les sujets, à leur tour, y trouvent une garantie contre le souverain. Voyez ces farouches despotes de l'Orient; ils peuvent changer les formes de l'État à leur gré; mais leur pouvoir est impuissant contre les préjugés. Ils peuvent, en fronçant le sourcil, faire trembler une province entière; ils peuvent commander la mort de cent mille de leurs sujets; mais leur trône risquerait de tomber en poudre, s'ils exigeaient de leurs esclaves la moindre chose qui contrariât les habitudes nationales. L'histoire nous offre mille exemples de princes et de monarques chassés du trône pour avoir osé braver les préjugés; et, sans remonter à l'antiquité, nous pouvons citer la dernière révolution anglaise qui a banni les Stuarts, et qui n'a été faite que par l'influence des préjugés nationaux, que Jacques II n'avait pas assez respectés.

Je vous vois sourire, mon cher philosophe, et vous commencez à pardonner aux préjugés depuis que je vous ai appris qu'on peut en tirer parti contre les rois; je profite du moment où je vous ai mis en bonne humeur, pour traiter une question épineuse, et pour vous parler encore de ces croix et de ces rubans qui vous ont si fort scandalisé dans mes premières lettres. Vous n'avez pas manqué de me citer les Grecs et les Romains, qui n'avaient ni croix ni cordons, et qui ont fait cependant de très-grandes choses. Je pourrais vous répondre que les Romains avaient leurs préjugés comme nous avons les nôtres; et leurs armées, au grand scandale de la philosophie, durent plus d'une victoire aux poulets sacrés; les vainqueurs n'avaient point,

il est vrai, des cordons de soie ni des croix d'or, mais leur courage était dirigé par un autre mobile ; ils avaient des décorations composées d'une autre matière. Je vous avoue que je ne tiens pas beaucoup à la qualité de l'étoffe ou du métal, et, si vous le voulez, j'adopterai la couronne de chêne qui sera encore meilleur marché ; mais vous conviendrez que des décorations, soit qu'on en tire la matière du règne végétal, soit qu'on la tire du règne minéral, sont dignes de quelque respect, et peuvent exercer une utile influence lorsqu'elles sont le prix du patriotisme, et qu'elles rappellent les souvenirs d'une époque glorieuse. Au reste, vous raisonnez conséquemment à vos principes. Vous n'aimez pas les préjugés, et la gloire est peut-être le plus grand de tous.

En effet, la gloire mise au creuset de l'analyse philosophique, ne sera plus qu'une vaine fumée. Montaigne se moque de ceux qui suivent cette ombre fugitive, *qui n'a ni corps ni prise*. « Je suis en dépit, ajoute-t-il, qu'elle ait » jamais pu entrer en l'entendement de l'homme, qui eut » cet honneur de porter le nom de philosophe. » Je n'examine point si Montaigne et les philosophes qui sont venus après lui, ont eu tort ou raison. On doit moins juger les préjugés et les usages en eux-mêmes, que dans les résultats qu'ils ont pour le bonheur et la conservation des sociétés. Dès qu'une société peut tirer un grand avantage d'une opinion accréditée, d'un usage établi, je crois que personne n'a le droit de s'en moquer ; et, sans parler ici de la gloire, je pourrais citer un grand nombre de préjugés qui sont utiles aux peuples et aux gouvernemens.

Vous allez me répondre par des lieux-communs sur la vérité ; j'aime la vérité autant qu'un autre, mais il ne suffit pas de m'en parler vaguement, il faut me la faire voir, et c'est là qu'est la difficulté. *Ni les rhéteurs, ni les poëtes, ni les philosophes, ni moi,* disait le plus sage des hommes, *ne savons ce qui est vrai;* savez-vous, mon cher philosophe, quel est l'homme qui n'a point de préjugés? Ce n'est pas assurément l'homme civilisé qui sait beaucoup de choses, mais le sauvage qui ne sait rien ; il n'a point ou presque point d'idées acquises, son esprit ne reçoit rien des autres hommes ; il a très-peu de maximes vraies ou fausses ; car il n'a point d'opinion ; entraîné par les besoins physiques, il s'accommode de toutes les femmes qui lui tombent sous la main ; il vit chaque jour de la proie qu'il peut attraper ; il mangera même, si la chasse et la pêche n'ont pas été favorables, la cuisse de son camarade mort, et il pourra se vanter, en faisant la digestion, d'être exempt de préjugés, d'être le plus grand des philosophes. Je suis presque honteux de vous le dire, mon cher philosophe, mais si l'homme civilisé l'emporte sur l'homme sauvage, c'est que le premier a sur le second l'avantage des préjugés, et si nous perdions un jour cet avantage, il ne nous resterait peut-être plus d'autre ressource que de nous réfugier dans les bois : je sais fort bien que c'est là que vous nous attendez, mais je vous avertis que vous aurez quelque peine à nous y gouverner. Nous avons résisté à toutes vos épreuves philosophiques, et les bois sans doute ne nous trouveront pas plus dociles. Il y a long-temps d'ailleurs que les hommes ont perdu l'habitude de se nourrir de gland ; et je ne

pense pas qu'ils atteignent jamais l'état de perfection où nous voyons les ours, les loups et les renards qui vivent dans les forêts sans erreurs et sans préjugés.

Parlons un peu sérieusement, examinons les préjugés dans leurs résultats. « Les hommes sages, dit un écrivain » anglais, au lieu de se moquer des préjugés géné- » raux, emploient toute leur sagacité à découvrir la sa- » gesse cachée dans chacun. Ils regardent le préjugé » comme le vêtement de la raison qu'il ne faut pas laisser » à nu; aller au fond des choses, c'est quelquefois dé- » pouiller la raison de sa parure, c'est lui ôter son expres- » sion naturelle, c'est lui ôter la vie. » En effet, un pré- jugé examiné d'après la raison qui l'a fait naître, a un motif qui donne de l'action à cette raison, et un attrait qui lui donne de la permanence. Le préjugé est d'une application soudaine dans l'occasion ; il détermine, avant tout, l'esprit à suivre avec constance, la route de la sagesse et de la vertu, et il n'abandonne pas l'homme aux dangers du scepticisme, du doute et de l'irrésolution. Le préjugé fait de la vertu une habitude et non pas une suite d'actions incohérentes : par le moyen enfin des bons préjugés, le devoir fait partie de notre propre nature ; et, sous ce rapport, quel que soit leur fondement, les préjugés doivent être regardés comme des mobiles précieux, comme des institutions utiles et nécessaires. Il y a douze ans [1] qu'on n'aurait pas pu faire comprendre cette pensée ; aujourd'hui

[1] Je crois devoir répéter ici que cette Lettre, à laquelle je ne change rien, a été imprimée pour la première fois en 1802.

que la société a été ébranlée jusque dans ses fondemens, il est des vérités sociales qui n'ont besoin que d'être exposées. Il en est du corps politique comme du corps humain; l'homme ne s'occupe guère des choses qui constituent l'état de santé lorsqu'il se porte bien; il n'y songe que lorsque la maladie arrive; la médecine ne fait ses expériences que sur les malades, et ce n'est qu'à l'ouverture du cadavre qu'elle aperçoit les conduits et les canaux où circulaient la santé et la vie. Ainsi la révolution, qui a décomposé le corps politique, nous a montré les moyens puissans, les ressorts secrets qui constituent la force des États, et que nous n'avions point aperçus quand ces États étaient florissans.

Voilà, mon cher philosophe, quelle est ma doctrine sur les préjugés. Il ne faut pas croire cependant que je les défende tous; je regarde les préjugés comme des institutions morales : il peut se faire qu'il y en ait de dangereux; mais ce n'est pas une raison pour n'en laisser subsister aucun; de ce qu'il y a eu de mauvaises lois, on ne peut conclure qu'il faut vivre sans lois. Voltaire lui-même a dit qu'il *était des préjugés qui faisaient la vertu.*

Comme les préjugés tiennent immédiatement aux affections et aux volontés domestiques d'une nation, ceux qui sont nuisibles, ne tardent pas à être repoussés par ces mêmes affections et ces mêmes volontés qui les ont fait prévaloir. A mesure que les mœurs changent, les préjugés qui sont des opinions identifiées avec les mœurs changent bientôt à leur tour, et les peuples n'ont pas besoin pour cela du secours des philosophes.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR

LA LANGUE FRANÇAISE.



Il y a vingt ans que la France reçut le plus bel hommage qu'une nation puisse recevoir des peuples ses voisins ; l'Académie de Berlin proposa cette question à résoudre : *Quelles sont les causes de l'universalité de la Langue française ?* Les savans de tous les pays de l'Europe envoyèrent leurs mémoires, et la langue de Racine eut l'honneur d'être louée dans plusieurs langues étrangères.

Deux mémoires furent couronnés, celui de M. de Rivarol et celui d'un écrivain allemand, M. Schwab. Cette question offre beaucoup de considérations nouvelles; je vais les rappeler en peu de mots, et indiquer ici quelques-unes des causes de l'universalité de la langue française.

En Europe, tous les hommes qu'on appelle la bonne compagnie ont des rapports entre eux, quelle que soit la

nation à laquelle ils appartiennent. Rapprochés par l'éducation, ils ont les mêmes goûts ; ils recherchent les mêmes jouissances ; ils ont les mêmes opinions sur beaucoup de choses ; ils forment pour ainsi dire un peuple choisi au milieu des autres peuples : il était nécessaire qu'ils parlassent la même langue ; la langue française s'est trouvée réunir un grand nombre d'avantages ; elle est devenue la langue de la bonne compagnie en Europe.

Lorsqu'on examine la construction et l'esprit de la langue française, il est facile de se convaincre qu'elle est plus claire que toutes les autres, et par conséquent plus propre à être l'interprète des hommes entre eux.

Le français nomme d'abord le sujet du discours, ensuite le verbe qui est l'action, et enfin l'objet de cette action. Cette marche est celle de la raison ; elle appartient exclusivement à la langue française. Ce caractère de notre langue a passé dans notre littérature ; on a exigé dans un livre la méthode qui est exigée pour la construction d'une phrase ; on a voulu que les ouvrages de nos écrivains participassent de la régularité de notre langue : dès-lors tout a été clair, tout a été méthodique dans nos conversations comme dans nos écrits ; et l'Europe a été facilement disposée à apprendre la langue du peuple qui s'exprimait avec le plus de méthode et de clarté.

La langue française, admettant peu d'inversions, est moins variée dans ses tournures que les langues anciennes ; mais les styles y sont mieux classés. La langue latine est beaucoup plus riche et plus harmonieuse ; la langue française me paraît beaucoup plus propre à exprimer tour à

tour les idées sublimes et les idées simples. La première a quelque chose de la sévérité des Romains ; la seconde tient de la mobilité du caractère français. La langue latine s'était formée au milieu du sénat et dans les assemblées d'un peuple républicain ; la langue française s'est formée à la cour et dans les assemblées choisies. L'une a une dignité plus soutenue, et elle a moins de ces délicatesses qui forment le langage de la bonne compagnie : l'autre prend plus aisément tous les tons ; elle a dans les mots qui la composent quelque chose de cette hiérarchie qui distingue le gouvernement sous lequel elle est née. Elle a ses expressions nobles, ses expressions familières, ses tournures choisies, ses tournures populaires ; ses momens d'appareil, ses momens d'abandon et de négligence. La langue latine est souvent sublime et toujours élégante sous la plume de Virgile et de Cicéron ; mais elle n'est familière et naïve ni dans les fables de Phèdre, ni dans les poésies de Tibulle, ni même dans les comédies de Térence. C'était peut-être à la langue française seule qu'il appartenait d'exprimer tour à tour les grandes pensées de Bossuet, l'aimable abandon de madame de Sévigné, et les grâces ingénues de La Fontaine.

On lui a reproché de la stérilité ; plusieurs écrivains veulent à toute force l'enrichir : mais tant de richesses ne manqueraient pas de la corrompre : elle a toujours suffi au génie ; et si elle résiste à la médiocrité, c'est, à notre avis, un de ses plus grands avantages. Ses trésors sont placés comme dans un sanctuaire dont le vulgaire des auteurs ne peut pas approcher ; elle accorde toutes ses faveurs au

talent, et, de concert avec la nature, elle semble dire aux hommes médiocres : *N'écrivez pas.*

Au reste, si notre langue est quelquefois stérile pour ceux qui l'écrivent, elle est beaucoup plus riche pour ceux qui la parlent : elle se prête par conséquent au besoin du plus grand nombre : aucune langue n'a plus de finesses dans le dialogue, n'offre plus de ressources pour la conversation.

Il est beaucoup de mots qui sont bannis des livres, et dont le langage familier s'est enrichi ; la langue française, née, comme nous l'avons dit, au milieu d'une cour, en a presque conservé les mœurs et les usages. Les mots ont aussi leur bonne et leur mauvaise fortune ; il en est qui sont en faveur ; il en est d'autres qui tombent dans la disgrâce. S'ils ont été employés par le peuple, ils lui sont abandonnés, et ils se trouvent dégradés comme ces gentilshommes qui dérogeaient en se mésalliant. Les rangs sont assiégés par la mode ; et, comme la mode n'aime que ce qui est nouveau, les termes qui ont vieilli ne trouvent point de grâce auprès d'elle. Ce qui a vieilli n'est point français. Le style familier, beaucoup plus indulgent, a quelquefois profité heureusement de toutes ces disgrâces des mots ; et la langue parlée se trouve ainsi beaucoup plus riche que la langue écrite.

La langue française est la plus propre à la conversation ; elle offre, par conséquent, des moyens plus faciles de communication entre les hommes ; elle est plus claire et plus méthodique que toutes les autres ; elle prend aisément tous les tons. Son style familier abonde en tournures ingé-

nieuses : elle n'a point l'afféterie de la langue italienne ; elle n'a point l'enflure de la langue espagnole ; elle a beaucoup moins d'exagération dans le style figuré, elle est soumise à des règles plus certaines, elle a moins de néologismes que la langue anglaise. Tous ces avantages ont dû lui mériter une honorable préférence sur ses rivales ; mais ce n'est pas toujours assez de mériter une chose pour l'obtenir. Nous allons parler des circonstances qui lui ont obtenu l'universalité en Europe.

La langue française a plusieurs avantages sur ses rivales ; elle ne doit cependant pas tous ses succès à elle-même. La société s'est trouvée plus avancée en France que partout ailleurs ; on y a connu plus tôt les convenances de la vie sociale, les sentimens du beau, du noble et du grand. Les Français ont devancé tous les autres peuples pour les jouissances du luxe, pour les productions de l'industrie, pour les progrès des sciences et des arts. Après la paix de Vervins, l'Europe [1] était encore plongée dans la barbarie, et la France civilisée dut être pour les autres nations un grand sujet d'étonnement ; elle attira naturellement leur attention, elle fixa nécessairement leurs regards ; elle leur fit adopter ses idées, et, avec elles, le langage dans lequel toutes les choses qui caractérisent un peuple civilisé, avaient reçu le nom qui leur était propre.

Si la nation française étonna les étrangers par les progrès de sa civilisation, elle dut aussi les attirer par la so-

[1] L'Italie et l'Espagne, où les lettres avaient jeté un véritable éclat, retombaient dans l'ignorance et retournaient à la barbarie.

ciabilité de ses mœurs. Le Français a moins de ce caractère particulier à chaque pays, de ce caractère local qui exclut les relations d'un peuple à un autre. Les autres peuples ont des manières qu'ils ne perdent point : le Français, plus flexible, se plie plus aisément à toutes les idées, à tous les usages ; il est l'homme de toutes les nations ; et c'est précisément parce qu'il n'a pas trop repoussé les manières de ses voisins, que ses voisins ont été plus disposés à adopter les siennes.

Tous les peuples ont leur orgueil ; le Français n'a guère que de la vanité, et il est des accommodemens avec la vanité, parce qu'elle ne porte que sur les petites choses. Chaque peuple vante sa prééminence ; l'un veut être le plus sage, l'autre le plus riche ou le plus grand : le Français ne veut être que le plus aimable. Il s'était formé, dans le dernier siècle, une association d'hommes dont le but était de rabaisser la nation française à ses propres yeux ; sans cesse ils lui répétaient que ses lois manquaient de sagesse, que ses usages étaient ridicules, que son gouvernement était oppresseur : la nation elle-même applaudissait à ces orateurs sensés qui lui refusaient le don de la sagesse et de la raison ; mais elle n'aurait point applaudi, si on lui eût refusé le talent de plaire. Le talent de plaire est la grande prétention des Français ; c'est là qu'ils ont mis souvent tout leur patriotisme : ils ont aisément réussi à faire connaître leurs droits et leurs prétentions ; et l'Europe a parlé leur langue, comme elle a pris leurs manières, comme elle a suivi leurs modes.

Les relations de la politique ont achevé ce que l'ama-

bilité française avait si heureusement commencé. Sous Louis XIV, la nation française se trouva tout-à-coup placée au premier rang des nations. L'Europe ne fut plus qu'une république fédérative, dont la France était en quelque sorte le chef-lieu. La langue française, sous Louis XIV, devint la langue de l'Europe, par la même raison que la langue latine avait été, sous Auguste, la langue du monde romain.

Tandis que nos généraux faisaient trembler à la fois l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, l'Italie, nos ambassadeurs donnaient le ton à toutes les cours, dictaient la loi à tous les cabinets. On se rappelle que les ministres français menacèrent de rompre les conférences de Francfort, si on n'y parlait pas la langue des vainqueurs. Ainsi la langue française se trouva associée à la gloire de nos armes; ce ne fut plus que dans cette langue qu'on traita de la paix et de la guerre en Europe.

Le règne brillant de Louis XIV acheva de consolider l'empire de la langue française. L'esprit de chevalerie qui s'était conservé à la cour, contribua à former cette politesse exquise, cette urbanité délicate, cette émulation de grandeur et de générosité, dont il est resté quelque chose dans nos romans. Cet esprit de chevalerie adoucit le ton de rudesse que les Français devaient avoir contracté dans les camps. L'Europe vit alors un phénomène assez rare parmi les nations : la victoire fut polie, et la force devint aimable. Le règne de Louis XIV ne fut qu'une longue fête à laquelle tous les plaisirs et tous les arts furent invités : les étrangers accoururent pour voir tant de merveilles, et les vaincus ou-

blièrent leurs défaites, pour apprendre les hymnes des vainqueurs.

On songea alors à établir des communications plus faciles entre les peuples. On augmenta le nombre des grandes routes ; Louis XIV multiplia les postes. Alors la mode, dont le trône était à Paris, fit plus promptement adopter ses lois. Les lumières se répandirent plus rapidement ; la France eut la première l'idée des journaux ; ils circulèrent dans toute l'Europe, et la renommée se chargea d'apprendre la langue française aux étrangers.

Louis XIV, cherchant à faire des conquêtes dans tous les genres, alla chercher les savans, les gens de lettres, les artistes, chez toutes les nations, pour les associer à la magnificence de son règne ; les savans, les gens de lettres, les artistes étrangers, comblés des bienfaits du roi de France, devinrent Français, et la reconnaissance parla notre langue.

Encouragées en France et en Europe, toutes les Muses parlèrent français, comme elles avaient parlé autrefois grec et latin ; toute l'antiquité sembla tout-à-coup revivre dans notre langue ; dès-lors la langue française fut fixée, et le peuple, qui passait pour le plus inconstant et le plus léger, fut le seul qui eût une langue invariable. Elle devint le centre du goût, le dépôt des lumières, la source de toutes les jouissances de l'esprit : tous ceux qui voulurent être éclairés ou le paraître, apprirent la langue française ; elle entra dans l'éducation; elle devint pour l'Europe une langue classique comme celle des Grecs et des Romains.

Après le siècle de Louis XIV, la langue française con-

tinua à se répandre en Europe ; son empire devint chaque jour plus étendu ; le goût commença à se corrompre, mais les grands modèles étaient restés.

La langue française, qui avait répandu toutes les idées de la civilisation, proclama bientôt toutes les erreurs du philosophisme. L'ascendant des Français était si fort en Europe, que les nouveautés les plus dangereuses s'accréditèrent sous leur nom ; et les peuples qui s'étaient éclairés avec la France, sous le siècle de Louis XIV, voulurent aussi s'égarer et se corrompre avec elle, dans le siècle suivant. Les étrangers apprirent la langue française pour lire l'Encyclopédie, comme ils l'avaient apprise pour lire Racine. En Hollande, en Suisse, dans la plupart des villes d'Allemagne, il s'était établi des imprimeries françaises, sans cesse ouvertes aux apôtres d'une philosophie séditieuse : les brochures, les libelles philosophiques circulaient en Europe, et tous étaient écrits en français. Ainsi, notre langue, qui avait dû son empire au goût et à la raison, dut aussi quelque chose à la corruption des lumières.

Tel était l'état des choses lorsque la révolution a commencé, et la langue française n'a fait qu'accroître son empire au milieu de nos troubles politiques ; les nouveaux succès qu'elle a obtenus en cette circonstance sont assez étonnans pour fixer un moment notre attention. La révolution française fut sans doute un grand événement pour l'Europe : comme la France était depuis long-temps le centre de toutes les combinaisons politiques, elle dut en ce moment attirer tous les regards. La révolution retentit d'abord chez tous les peuples étrangers : chacun voulut

la connaître, les uns pour en profiter, les autres pour s'en défendre. On eût dit qu'il n'y avait plus qu'un seul peuple et une seule ville en Europe : on ne parlait que de Paris, on ne voyait que la France. L'enthousiasme, la crainte, la curiosité, la surprise, imposèrent partout la nécessité d'apprendre la langue française.

Le grand spectacle de la révolution donnait aux étrangers une sorte d'impatience d'apprendre notre langue, et la révolution elle-même vint bientôt leur en faciliter les moyens. Un grand nombre de Français avaient été obligés de fuir leur patrie : comme ils appartenaient à la classe éclairée de la nation, ils firent adopter notre goût et nos manières. La plupart des ecclésiastiques, chargés parmi nous de l'éducation, furent accueillis chez les peuples voisins : ils y portèrent le goût de nos auteurs classiques ; ils payèrent les bienfaits par des lumières, et souvent la langue française fut le gage et le prix de l'hospitalité.

Tandis que de malheureux exilés répandaient partout notre langue, les armées françaises pénétraient en Italie, en Hollande, en Allemagne ; elles y ont séjourné longtemps ; elles s'y sont mêlées avec les peuples qu'elles avaient vaincus; et, comme les Français n'apprennent point les langues étrangères, on a été obligé d'apprendre la leur. Plusieurs contrées voisines, par une suite du succès de nos armes, sont devenues françaises, et notre langue est devenue pour elles une langue nationale.

Ainsi toutes les circonstances, tous les événemens se sont réunis pour assurer l'empire de la langue française : elle a profité de la civilisation du siècle de Louis XIV et

de la corruption de l'âge suivant ; elle a profité tour à tour de nos lumières et de nos erreurs, des infortunes de la révolution et de l'éclat de nos victoires : elle a porté partout ses conquêtes ; elle n'a plus, si l'on peut parler ainsi, qu'à régner sur elle-même.

La langue française a plusieurs symptômes de corruption, elle a plusieurs écueils à redouter : le premier et le plus dangereux de tous, c'est la foule des grammaires et des dictionnaires qui paraissent chaque jour. Plus il y a de grammairiens dans un pays, plus la langue se détériore : il me semble voir plusieurs médecins auprès d'un malade ; ils ont tous un avis différent, et ils ne font qu'augmenter le mal, en cherchant à le réparer. Les grammairiens se regardent comme autant de législateurs du langage; et l'on sait que la quantité des législateurs nuit à la bonté des lois : ils ne tiennent aucun compte de l'usage, parce qu'ils veulent donner du nouveau ; dès-lors la confusion s'établit, et la langue n'a plus rien de fixe.

La langue française, qui recevait ses lois d'une société choisie, les a reçues pendant quelque temps de tout le monde ; les savans lui ont donné des termes techniques qui n'ont fait que l'appauvrir ; chaque profession, chaque classe du peuple lui a donné quelque chose, et la bonne compagnie ne lui a plus rien donné. Quelques partisans de la littérature allemande et de la littérature anglaise ont cherché à introduire parmi nous les tournures et l'esprit de ces deux langues étrangères ; le germanisme et l'anglicisme ont envahi notre littérature : beaucoup de nos ouvrages modernes ressemblent à des traductions littérales de

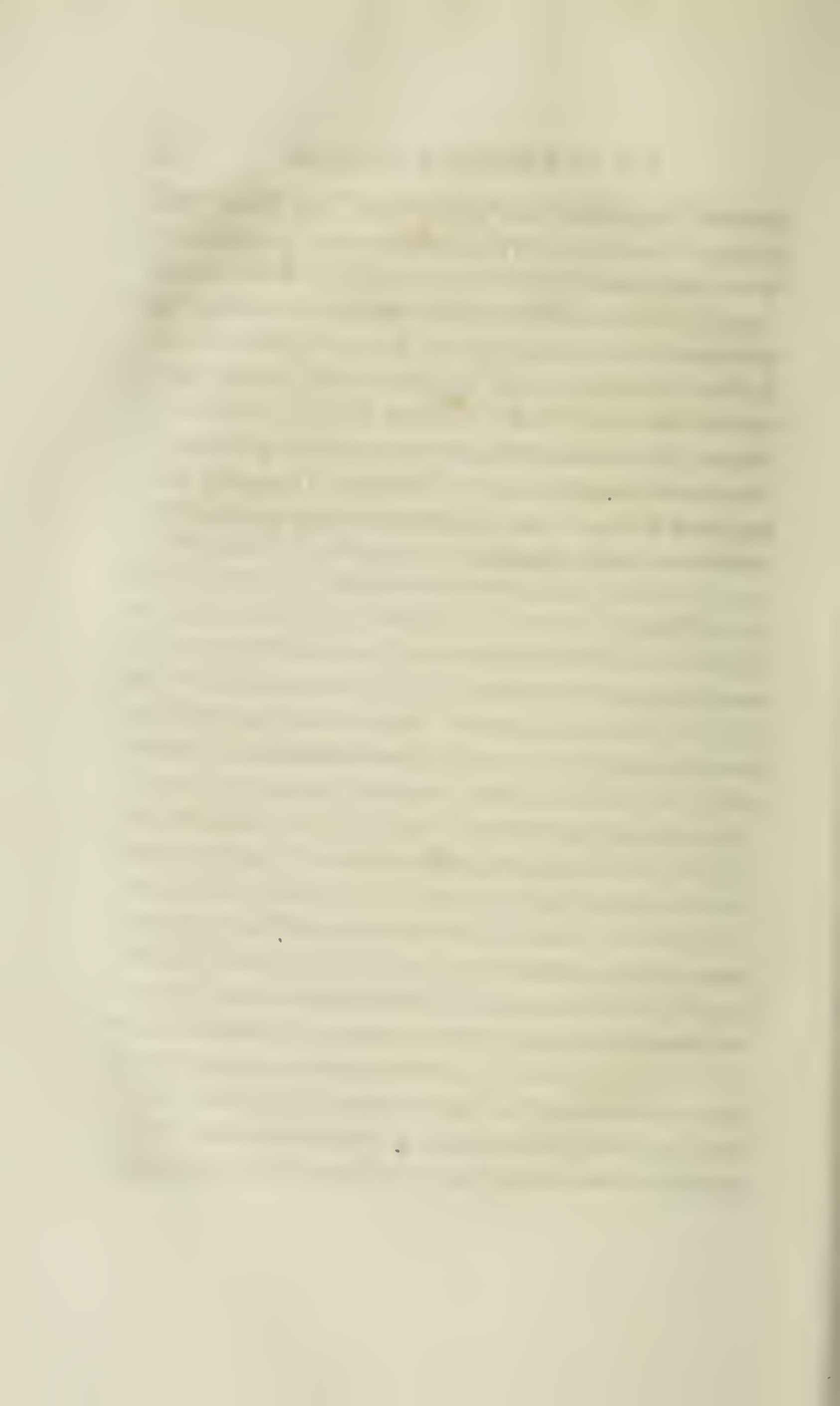
l'allemand et de l'anglais. Ronsard avait étouffé notre langue à son berceau, en parlant en français grec et latin; quelques écrivains de notre siècle veulent précipiter son déclin, en la mêlant à des idiomes étrangers.

Un des fléaux les plus dangereux pour la langue française, est sans doute cet esprit d'innovation qui s'est introduit partout, et qui s'est emparé de notre littérature. Les défenseurs du goût nous avaient souvent répété cette maxime heureuse et sage : *Ce qui est inusité n'est pas français*. Beaucoup d'écrivains modernes n'ont point tenu compte de cette maxime; et, pour qu'on adoptât leurs idées nouvelles, ils ont cherché à détruire le respect qu'on conservait encore pour ceux qui les avaient précédés. Une langue, dont la clarté et la raison sont le principal caractère, est devenue sous leur plume une langue inintelligible et bizarre. Parmi les plus dangereux ennemis du langage français, on doit compter certains poëtes modernes qui sont occupés jour et nuit à tourmenter les mots pour en tirer un autre sens que celui qui leur est propre; semblables à des jardiniers dont le caprice bizarre s'efforcerait de faire croître des oranges sur un chêne, ou des roses sur un cyprès. Ils dénaturent tout dans leur pénible enthousiasme, et, si leurs efforts obtiennent quelque succès, la langue de Boileau ne sera plus qu'une langue morte; nous serons obligés de traduire les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV, comme on traduit ceux du siècle d'Auguste.

Alors la langue française cessera d'être une langue universelle en Europe; car les étrangers n'apprendront plus une langue qui ne sera point fixée, et qu'il leur faudrait de

nouveau apprendre tous les dix ans. Que faut-il donc faire pour conserver à la langue française sa prééminence? Il faut que tous les gens de goût se liguent contre ces novateurs, contre ces factieux littéraires qui veulent faire une révolution dans le langage; il faut se rallier autour des bons modèles, et montrer sans cesse aux étrangers les chefs-d'œuvre du grand siècle : ce sont là nos véritables richesses, les véritables titres de notre gloire : quelques circonstances passagères ont pu contribuer à répandre notre langue en Europe, mais nos bons écrivains peuvent seuls rendre son empire durable.





SUR L'ANCIEN

MONASTÈRE DE SEPT-FONTS.



On va tous les jours en Italie et en Grèce, pour y étudier les restes de l'antiquité; des voyageurs intrépides traversent les déserts, et vont, à travers des peuplades barbares, chercher ce que le temps nous a laissé des villes et des empires dont les historiens ont célébré la gloire. Les ruines eurent toujours un attrait particulier pour l'esprit humain; mais, puisque nous nous plaisons à interroger des débris, pourquoi irions-nous les chercher sur des terres étrangères? Le sol que nous habitons n'est-il pas couvert de ruines qui ne parlent pas moins à l'imagination que celles de Babylone et de Palmyre? Nous ne pouvons faire un pas sur notre territoire sans trouver les vestiges d'un monument ou d'un édifice qui n'est plus; quinze années se sont écoulées, et ces quinze années ont été comme vingt siècles. Une révolution terrible a changé la face de la France, et cette révolution est aujourd'hui si loin de nous, que l'é-

poque qui l'a précédée et qui fut le temps de notre enfance, est déjà pour nous comme l'antiquité.

J'ai visité près de la Loire le lieu où fut le célèbre monastère de *Sept-Fonts*. C'est là qu'habitaient les disciples de saint Bernard et de Rancé ; c'est là qu'ils vivaient dans l'indigence laborieuse et la piété austère, partageant les jours entre la prière qui nous rapproche du ciel et le travail qui nous rend utiles aux hommes. Les plus touchans souvenirs remplissent cette solitude, et je me suis senti plus ému à l'aspect d'un cloître abandonné, que je ne l'aurais été à l'aspect des ruines de Rome et d'Athènes. Que les savans recherchent dans leurs voyages la ville d'Alexandre, le tombeau d'Achille, le lieu où a passé Annibal, celui où César a vaincu ; pour moi, j'aime mieux chercher sur la terre les traces de l'homme de bien, et visiter l'asile que la vertu s'est choisi.

Je n'ai plus retrouvé cette église d'où s'élevait un encens si pur, ni ces cellules dont le vice n'approcha jamais. Le couvent n'est plus ; mais le paysage au milieu duquel il était situé, semble dire encore au voyageur que ce lieu fut l'asile de la religion et de la vertu. Une rivière coule lentement sur un sable noir et stérile, et ses bords ne sont point couronnés d'une verdure riante ; on trouve çà et là quelques prairies où le printemps n'a jamais étalé toute sa parure, et des bosquets où le rossignol n'a jamais chanté ; l'aspect des champs est triste et sauvage, et les échos sont muets depuis qu'ils ne répètent plus le son de l'airain sacré et les accens de la prière.

Ce lieu n'a rien cependant qui blesse les regards ; il ins-

pire, je ne sais quelle douce tristesse, qui remplit l'ame et la ramène aux pensées religieuses. Le ciel de Sept-Fonts n'est point riant ; mais on se plaît à songer que là, aussi, se sont écoulés des jours purs et sereins. On aime à se rappeler que des hommes vertueux ont habité ce coin de terre, et que leurs longs travaux l'ont rendu fertile. Ils ont planté ces arbres qui ombragent la plaine; ils ont défriché ces campagnes qui sont couvertes de moissons ; par eux, les marais sont devenus des prairies, et la vigne a remplacé, sur le penchant des collines, l'aride bruyère.

C'est ainsi que les moines, qu'on regardait comme des hommes inutiles, cherchaient partout les lieux incultes, les rochers déserts, qu'ils y fixaient leur demeure, et qu'ils montraient aux hommes ce que peuvent le travail, l'économie et la patience. On a dit de Louis XIV que, lorsqu'il voulut se bâtir un palais digne de lui, il choisit Versailles, afin d'avoir tout à créer, et de faire éclater sa puissance. Qui croirait que de simples et pauvres religieux peuvent en quelque sorte être comparés à ce grand roi ! C'est dans les lieux abandonnés par les autres hommes qu'ils bâtissaient leurs cellules ; ils semblaient chercher des obstacles pour les vaincre, des terres stériles pour les rendre fécondes ; partout ils ont montré le pouvoir de l'homme, et la plupart des lieux qu'ils ont habités, seraient encore des marais pestilentiels, des forêts inaccessibles, si leur piété ne les y eût pas conduits.

Chaque jour, au sortir de la prière, les religieux de Sept-Fonts se répandaient dans les campagnes voisines ; tantôt, ils opposaient une digue à un torrent ; tantôt, ils en-

levaient le foin des prairies ; ceux-ci travaillaient à la vigne; ceux-là traçaient des sillons, et confiaient à la terre des semences que le ciel avait bénies. Quand l'hiver était venu, ils se livraient à d'autres travaux; chacun avait un métier : l'un était forgeron, l'autre charpentier, quelques-uns tissaient des étoffes, d'autres faisaient des habits ; le voyageur, en traversant les longs corridors du monastère, aurait cru traverser une ville renommée par ses ateliers et ses manufactures ; il entendait le bruit de la scie, le bruit du marteau, celui de tous les instrumens qu'emploie l'industrie ; mais il n'entendait pas un accent humain ; les religieux n'élevaient la voix qu'à l'église, et, dans cette cité laborieuse et sainte, on n'entendit jamais un discours profane : on n'y connaissait la parole que pour célébrer les louanges de Dieu.

L'abbaye de Sept-Fonts était riche, et les religieux y vivaient dans la pauvreté ; un peu de farine trempée dans de l'eau, quelques légumes cuits à l'huile, étaient leur nourriture ; une natte de paille et quelques planches formaient leur lit ; la bure la plus grossière était leur vêtement ; les biens qu'ils avaient amassés à la sueur de leur front, étaient pour eux comme un dépôt qui leur était confié ; ils attendaient l'étranger, ils allaient chercher le pauvre, et ils leur disaient : *Ceci est à vous.*

Le voyageur recevait dans leur asile l'hospitalité la plus généreuse, et leur charité savait le compte des veuves, des orphelins et des malades. Dans le malheureux hiver de 1788, ils nourrirent dix villages ; les frères du couvent erraient sans cesse dans les campagnes pour y épier les

besoins des familles ; les chemins étaient couverts de voitures qui portaient du blé et des provisions de toute espèce à ceux qui avaient faim. Aussi le souvenir de leurs bienfaits n'est pas encore effacé de la mémoire des hommes ; mais leurs cellules sont détruites, et les larmes du pauvre sont le seul monument qui reste sur la terre, de leur charité; bientôt il n'en restera plus rien : leurs vertus sont écrites dans le ciel, et c'est pour le ciel qu'ils ont travaillé.

Toutes leurs cérémonies, toutes les pratiques de leur ordre, leur rappelaient sans cesse qu'ils n'étaient dans ce monde que comme des étrangers et des voyageurs. Un religieux ne couchait jamais deux nuits de suite dans la même cellule, comme pour se rappeler que cette vie était un lieu de passage ; lorsqu'ils se rencontraient, dans les longs corridors, ils se saluaient par ces mots : *Frère, il faut mourir!* Ils ne se reposaient jamais, et, après avoir rempli la tâche de la journée, ils creusaient leur tombeau, et ils préparaient leur cercueil, comme les autres hommes préparent la couche où ils doivent se délasser de leurs travaux.

Qui croirait que cette règle austère n'a jamais trouvé de religieux infidèles ! O prodige du cœur humain ! les plaisirs l'effleurent à peine, et les austérités d'une morale pieuse le remplissent tout entier. Plus la vertu exige de privations et de sacrifices, plus elle a de liens pour enchaîner les hommes. Avant la révolution on avait remarqué que les monastères où la discipline se relâchait, étaient déserts, et l'abbaye de Sept-Fonts comptait, en 1789, cent soixante religieux ; ils étaient tous attachés à leur ordre,

et jamais aucun souvenir du monde ne venait troubler le calme profond de leur solitude.

En 1790, la municipalité de Diou vint en triomphe ouvrir les portes du couvent; le curé de la paroisse célébra la messe en signe de reconnaissance; l'église de Sept-Fonts retentit des hymnes de la liberté; chacun croyait voir des captifs qu'on allait arracher à leurs fers; et tandis que le peuple chantait les cantiques de la délivrance, les religieux, l'œil morne et consterné, les regards attachés au parvis du sanctuaire, répandaient des larmes de désespoir; ils quittèrent leurs cellules en silence; ils s'éloignèrent lentement de ce cloître où ils n'avaient fait que prier, travailler et souffrir. On aurait cru voir des exilés quittant pour jamais leur patrie. Ils étaient étrangers parmi les hommes, et ce monde, dans lequel ils allaient rentrer, était pour eux comme une terre d'exil. Plusieurs se sont fixés dans le voisinage de Sept-Fonts. On les voyait souvent errer autour du monastère; ils nourrissaient en secret l'espoir d'être ensevelis dans la tombe qu'ils avaient eux-mêmes creusée; et, tandis que les riches du monde attendaient la fin de la révolution, les uns pour rentrer dans leurs palais, les autres pour s'environner de l'appareil des honneurs et se livrer en paix à tous les plaisirs, les religieux de Sept-Fonts n'aspiraient qu'au bonheur de rentrer dans leurs humbles cellules; leur espérance était de coucher encore sur la dure, de se nourrir d'un pain noir, de prier toute la nuit, et de travailler tout le jour. Un grand nombre d'entre eux n'ont pu s'accoutumer à la vie des autres hommes; les uns ont été s'établir en Suisse, les

autres dans les États-Unis, où ils sont encore; bien différens de ceux qui ont parcouru l'Europe, emportant partout les prétentions de l'orgueil et les préjugés de l'ambition, ces disciples de Rancé ont étonné les étrangers par leur humilité; ils étaient heureux partout où ils trouvaient un désert à cultiver et une chapelle où ils pouvaient chanter les louanges de Dieu.



DE LA SENSIBILITÉ

ET DE LA BONTÉ.



On parle sans cesse dans notre siècle de sensibilité ; c'est un grand mot, et je soupçonne qu'on ne le répète si souvent que parce qu'on ne l'entend pas. La bonté au contraire s'entend aisément ; c'est un sentiment très-naturel, et voilà sans doute pourquoi il n'est point à la mode comme l'autre : tout le monde veut être sensible, mais pérsonne ne se soucie d'être bon. C'est ce qui m'a fait naître l'idée de faire un parallèle entre la bonté et la sensibilité. Ces discussions morales peuvent avoir leur agrément et leur prix comme les discussions littéraires ; le cœur humain est aussi un livre classique qu'on ne saurait étudier avec trop de discernement, et peut-être est-il aussi utile de savoir si un sentiment est préférable à un autre, que de savoir si Corneille est au-dessus de Racine, ou Virgile au-dessus d'Homère.

Je consulte les oracles du siècle dernier, et ils me répondent que la sensibilité n'est autre chose que la faculté de sentir. Je ne suis pas beaucoup plus avancé; car cette faculté s'étend à tout le règne animal, et même au genre végétal. L'homme et l'insecte qui rampe sous ses pieds ont la faculté de sentir. D'après cette définition, la sensibilité est dans les plantes, et la sensitive en est le plus parfait modèle. C'est en vain que j'ai recours aux anciens; les anciens n'ont dans leurs langues aucun mot qui réponde au mot de sensibilité : c'est une invention moderne, et je vois même que ce mot n'a été adopté parmi nous que depuis qu'on s'est mis à expliquer les sentimens par les sensations. Il faudra donc nous en rapporter aux plus sages des sages de notre temps pour la définition de ce mot nouveau. La sensibilité, disent-ils, est une disposition de l'ame qui la rend facile à être émue, à être touchée. J'aime beaucoup mieux cette explication : elle fait au moins sortir l'homme du règne végétal, elle l'abaisse moins à ses propres yeux.

La bonté, disent les moralistes, consiste en deux points : le premier, *ne pas faire de mal à nos semblables;* le second, *leur faire du bien.* Cette définition n'est pas très-précise, mais elle est propre cependant à faire naître des idées justes. On voit déjà qu'il y a quelque chose de plus réel dans la bonté que dans la sensibilité; l'une est une vertu, et l'autre n'est qu'une disposition à la vertu : la sensibilité est la faculté d'être ému; mais comme on peut être ému en bien ou en mal, la sensibilité peut devenir une disposition généreuse, mais elle peut devenir aussi une disposition dangereuse et

nuisible. L'homme sensible peut être bon, mais il est possible qu'il ne le soit pas toujours; l'homme que la nature a fait bon, le sera dans toutes les situations de la vie : l'homme sensible, pour faire le bien, a besoin d'être averti par une émotion généreuse; l'homme bon n'a qu'à se laisser faire, il ne s'égare jamais en suivant son penchant.

La sensibilité peut développer toutes les qualités morales; mais elle peut aussi réveiller toutes les passions : l'homme doué de sensibilité sentira plus vivement les images de la vertu; mais il sera subjugué plus facilement par les images du vice. Par la raison qu'il est plus accessible à l'amour, il sera plus accessible à la haine. Il peut être le meilleur des hommes, mais il peut devenir le plus méchant. Avec la sensibilité on peut faire des heureux; on peut aussi faire verser des larmes : l'homme qui est né bon fera le bonheur de tous ceux qui l'entourent, sans faire jamais le malheur de personne. C'est le génie de la bonté qui a dicté aux hommes cette maxime : *Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* Elle lui a dit plus encore : *Faites à autrui le bien que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes.*

La sensibilité, il est vrai, peut faire naître des affections plus vives que la bonté; mais lorsque ces affections se fixent sur un objet, elles deviennent souvent un sentiment exclusif : « Tu seras pour moi l'univers, » dit l'homme sensible à la femme qu'il adore, et il ne voit plus rien autre sur la terre. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a dans la sensibilité quelque chose qui tient de

l'égoïsme. Il n'en est pas de même de la bonté qui fait naître des affections plus douces et pour qui rien n'est étranger ; elle s'étend à tous les êtres ; elle se montre partout où on a besoin d'elle ; elle ressemble en cela à la Providence qui embrasse tout de son regard bienfaisant, qui visite l'homme dans sa douleur, et qui donne la pâture aux petits des oiseaux ; aussi on n'a jamais dit de Dieu qu'il était sensible ; et pour l'honorer dignement, les hommes l'ont surnommé l'*Être souverainement bon.*

La sensibilité n'est pas toujours la même ; elle suit les différens périodes de la vie humaine ; dans la jeunesse, elle est plus vive ; sa vivacité se ralentit dans l'âge mûr ; elle s'éteint dans la vieillesse. L'inaltérable bonté ne change point ; toujours la même, elle accompagne l'homme depuis le berceau jusqu'au cercueil, cherchant toujours à essuyer des larmes, et semant les bienfaits sur son passage.

La sensibilité tient de fort près aux passions, et elle a quelque chose du caractère qui les distingue ; elle est quelquefois vive et brusque comme la colère ; aveugle et capricieuse comme l'amour, elle va toujours avec la *fille du logis ;* elle se nourrit souvent de visions et de chimères ; les sentimens qu'elle fait naître sont quelquefois incertains et changeans ; plus ils sont violens, moins ils sont durables. Il y a six mois que je rencontrai un homme très-sensible qui venait de perdre sa femme ; il me serait impossible de peindre sa douleur. Il avait fait tendre tous ses appartemens en noir ; il avait à côté de son lit le cœur de la défunte dans une urne funèbre ; on ne pouvait l'arracher à ce triste spectacle, et tous ses amis étaient persuadés

qu'une douleur si vive ne manquerait pas de le conduire au cercueil. Il s'est consolé comme la matrone d'Éphèse ; il vient d'épouser une seconde femme qui lui a fait oublier la première ; et tous ses appartemens, vêtus de la couleur des tombeaux, sont aujourd'hui couleur de rose.

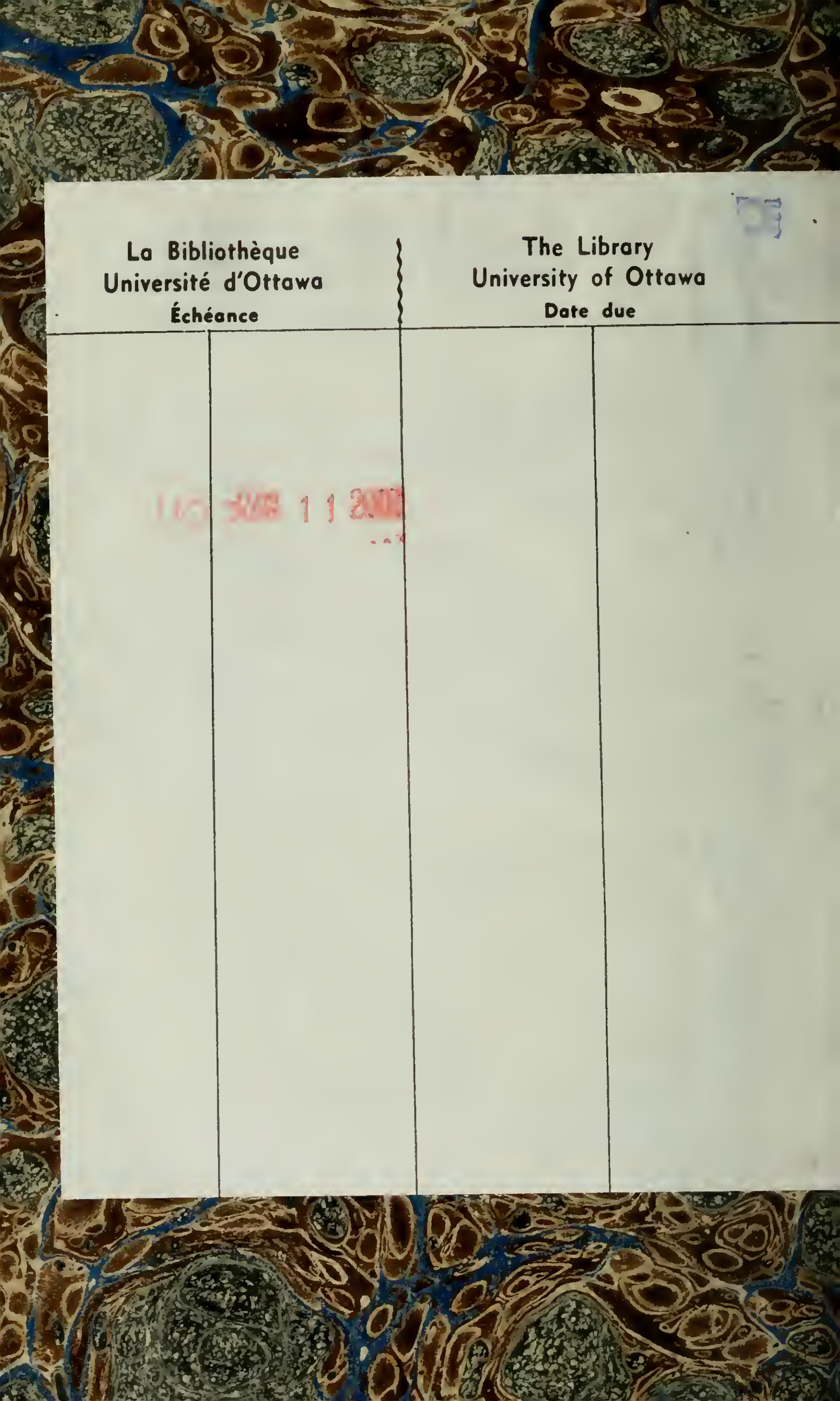
La bonté ne met point tant d'ostentation à ses pleurs ; elle n'a pas des chagrins d'appareil et des douleurs de théâtre ; ses sentimens sont plus vrais et son deuil dure beaucoup plus long-temps.

On peut trop aisément contrefaire le langage de la sensibilité ; l'affectation se prend quelquefois pour le sentiment ; quelques formules de discours, quelques scènes adroitement préparées peuvent en imposer à la multitude. Quelqu'un a dit qu'avec de l'esprit on pouvait faire de la sensibilité ; on en fait même sans esprit : on ne rencontre que des gens qui affectent des sentimens qu'ils n'ont pas, et la *sensiblomanie* doit faire tort à la sensibilité. Il n'est pas aussi facile d'imiter la bonté qui a un langage plus simple, qui ne vise point à l'effet, et qui se montre plus encore dans les actions que dans de vaines paroles. Pour paraître sensible, il suffira quelquefois de faire de beaux discours ; pour paraître bon, il faut l'être réellement. La sensibilité est une vertu passionnée qui n'agit que par boutade ; il suffit de se contraindre un moment pour l'imiter. La bonté est un état habituel ; il faudrait se contraindre toute sa vie.

On m'accusera peut-être de sévérité ; je ne me permets cependant aucune censure directe ; je ne fais qu'exprimer un sentiment de préférence. Je dirai même que la sensibi-

lité est à la bonté ce que le génie est au sens commun ; mais comme le génie tout seul peut s'égarer, je lui préfère la simple raison, qui ne s'égare point et qui est d'un usage plus habituel. La réunion de ces deux qualités serait sans doute le chef-d'œuvre de la vertu. Si la Providence daignait écouter ma prière, je les lui demanderais toutes les deux ; mais s'il me fallait choisir, je choisirais la bonté.

FIN.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due



